

L'Initiation Traditionnelle

Numéro 4 de 2020

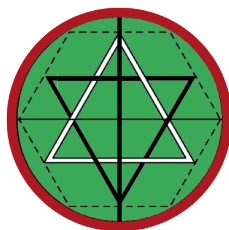
Revue éditée par le GERME (Groupe d'Études et de Réflexion sur le Martinisme et l'Ésotérisme) et fidèle à l'esprit de la revue L'Initiation fondée en 1888 par Papus et réveillée en 1953 par Philippe Encausse

Philosophie • Théosophie • Histoire
Spiritualité • Franc-maçonnerie • Martinisme



Alexandre Saint-Yves

Alexandre Saint-Yves d'Alveydre (1842-1909)



Revue en ligne L'Initiation Traditionnelle n° 4 de 2020
Octobre, novembre & décembre 2020

L'Initiation Traditionnelle

80 rue Doudeauville
75018 Paris

Courriel :
brunolechaux@gmail.com

Sites Web :
www.linitiation.eu (site officiel)

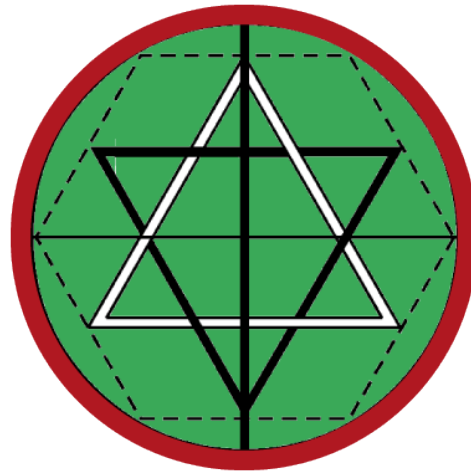
ISSN : 2267-4136

Directeur : Michel Thiolat
Rédacteur en chef :
Bruno Le Chaux
Rédactrices en chef adjointes :
Christine Tournier, Annie Delcros

Les opinions émises dans les articles que publie **L'Initiation Traditionnelle** doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que leur responsabilité.

L'Initiation Traditionnelle ne répond pas des manuscrits communiqués. Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

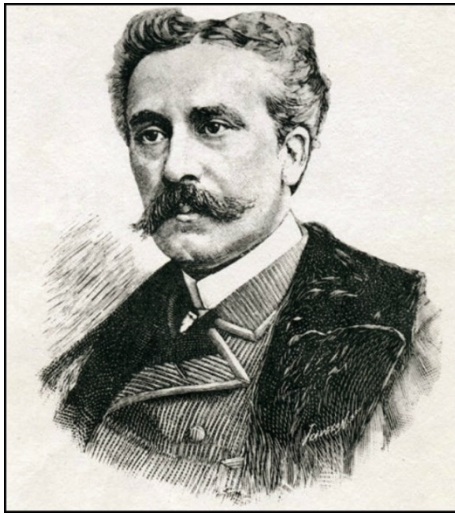


Sommaire du numéro 4 de 2020

Les liens du sommaire ci-dessous sont cliquables

| | |
|--|-----|
| Éditorial, par Bruno Le Chaux | 1 |
| Quatre poèmes d'Alexandre Saint-Yves d'Alveydre, choisis par Michel Thiolat | 2 |
| Choix de sept lettres de Saint-Yves à Papus, présentées par Michel Thiolat | 8 |
| L'Abbé Fournié, dossier constitué et présenté par Robert Amadou (parties I, II et III) | 22 |
| Le Voile du Temple déchiré, chapitre III, par Éliphas Lévi (traduction par Fabien Laisnez) | 61 |
| Le Voile du Temple déchiré, chapitre IV, par Éliphas Lévi (traduction par Fabien Laisnez) | 73 |
| Louis-Claude de Saint-Martin... et nous, par Orion | 80 |
| Les sources du Martinisme, par Eistibus | 92 |
| Les livres et les revues | 105 |

ÉDITORIAL



C'est grâce à **Michel Thiolat**, directeur de la revue *L'Initiation Traditionnelle*, que nous pouvons publier ces lettres inédites de **Saint-Yves d'Alveydre** à Papus. Nous commençons par publier 7 lettres dans ce numéro, ainsi que 4 poèmes mais espérons pouvoir poursuivre ce travail dans un prochain numéro. Nous savons à quel point Saint-Yves d'Alveydre était important pour Papus qui le considérait comme son maître intellectuel tandis que Monsieur Philippe de Lyon était son maître spirituel.

Un autre personnage a attiré notre attention, il s'agit de **l'Abbé Pierre Fournié** (1738-1825) qui fut le premier secrétaire de Martinès de Pasqually, avant que cette charge soit occupée par Louis-Claude de Saint-Martin. Personnage pittoresque et attachant, Pierre Fournié émigra en Suisse puis en Angleterre, où il mourut, pour fuir la foudre révolutionnaire. Réau-Croix, plus haut grade au sein des Élus Coëns, il fut probablement oublié par Willermoz lorsque celui-ci prétendait, vers 1820, être le dernier Réau-Croix encore vivant. L'Abbé Fournié, qui en fait ne fut jamais ordonné prêtre, vécut longtemps de la générosité des Élus Coëns qui lui versaient régulièrement de l'argent sous forme de rente. Il écrivit laborieusement un traité : *Ce que nous avons été, ce que nous sommes, et ce que nous deviendrons* qui expose sa vision personnelle de l'enseignement de Martinès de Pasqually. Tous ces éléments sont présentés dans le dossier réalisé par **Robert Amadou** que nous repulions dans ce numéro. La suite de ce dossier, les lettres, sera publiée dans notre prochain numéro.

Nous continuons la publication du *Voile du Temple déchiré* d'**Éliphas Lévi** avec les chapitres III et IV de l'ouvrage qui en compte 12. L'ouvrage est disponible aux Éditions Appelicon que vient de fonder **Fabien Laisnez** : <https://www.appelicon.com/le-voile-du-temple-dechire>

Enfin, vous trouverez deux très beaux textes présentés par deux membres du groupe Phaneg de l'Ordre Martiniste, **Orion** et **Eistibus**.

*Bruno Le Chaux,
rédacteur en chef.*

QUATRE POEMES D'ALEXANDRE SAINT- YVES D'ALVEYDRE



CHOISIS PAR MICHEL THIOLAT

Depuis sa jeunesse jusqu'à ses dernières années, Saint-Yves ne cessa d'écrire des poèmes. Il en réunira un bon nombre dans son *Testament Lyrique* (1877)¹, répartis en trois volumes, chacun correspondant à une période de sa vie. Les poèmes que nous présentons ici furent composés pour ses proches amis à la fin de la première année du XX^{ème} siècle ; il était alors âgé de 58 ans.

SOUVENIR
DU JEUDI 20 SEPTEMBRE 1900
ET
VŒUX DE NOËL
1900-1901
PAR
LE MARQUIS DE SAINT-YVES D'ALVEYDRE
VERSAILLES

¹Les trois volumes du *Testament Lyrique* sont accessibles sur le site Gallica.

I

Amrita

Mes yeux se sont fermés... on m'éblouissait l'âme !

Interdit, frémissant, je priais :

 Ange et Femme !

Lumière de Beauté du dedans au dehors,

Immortelle ! ... Est-ce Toi, translucide en un corps ?

Toi, mon Ciel dans les Cieux... Grâce, Bonté, Génie,

Sensitive du Verbe émouvante, ... Harmonie

Attractive et vibrante à Ses plus doux Accords ?

Dieu seul entend ces Voix sans Paroles physiques ;

Et l'Admiration, Muette aux saints accents

Me L'évoquant aux sons d'angéliques Musiques,

Ouvrait ses Ailes d'or sur des Gloires d'encens !

Nous vous chantions

 Sœur ! Quand mon œuvre accomplie

Se sentira jouir du Dieu qui la dicta,

Elle, mon Ange, et moi, prenant le Char d'Élie,

Nous viendrons Te verser la céleste Amrita ;

Et, dans le Paradis, rapproché de la Terre,

Ravis, nous Te diront... ou les Splendeurs du Ciel,

Ou les Chants infinis de l'Amour Éternel !

II

Credo

Puisqu'Il a tout en Elle et qu'Elle a tout en Lui,
Ils ne font plus qu'un Ange, Ils en sont les deux Ailes ;
Et mon foyer en deuil s'emplissant d'étincelles,
Revoit en Eux mon Ciel qui me rend ébloui.

Rouvrez-vous, rayonnez... pour Eux, Cieux que je pleure ;
Et puissent-Ils jamais ne vous pleurer aussi !
Non ! Non ! Que l'Ange Noir ne sonne jamais l'Heure !
Il ne doit pas venir, lorsque l'on s'aime ainsi :
C'est trop ! C'est trop navrer l'Être qui reste encore,
Ouvrant vers l'Envolé dans l'Immortelle Aurore
Les bras vides, les bras d'une Croix sans merci !

Ah ! Pardonne ce cri, Cœur d'Ange aimé d'un Ange :
Il est pour Vous !

Pour moi, Dieu dit :

Prie et comprend :

Espère, amant ! Je suis l'Amour que rien ne change ;
Vivant ! Je suis la Vie Éternelle... et la rends !

Il fallait qu'embrassant ma Croix, divin Trophée,
Ta douleur me donnât Ta Muse et mon Orphée ;
Courage ! Tu viendras... encore quelques hivers...
Homme ! N'ayant prouvé, Verbe, à tout l'Univers !

III

Bénédition

Soyez tous Trois bénis !

Âmes ! Vous les premières,
Touchant des yeux le Dieu Présent sur cet Autel,
Avez vu ce qu'Il peut donner, quand nos prières
Nous élèvent vers Lui, Lumière des lumières,
A travers les sanglots d'un amour immortel.

Nul front n'a Ses Clartés, si le Cœur n'a Ses Flammes :
Il est le Feu vivant et la Splendeur des âmes ;
Cœur, il rend tout au cœur, Esprit au front... ce Dieu !
Ouvrant Ses bras à l'Homme, Il dit, Verbe suprême :
La Mort n'est pas : Je suis ! ... Veux-tu tout comprendre ? ... Aime !
Aime malgré la Mort et son atroce Adieu !

Illuminée d'en Haut sur Sa Tombe et par Elle,
Écoute... et redis Tout aux Peuples comme aux Rois !
Viens ! Viens ! Extasié d'Amour, viens sous Son Aile,
Noyer l'Esprit Humain dans ma Gloire Éternelle
Assouvir tout de Moi !

Seigneur, bénis ces Trois !

*

* *

IV

L'Étoile des Mages

O Nuits ! Soyez toujours sereines,
Soleil ! Sois toujours souriant
A ce Roi-Mage, à ces deux Reines,
Fils radieux de l'Orient !

Ils sont venus ouvrir le Voile ;
Ils emportent, Anges Humains,
La Promesse et sa Saint Étoile,
L'une en Leurs Cœurs, l'autre en Leurs Mains.

O Promesse ! va vers les Trônes !
Étoile aux flamboyants rayons,
Dis, en caressant les couronnes
Gloire à Dieu ! Paix aux Nations !

Paix aux Pasteurs ! Paix aux Fidèles !
Quant aux autres... s'il faut encor
Une Croisade ! ... ouvre tes Ailes,
O Victoire aux Trompettes d'or !

O Nuits ! soyez toujours sereines,
Soleil ! sois toujours souriant
A ce Roi-Mage, à ces deux Reines,
Fils radieux de l'Orient !

Anges Gardiens des Destinées,
Prenez vos Harpes, chantez-Leur
Un divin Poème d'Années,
D'Amour, de Gloire et de Bonheur !



*
* *



CHOIX DE SEPT LETTRES DE SAINT-YVES A PAPUS

présentées par Michel Thiolat

- 1° non datée, probablement de janvier 1897
- 2° 17 janvier 1897
- 3° 9-10 mai 1897
- 4° 29 mai 1898
- 5° 16 février 1900
- 6° 17 février 1900
- 7° 25 mai 1900

*

* *

Quelques lettres d'Alexandre Saint-Yves d'Alveydre au Docteur Gérard Encausse - Papus

C'est grâce au D^r Philippe Encausse, fils du Dr Gérard Encausse - Papus -, que nous sont parvenues une cinquantaine de lettres conservées à la Bibliothèque Municipale de Lyon (BML), qu'Alexandre Saint-Yves d'Alveydre adressa à Papus. Celles que nous présentons ici furent rédigées pendant les années qui suivirent le décès de Marie-Victoire, son épouse.

Ces quelques lettres nous renseignent sur la recherche qu'il menait alors, sous l'inspiration de la défunte aimée, qu'il appelait son "Ange" : elles contiennent des informations qui seront utiles à tous ceux qui portent intérêt à *L'Archéomètre*, ouvrage posthume, plusieurs fois réédité², composé à partir des notes de Saint-Yves par sept de ses amis qui avaient bénéficié de ses communications verbales.

²Le plus récemment par les Éditions Guy Trédaniel (1999), et accessible sur le site Gallica (sans les planches en couleur).

La lettre, non datée, mais probablement de janvier 1897, exprime les principales idées qui sont au cœur de *L'Archéomètre*, dans la partie intitulée *La Sagesse Vraie*. Saint-Yves confirme son projet dans la lettre du 17 janvier 1897. Certaines figureront données dans celle des 9-10 mai de la même année, notamment concernant les planètes. Ces trois premières lettres présentent ce projet sous la forme d'un ouvrage consacré à Jésus-Christ. C'est dans la lettre du 29 mai 1898 qu'apparaît l'adjectif "archéométrique", puis dans celle du 16 février 1900, celui d'"Archéomètre", apposé au nom de Jésus.

*

* *

Janvier 1897 (?)

SAVOY HOTEL,
VICTORIA EMBANKMENT,
LONDON.

Mon cher ami,

Pas un mot de votre cœur au mien n'est perdu, depuis ce terrible 6 juin 1895, et, bien que je me sente plus broyé que jamais, et que la sorte de pudeur d'une douleur indicible et sans autre guérison possible que la mort m'ensevelisse dans la solitude et dans le silence du tombeau, j'y suis d'autant plus sensible à une affection aussi lumineuse et compréhensive que la vôtre. Je ne sépare pas de vous ce bon et cher Faucheux, que j'aime aussi de tout mon cœur.

Ayez la bonté, cher ami, de le lui dire à l'occasion, en attendant que je le fasse moi-même, quand je pourrai proférer autre chose que des sanglots, et moins contrister mes amis. Hélas, oui, je pourrai peut-être faire ce que votre affection présume de moi, et écrire sur N. S. J. C. le livre émotionnel qu'une suprême douleur imprime depuis vingt mois dans ma vie, en l'écrasant. Mais il faut, pour cela, que le cerveau qui n'est qu'instrumental du cœur, comme la science l'est de la vie, change en idées extériorisables la gnose directe de l'âme vitale, transpassée en moi, dans son essence même, avec mon Ange, dans une sphère de vie cardiaque si intense, qu'elle est presque invisible à toute chair, et si voisin du Verbe divin (qui n'est

qu'Amour) qu'Elle est ineffable, ou à peu près, à notre entendement et à notre langage inversés. Ce que j'ai à dire tient, sur cette terre, en deux mots : Amour et Vie ; qui, en réalité, c'est-à-dire, en Dieu ou dans le Ciel, n'en font qu'un seul. Cette division terrestre nous montre déjà que tout est faussé dans l'homme de chair, mentalité, langage cérébral, instrumentalité de la vie et la vie elle-même, dès qu'elle n'est pas purement cardiaque et directement réceptive et consciente de l'Être divin. Celui-ci n'est qu'Amour seul, et la Vérité n'est pour Lui qu'instrumentale, comme, en nous, la science l'est de la Vie. Aussi, pour proférer sur ce sujet la Tradition divine, la Révélation par la Parole directe, la Religion suprême de la Vie, Jésus-Christ enfin, il me faudra plus que jamais montrer le néant et la vanité de la pensée humaine abstraite de la vie, de toute métaphysique, de toute philosophie, de toute Théosophie même, qui n'ont pas pour base unique la biologie de Dieu, de l'Homme et de leur co-pénétration, qui est l'Homme-Dieu. Je devrai donc écarter le faux et le complexe, pour démontrer le vrai inséparable du Bon dans sa simplicité, et, à mon grand regret, prouver la fausseté des principes de la gnose païenne, colligée et exaltée par Fabre d'Olivet dans toutes ses œuvres. Il n'y a pas de Providence abstraite, mais un Dieu vivant, qui est Amour. Il n'y a pas, hors du mal et du faux, de volonté indépendante de la Providence. La volonté n'est pas un principe, pas plus dans l'Homme qu'en Dieu ; car on ne veut que ce qu'on aime. Le Principe, dans l'Homme, est donc aussi l'Amour, ou la Vie-même. Il n'y a pas davantage de Principe abstrait, nommé Destin, co-égal et co-constituant, avec la Providence et la volonté, de l'univers cosmique et cosmographique. Il n'y a qu'un Esprit, qui a pris la matière universelle pour refuge contre l'Être divin, dont l'amour défend contre lui toute vie entraînée par lui dans le néant par la mortalité. Ce Principe très réel, et non abstrait, est Shatan, ד Le שטן, Shatan, D-STN, avec voyelles, DeSTiN. C'est lui qui fut « homicide dès l'origine ». C'est lui que Jésus voit venir (chef de l'œuvre infernale de haine et de mort, contre l'œuvre d'amour et de vie éternels) à travers toute son instrumentalité mentale et politique. « Le Prince de ce monde va venir, et bien qu'il n'ait aucun droit sur moi, il faut que je lui sois livré. » Le Prince, c'est le Satan, le DeSTiN, le créateur de la haine et de la mort, de l'Enfer même. Ce monde c'est l'univers matériel (Maya, मय illusion, - Yama यम, la mort, envers de l'Univers biologique du Dieu Vivant et de toute vie organique à son image, constituée pour l'Eternité, non passible du Temps, ni de l'Espace, conforme au Principe de l'Être Amour-Vie.

Vous voyez, cher ami, que pour affirmer Jésus, je devrai infirmer tout ce qui n'est pas יהוה יהוה, sans l'indivisible existence des Principes, des Lois

et des Faits, c'est-à-dire de la vie organisante, organique et organisée en Dieu et attaquée à mort en Shatan par renversement de l'ordre divin, qui est Amour - Vie.

Il me faudra donc défendre la Parole contre la linguistique, son véritable Enseignement sacré contre le doctrinarisme, la Tradition contre la traduction, le Biologisme humano-divin des Patriarches représentés aujourd'hui par l'Université-Mère des Brahmes, contre l'amateurisme métaphysicien des gentils, Pythagore y compris, avec l'helléno-égyptionisme, d'où provient la mentalité scientiforme actuelle.

Puis le Sepher, l'Androgynie de Moïse, contre la pseudo-cosmogonie égyptienne, dont l'a revoilée, un Fabre d'Olivet, cette même mentalité de décadence. En un mot, l'antique et très secrète ontologie du redressement de la vie humaine dans la vie divine (qu'ont connue et pratiquée les Patriarches, Moïse, les Prophètes, Jésus et les Apôtres), contre les soi-disant sages et savants de ce monde, dont la complexité n'a soupçonné cette simplicité, que pour la dédaigner ou la haïr.

Relisez dans votre mémoire notre auteur, en ce qui regarde la Tradition, et vous verrez, cher ami, qu'il n'en soupçonne même pas ce fond vivant, qui constitue, à lui seul, un mode de vie, de langage et d'Enseignement absolument autonomes. Son dilettantisme théosophique n'y voit que ce qu'y a vu l'intellectualité gréco-romaine, matière à panorama pour quelques hommes d'un génie singulier, à expropriation de leur signification réelle au bénéfice d'une classification factice, à désintégration de leur mission sur-mondaine, tranchons le mot, surnaturelle, au profit du pandémonium politique, décoré du nom d'État-Social. C'est la conception du Panthéon païen appliquée à l'Histoire universelle. Universalité mondaine, avec une tiare politique pour centre, emboîtée sur une couronne impériale. Cette sorte de religion purement intellectuelle n'a qu'une valeur d'inventaire (relegere). La religion vraie (religare) lui manquant, elle n'aboutirait qu'à l'autocratie déifiée de Babylone, protégeant un temple ante-chrétique, une université pharisaïque de pédagogues. Heureusement que, pour nous amener à ce vomissement de l'Humanité, il lui manque la Vie, son Pontife d'Amour, son Roi de Vérité, Jésus-Christ. Aussi, quel dédain d'érudit convenable a notre cher Fabre d'Olivet pour la non-érudition des apôtres, de Jésus, des Prophètes ! Quant aux patriarches, à peine leur fait-il l'honneur d'une mention. Il n'abaisse sa férule académique que devant Moïse, en tant que savant égyptien, et encore donne-t-il à entendre que le même sujet aurait pu être pris sous un angle différent dans la nature intellectuelle, si Moïse avait eu le crâne autrement conformé. Enfin, dans son système d'anthropométrie métaphysique et de naturalisme

transcendant, il a bien soin de nous dire qu'il n'envisage l'œuvre écrite de Moïse qu'au point de vue philologique et littéraire, et pour cause. Parce que ce notaire des mystères n'a pas vu dans Moïse le mystère central, qui seul importe. C'est triste à dire, et je ne le dis qu'à vous : Fabre d'Olivet n'est qu'un Renan sérieux. Et il est curieux de voir en lui le protestantisme apostasier le Christianisme pour la Théosophie de Julien et de Marc-Aurèle, à l'usage et au service du Prince de ce monde, si celui-ci n'avait reçu de Jésus-Christ son congé définitif. Tout Pontificat et tout Impérialisme politiques de cette marque sont à jamais condamnés par l'Homme-Dieu, Lui-même, et c'est Lui qui a dit : « Que le Prince de ce monde en soit vomi ! » - Ne laissez donc pas confondre, cher ami, la méthode biologique de la synarchie avec le système métaphysique de notre pontife de clergie gréco-latine. Car la première est l'antidote du second, en Religion comme en sociologie, deux termes qui, signifiant Amour et Vie, sont inséparables de la cause de la liberté humaine et divine et exclusifs de tout despotisme éclairé ou non. Un seul Temple subsistera dans l'Église ou Société universelle, c'est le cœur de l'Homme et non son cerveau. La maîtrise du monde n'appartient en Dieu qu'à la seule bonté et non pas à la vérité, qui serait implacable et sans vie par elle seule, comme, en l'homme, la science et même la Foi sans l'Amour. C. Jugement dernier des Intellectuels est le livre même de la Création, comme il est celui de la Résurrection. Quand nous ressuscitons dans les trois jours, les trompettes angéliques ne nous sonnent qu'au cœur. Le Verbe divin ne nous dit pas « qu'as-tu pensé ? », mais nous brûlant comme l'Amour même et comme la Vie vive, il nous attire à Lui tout entiers, en nous disant : « qu'as-tu aimé, qu'as-tu vécu, que je puisse te le rendre à jamais ! » On est jugé par son amour, en Dieu, et non par Dieu, qui étant l'Amour et la Vie, ne juge pas. L'amour pour Dieu et pour le Prochain pouvant seuls demeurer en Dieu et dans ses sociétés célestes, l'amour de soi-même et du monde y meurent, et s'en précipitent dans l'Enfer, malgré la science, malgré la foi, malgré et à cause même de la Vérité. C'est l'élimination excrémentielle, par impossibilité d'assimilation à la biologie divine. - Oui, cher ami, si je suis condamné à vivre encore ici-bas, hors de ma vie qui est là-haut, j'écrirai ce livre, en vous redemandant cette lettre, qui est un premier brouillon. Sinon, vous l'écrirez vous-même, en pensant à moi.

Merci encore de tout mon cœur, mon bon Encausse, et mille bons vœux de nouvel an à vous et à votre chère femme

De votre bien affectionné

Saint-Yves

Ms 5493, fol 557 à 565

Mon cher ami,

Merci pour votre bonne lettre. Si la mienne vous a plu, j'en suis très heureux, et cela me prouve qu'avec l'aide de mon Ange, je devrai tenter l'impossible, en écrivant ce livre, que je Vis avec Elle. Je vous prierai alors de me laisser relire cette lettre. Quant à ce que vous désirez de moi en Son nom, cher ami, je me mets à votre entière disposition. Ayez seulement l'obligeance de me fixer, dans ce sujet si infini, les points auxquels vous voulez que je m'efforce de répondre. Je le ferai de mon mieux, après avoir prié au pied de Ses deux autels.

A vous de tout cœur, mon bon et cher Encausse Votre bien dévoué

Saint-Yves

9 rue Colbert Versailles
17 janvier 97

Lyon ms 5493, fol. 592-594

Mon cher ami,

Combien je regrette ce déplacement d'hier pour vous si occupé et si heureux quand vous avez du loisir, de rester auprès de votre chère femme ! J'ai été appelé ici à l'improviste pour les conseils d'administration, et je comptais vous écrire d'ici aujourd'hui même. Mais si j'avais pu me douter que vous vinssiez à Versailles hier, je vous aurais prévenu. Veuillez donc, mon cher ami, m'excuser avec bonté, en recevant tous mes affectueux remerciements pour les livres et pour Monsieur Roux.

Nous prendrons un rendez-vous à sa convenance et à la vôtre, cher ami, dès mon retour, dont je vous préviendrai. Lundi prochain je serai sûrement revenu et vous attendrai à déjeuner, sauf contre-ordre de vous.

Voici les nombres des lettres planétaires, mon bon et cher Encausse. Si je vous ai demandé le secret sur ce divin mystère du Processus Génésique du Verbe par l'Alphabet des XXII, c'est parce qu'il est vraiment divin, et que par Amour pour Dieu, je ne dois livrer cette Sphère de la Parole qu'avec les caractères adamiques, les concordances divines, angéliques et astrales, et leurs preuves par la vérification des Saints Noms, le tout plus complètement que je ne vous l'ai montré. Il me faut traduire de l'hébreu les sept jours génésiques, en vérifiant chaque mot par le sanscrit et le Vède, et ensuite plusieurs passages des Évangiles en Hébreu. Enfin, je devrai aussi faire construire par un mécanicien un instrument composé de plusieurs sphères diaphanes qu'on puisse faire tourner isolément sur un même axe pour les mettre au point de concordance.

Tout cela sera la préface de « N.S. Jésus-Christ ». Je n'ai donc pas de secret pour vous, mon cher ami, puisque je vous dis le tout en réponse à votre religieux appel de Janvier dernier. Mais excepté Madame Encausse, je vous demande de ne livrer le secret à personne, pour les mêmes motifs que moi-même.

Voici les planètes, leurs lettres et leurs nombres :

| | | | |
|---|---|-----|----------|
| ב | B | 2 | |
| ג | D | 3 | 469 |
| ד | F | 4 | द व त |
| ה | E | 20 | Dé Va |
| ו | A | 50 | |
| ז | C | 90 | |
| ח | G | 300 | |
| | | 469 | |

19 = य त = [?] l'union dans le mouvement d'aller et retour, त Ta l'Immortalité.

19 = 1 + 9 = 10 = le י de יהוה et de ישׂר

J'ai lu Vaillant avec un vif intérêt. C'est Dupuis devenu déiste, étymologiste et sociologue. Synarchie ! le mot y est, mais non la chose, heureusement. Ce qu'il dit du Christianisme confirme son ignorance de la Révélation. Quant à Saint-Martin, ce dont je me souviens, c'est se l'immense influence de Swedenborg sur son esprit, comme sur celui de Jacob Boehme et tant d'autres. Mais Swedenborg les dépasse tous de mille coudées, car il vit l'autre Vie constamment, et il parle de là, d'outre-Terre, d'outre-Raison, d'outre-Science, comme les Prophètes et les Apôtres, sans cesser d'être un moment transcendantalement rationnel, scientifique et pratique, à la façon des biologistes divins directement inspirés du Dieu Vivant. Son inspiration prismatisée par une méthode sûre, par une réceptivité cardiaque, morale et mentale aussi préparée que puissamment spontanée, aussi virginalement pure qu'inépuisablement visible et féconde, foule aux pieds tous procédés profanes : littérature, métaphysique, érudition, tout paganisme de l'esprit. C'est un témoin du Ciel de la Tradition sacrée, le plus vivant de Vie céleste qui ait paru depuis les temps apostoliques. Sans quelques traces de ses origines protestantes, c'est le catholique - Prophète, comme Saint Thomas est le Catholique Théologien. Tout le renouvellement de la Foi par la Charité est dans « la Somme de

Swedenborg ». Les Églises chrétiennes y ont de quoi se rajeunir pour des siècles en écoutant, chacune, ce que son credo mental pourra trouver de non-conformité superficielle, mais la richesse de vie continue dans les œuvres de cet hiérophante christophanique est inexhaustible. Je l'ai relu en entier avec Saint Thomas, depuis que Dieu a enlevé mon angélique Femme dans son Paradis, et moi avec Elle dans l'indivisible excès de ma douleur et de Sa Bonté. Saint Thomas a tout raisonné, appuyé sur les Livres Saints et sur les Pères, et aussi malheureusement sur le rationalisme payen (sic) d'Aristote. Swedenborg a tout senti avec cœur directement, ravi en Dieu par l'Esprit Saint, et tout l'Homme céleste en lui ressuscité malgré sa chair, a vécu dans le Ciel même ; et tout lui est redevenu trans vivant, trans audiant, trans lucide, Ciel et Terre, Éternité et Temps, Paradis et Enfer, Anges et Esprits, Hommes et Démons. Savant formidable avant sa vocation, voyant infatigable ensuite, il s'est donné à Dieu tout entier pendant près de quarante ans ; et Dieu a eu en lui un organe humain digne d'écrire en Témoin sur Ses Mystères, après les grands Inspirés bibliques, et dans leur mode divin.

Si j'ai le temps avant de mourir d'écrire mon livre sur N.S.I.-C., je rendrai à Swedenborg la justice que lui doit tout chrétien et tout catholique. Si je meurs avant, je vous autorise, mon cher ami, à publier ce qui précède. Car cette Sphère de la Parole, que j'ai enfin retrouvée, Dieu ou Ses Anges la lui avaient fait sentir dans les plus anciennes Églises patriarcales, et affirmer sous le nom de Science des Correspondances, dont l'usage d'Amour, le céleste, est la Religion culminante, et dont l'abus d'égoïsme, l'Infernal, est la Magie.

Mais il est deux heures du matin, et je vous quitte, mon cher ami, en vous disant : au revoir, à Jeudi, et à toujours à vous en Dieu

De tout mon cœur

Saint-Yves

9-10 mai 97

Lyon, ms 5493, fol. 605 et suiv.

*

* *

Mon cher ami

Je connais trop votre bon cœur pour avoir cru à l'oubli. Je vous sais très occupé, et vos visites me sont d'autant plus chères. Merci pour le projet de venir déjeuner. Mille choses à vous montrer et à vous expliquer. La Science et l'Art archéométriques, que je crée avec mon Ange, se développent merveilleusement et se prouvent expérimentalement en tous sens.

Vous avez raison de me classer comme vous voulez le faire dans votre article.

Le graphique arithmologique vous attend, ainsi que votre vieil ami

Saint-Yves

Mes hommages à Madame Encausse, je vous prie.

29 mai 98

Lyon, ms 5493, fol. 632-633

*

* *

Mon cher ami

Je reçois votre lettre de lundi. Dieu soit loué que vous soyez en bonne santé sous ce climat glacial, et que l'accueil de tous ces chers et bons amis vous compense l'absence du Soleil et la tristesse de savoir votre chère petite famille malade.

Je crois avec vous que l'Archéomètre Jésus ira au cœur des meilleurs parmi nos chers Slaves, en donnant à leur esprit la réalisation de la Promesse, visible, audible, expérimentale et démontrable par la Science et par l'Art. Vivent les Routtas, c'est le peuple de Saint Jean. Et au fronton du Canon de la Messe brillent ces commencements de son Évangile.

Le Principe est le Verbe ; Et le Verbe est en Dieu ; Et le Verbe est Dieu même.

L'Archéomètre le prouve rigoureusement.

Les modes [musicaux] du Verbe sont chez le graveur. Dès que je les aurai, il va sans dire qu'un exemplaire sera pour votre ami.

En ce moment je travaille sous l'inspiration de mon Ange la Cathédrale de Jésus. Que la bénédiction de Dieu soit avec vous, cher ami !

Votre bien affectionné

Saint-Yves

16 fév. 1900

Lyon, ms 5493, fol. 648-649 + 650

*

* *

17 février 1900

19

Mon cher ami

Je vous envoie mes morceaux de musique et ma Cathédrale de Marie avec dédicace à S.M. le Grand Duc Pierre Nicolaievitch. J'y joins une fugue dans le style de Marie, et les quelques détails que vous pouvez communiquer à S.A.I. Dans ce style angélique du Verbe, Parole, Formes, Musique ou Harmonie des Formes, ornements, vases, autels, mosaïques, vitraux, tapis, fresques, tout parle et incante le Nom, que ce soit Marie, Jésus, ou celui d'un Archange ou d'un Apôtre. Les styles grecs, le Roman, le Gothique même n'approchent pas, même de loin, de cette Unité, qui ne laissant rien à l'arbitraire, à la fantaisie ni à l'inconscience permet de maîtriser une diversité presque infinie dans une Harmonie absolue, où tout se tient organiquement depuis le plan jusqu'au sommet de l'édifice. La statuaire y parle exactement comme le reste, qu'il s'agisse d'hommes ou de femmes de la Terre, de l'Enfer ou des Cieux, des hiérarchies humaines, démoniaques ou angéliques.

La gamme des Formes donne 22 intervalles enharmoniques comme celle des Sons, des Nombres, des Couleurs et des Signes Équivalents des 22 Lettres ou Puissances Angéliques du Verbe. Ces XXII génèrent 5.842, 587, 018, 385, 982, 521, 381, 124, 421 octillions de combinaisons, qu'il faut multiplier cubiquement en ce qui regarde le développement possible des Harmonies morphologiques. C'est plus que l'humanité d'ici-bas n'en peut réaliser, la Terre durât-elle des milliards de siècles. Mais comme le Principe qui détermine des conséquences est Un, simple, et le même en toute chose, tout peut être consommé dans son Unité, organique et harmonique, sans rien confondre ni détruire.

L'Archéomètre est la Table de l'Alliance avec le Verbe Créateur et Conservateur, Alliance de Dieu et de l'Esprit Humain rendu conscient dans toute l'étendue de ses trois Dimensions, Science, Art et Vie sociale.

En procédant de l'ensemble au détail, l'architecture archéométrique peut présider au plan des cités métropolitaines, des Villes Centres de Province et ainsi de suite jusqu'à l'humble hameau du paysan.

Tracé harmonique et orientation des grandes artères dans les enceintes, position et proportions mutuelles des édifices publics, religieux, politiques et civils, des principaux édifices privés, palais, hôtels, maisons, (cimetières, tombeaux en style parlant), toutes les formes fonctionnelles des usages de la Vie et de la mort peuvent se cristalliser dans leurs signes de beauté, aux Sons des Harpes du nom du Patron de la Ville ou du Village, de l'édifice public ou privé, du vivant ou du mort bien aimé.

Pour le Palais ou l'Hôtel privés, le mari amant de sa femme accordera tout à la harpe de ses noms de baptême : Style de l'architecture et de tous les beaux-arts et métiers qui, tous doivent en dépendre, ameublement, tentures mobiles selon les couleurs angéliques de chaque jour, services de Table, cristallerie, orfèvrerie, lingerie, dentelles et tout jusqu'à la Toilette féminine, de la coiffure aux mules des pieds, des bijoux à la robe et aux dessous de dentelle.

La même harmonie peut être mise à la portée des plus humbles maisons et des plus modestes existences, en l'adaptant à des matières moins précieuses ou à bas prix. Elle portera ainsi un rayon de la Beauté du Verbe jusque dans le plus obscur sanctuaire de la Vie et de l'affection humaines.

C'était un des vœux de mon angélique Femme que nous laissions, en quittant ce monde, les moyens pratiques d'y réaliser dans la vie publique ou privée ces Harmonies de la Parole.

Sous ma céleste Inspiration, j'ai dégagé méthodiquement tous ces moyens du Principe unique !

Tout est chez le graveur, et dès qu'il me renverra quelques exemplaires, je me ferai un devoir d'en offrir un à S.A.

Au revoir, cher ami, Dieu et ses Anges soient avec vous !

Bien affectueusement à Vous

Saint-Yves

Lyon, ms 5493, fol. 651 à 654

*

* *

25 mai 1900

21

Mon cher ami,

Oui ! Terrible anniversaire ! Cinq ans ! Cinq siècles de douleur infinie, sans répit que la prière et le travail dans une solitude, dont un trappiste aurait peur. Ils creusent dit-on leur propre tombe : quelle volupté auprès de ce qui poignarde mon cœur, en baisant chaque matin la pierre de son tombeau. Et voilà déjà 1814 jours ! Mais je ne me plains pas, car ce n'est pas moi que j'aime.

Dieu daigne m'accorder tous les absolus que je lui ai demandés : le don entier de mon esprit à Lui, de mon Âme à mon Ange, la Vérité de Ses Mystères et le cœur de cette Vérité, Lui- même, l'Amour-Vie en plein Ciel sur la Terre.

L'absolue douleur n'est que juste, après un bonheur absolu. Et je bénis encore Dieu de m'avoir fait porter cette croix et gravir ce Calvaire et non à Elle. C'était à l'Ange de remonter au Ciel, et au pauvre diable d'en tomber ainsi.

Mais quel bond vertigineux fera mon âme hors de mon odieux corps avec mon dernier souffle, quand elle me dira : Viens !

Merci de tout mon cœur, cher ami, pour votre bon souvenir, et bien affectueusement à Vous

Saint-Yves

Mes dévoués hommages à Madame, je vous prie.

Lyon, ms 5493, fol. 660-661

*

* *

L'ABBÉ FOURNIÉ

Dossier constitué et présenté par Robert Amadou

Ce travail remarquable de Robert Amadou en quatre parties est paru dans 15 numéros de la revue L'Initiation de 1966 à 1983.

Les parties I & II sont parues dans le numéro 4 de 1966 tandis que la partie III est parue dans le numéro 1 de 1970.

La partie IV, les lettres, que nous publieront dans le prochain numéro est parue quant à elle dans 12 numéros différents allant du numéro 3 de 1979 au numéro 4 de 1983.

SOMMAIRE. — Avertissement. - I. *L'homme derrière le mythe*. - II. *Table d'orientation bibliographique et archivistique*. - III. *CE QUE NOUS AVONS ETE, CE QUE NOUS SOMMES ET CE QUE NOUS DEVIENDRONS*. 1801. (extraits). - IV. *Lettres de Pierre Fournié à Jean-Baptiste Willermoz 1778-1787* (texte intégral suivi d'une note de lecture).

« L'abbé Fournié » — on dit toujours « l'abbé » et on le prive toujours de son prénom, qui était Pierre — « l'abbé Fournié », c'est presque un mythe. Et son livre passe pour si rare qu'il en prend, lui aussi, une allure mythique. La vie du personnage semble aussi obscure que paraît introuvable le texte du traité dont il est l'auteur. Or, assez normalement, cette ignorance où l'on reste — et où certains se plaisent à condamner leur prochain — favorise une surestimation, que je crois fâcheuse, de l'un et de l'autre. Une mise en place — oserai-je dire une démythisation ? — s'impose. Aucun moyen ne serait plus propre à l'effectuer que d'offrir au lecteur une brassée de faits et de pages ; un petit dossier, en somme, dont les amateurs auront loisir de dépouiller les cotes, si toutefois notre esquisse leur a laissé croire que le jeu en vaudrait la chandelle.

Quant à moi, le goût, et aussi le loisir — ou, peut-être, serait-il honnête d'écrire : le goût, donc le loisir — me manquent pour consacrer à la vie et à la pensée du clerc tonsuré Pierre Fournié une exacte monographie. Et si le goût me manque, c'est que la revue des pièces que l'on trouvera ci-après désignées, résumées ou extraites, m'a conduit à une conclusion désabusée.

De la vie de Fournié, on sait retracer les grandes lignes. Pour préciser, il suffirait et il serait nécessaire d'entreprendre, dans les bibliothèques et dans les fonds d'archives, des recherches tout à fait banales, mais fastidieuses, avouons-le, quand ne nous attache à leur objet quelque passion : amitié, répugnance ou avidité spirituelle.

Ici, nous nous contenterons de monter un cadre biographique dont certains repères chronologiques, il faut en avertir, devraient être vérifiés. Surtout, nous essaierons de découvrir l'homme derrière le mythe. Mais, pour quiconque éprouverait à l'endroit de Fournié l'un ou l'autre des sentiments propres à nourrir le zèle du chercheur, nous avons dressé une table sommaire d'orientation bibliographique et archivistique.

Puis, voici des textes : extraits du trop fameux et du seul livre de Fournié ; édition, complète pour la première fois, des dix lettres adressées par Fournié à Jean-Baptiste Willermoz.

Telles seront les quatre sections de notre « dossier Fournié ».

I

L'HOMME DERRIERE LE MYTHE

Pierre Fournié (ou Fournier, comme écrit Willermoz), naquit en 1738, à Bordeaux, de famille bourgeoise. Après une jeunesse qu'on dirait sans histoires, sa foi chrétienne défailloit, en 1767, et réclama des signes pour la fonder et l'étayer. Les signes ne vinrent pas, la foi fut prise comme d'un vertige et un doute affreux tortura Fournié pendant dix-huit mois. Les signes ne vinrent pas, mais il était fatal qu'ils se manifestassent. L'occasion seule avait manqué. Martinès de Pasqually surgit à point. C'est dans le récit que Fournié lui-même en a laissé qu'il faut apprendre le détail de sa rencontre avec le mystagogue et des aventures spirituelles qui s'ensuivirent.

Les promesses de Martinès, si adéquates à ses besoins, stimulèrent d'abord chez Fournié la fuite. Elles lui parurent fallacieuses ; il s'inquiéta de la source où Martinès puisait son pouvoir et sa science.

Mais Fournié, c'est trop clair, avait telle envie de tâter du prodige qu'il ne pouvait point ne pas parvenir à se rassurer. Il y parvint en effet, et d'habile façon : quand même Martinès, jugea-t-il, serait sorcier, le diable à mon profit porterait pierre et son commerce, au bout du compte, me rapprocherait de Dieu. Fournié retourna donc très vite vers le Grand Souverain des Elus Coëns, abandonna tout, entra dans la secte et s'attacha au Maître. C'était en 1768. Un an plus tard, il devenait secrétaire de Martinès, comme celui-ci l'annoncera, en janvier 1770, à Willermoz ; secrétaire si piètre que l'année suivante, Saint-Martin le remplacera dans son office.

Mais Coën, et Coën modèle par sa conviction et sa fidélité, Fournié n'allait plus cesser de l'être, jusqu'en 1819, j'en suis sûr, et jusqu'à sa mort, rien ne permet d'en douter.

Coën, ce fut aussi son seul état lucratif. Car il vécut, pour une bonne part, des subsides de ses confrères en théurgie. Et si, après quelques anicroches d'ailleurs, on le tonsura à Bordeaux en 1771, son état

ecclésiastique, dont il s'honorera trente ans plus tard au titre de son livre, ne lui valut pas le bénéfice qu'il en avait escompté.

Les signes pourtant furent longs à fondre sur le disciple aux sens exacerbés. Fournié attendit — mais il attendit — cinq ans, tantôt dans la lassitude et tantôt dans l'angoisse, avant que, en mai 1776, deux ans après la mort du Maître¹, des visions très décisives n'apaisassent son cœur et, en se renouvelant au cours des années suivantes, ne maintinssent et confirmassent une démonstration, tout à la fois balsamique et bouleversante, de la réalité du monde spirituel.

Avec le récit que l'abbé Fournié donne lui-même des faits, on aura profit à confronter la page où Saint-Martin en informe Willermoz :

« Sa mort lui a été figurée dans toutes les règles, ceux qui ne l'ont pas quitté pendant plusieurs semaines l'y ont préparé. Tout le cérémonial funèbre s'est opéré sous ses yeux, si bien qu'il a cru pendant vingt-quatre heures être réellement dans l'autre monde et jamais, a-t-il dit, il n'a connu de semblable félicité. Il a été ordonné pendant sept heures de suite par nombre d'agents spirituels, dont plusieurs avaient eu des liens très puissants avec lui pendant leur vie corporelle, tels que le Maître, son père et sa mère, etc. Après avoir subi plusieurs autres épreuves en tout genre et qu'une lettre ne pourrait pas contenir, on l'a condamné à toutes les observances de l'Eglise sans exception, on lui a même prescrit d'entendre la messe tous les jours à six heures du matin et en outre de ne point boire de vin, si bien qu'il fut tancé l'autre jour de la bonne manière pour avoir mangé de la salade où il ne fit pas attention qu'il y avait du vinaigre qui vient du vin. Cette multitude d'attractions et de faits physiques m'a fait croire que le sujet était plus digne qu'aucun d'être admis au travail. [...] Ce n'est point un travail anticipé qui a prouvé au sujet tant de choses, ce sont de simples prières et le désir ardent de sortir de dessus lui quelques taches qu'il y avait laissé entrer. Ce n'est point dans sa quarantaine que le tout est venu, ce n'est que depuis et, quoiqu'il soit beaucoup plus tranquille aujourd'hui, il n'y a point de jours qu'on ne le dirige comme un enfant dans toutes les actions. [...] Enfin, il faudrait des livres pour contenir tout ce qu'il a vu, entendu, senti, depuis six semaines, et vous savez que les livres sont peu propres à contenir de pareilles matières². »

Ebloui, éperdu d'avoir tout retrouvé en mieux, Fournié se sentit appelé à rendre témoignage, pour le bien d'autrui. Il écrivit un traité ; il l'écrivit, prétend-il, aussitôt après sa première vision et il l'écrivit, si nous l'en croyons encore, avec une vitesse extraordinaire.

¹ Martinès de Pasqually est mort le 22 septembre 1774.

² Lettre du 6 juillet 1776. ap. Papus, *Louis-Claude de Saint-Martin*, op. cit., pp. 143-145.

Mais d'autres écrits de l'abbé, contemporains de la première version du traité (et non destinés, il est vrai, à la publication), obligent à corriger cette double affirmation de 1801, soit de quelque vingt ans postérieure. En 1779, l'abbé confie à Orsel et à l'intention de Willermoz, trente-six feuilles du traité qu'il est, dit-il dans sa lettre au dernier, en train d'écrire. Et l'on verra aussi qu'en 1784, d'après une lettre à Willermoz de cette année-là, les frères de l'abbé ont discuté de l'ouvrage auquel l'auteur travaillait encore. Enfin, avant de confier son manuscrit à l'imprimeur, Fournié prit soin de le faire corriger quelque peu (trop peu...) et y ajouta une conclusion très personnelle (pp. 362-375), hautement pittoresque.

Le magnétisme a séduit l'abbé ; qui ne l'eût prévu ? Mais Fournié, quand il succombe à la mode, reste lui-même jusque dans son engouement. Car la méthode magnétique, qu'il exerça à Toulouse en 1785, était fort singulière : « sans manipulation ordinaire, ingrédients, ni particulière volonté »

A une date que j'ignore, l'abbé émigra, en Suisse d'abord, puis en Angleterre.

Dès 1796, il était à Londres, où Divonne le vit. (Kirchberger informa de cette rencontre Saint-Martin, qui ne broncha pas.)

En 1801, paraît le traité ; ou, du moins, la première partie, qui deviendra la seule parue, de *Ce que nous avons été, ce que nous sommes et ce que nous deviendrons*. L'imprimeur est londonien.

L'abbé rentra-t-il en France ? Le fait est qu'en 1819 Vaucrose³ le rencontra dans la capitale britannique et que, selon Joseph-Antoine Pont,

³ Sur Vaucrose, un petit « dossier » a été constitué et publié par Eugène Susini (op. cit, t. III, pp. 475-479). Je ne connais rien de plus complet ni plus précis sur le personnage. Mais à ce dossier, nous ajouterons deux pièces.

Première pièce : les 11 lettres (1804-1812) adressées par Vaucrose à Willermoz (B.M. Lyon Ms. 5.425 (35-38 ; 40-45 ; 47), auxquelles ont été jointes une lettre de Vaucrose à J.-A. Pont (Ms 5.425 (46)) ; la copie d'une réponse de Willermoz (Ms 5.425 (48)) ; et, remarquable surtout, le certificat de « réunion » de Vaucrose au Régime rectifié (Ms. 5.425 (39)). Ce dernier document établi par Willermoz le 31 mars 1808 désigne en effet « Anselme Antoine Xavier Vernetty Vaucrose, d'Avignon, ancien militaire (la recherche s'imposerait aux archives du service historique de l'Armée), fils de Joseph Ignace Vernetty. » Cette correspondance est citée par Alice Joly (*Un mystique lyonnais et les mystères de la franc-maçonnerie*, Mâcon, Protat, 1938, pp. 316-318) ; mais, surtout, dans la mesure où elle intéresse la vie de Willermoz. Le biographe de Vaucrose devrait y revenir, avec son souci propre. Il devrait aussi utiliser les lettres de Vaucrose, également du fonds Willermoz, entrées à la B.M. de Lyon en 1956 (Cf. par exemple Mss. n^{os} 5891 et 5898), ainsi que plusieurs lettres d'amis de Vaucrose, acquises à la même date.

D'autre part, j'offre ci-après, grâce à une communication très courtoise de mon ami Armand Beyer, copie de l'article consacré à Vaucrose par le libraire Pétillet, dans son *Lexique* manuscrit, conservé à la Faculté de théologie protestante de Lausanne. Voici cet article, dont j'ai modernisé l'orthographe et la ponctuation :

« Waucrause (M. le marquis de) gentilhomme français originaire d'Avignon, personnage très pieux, fort instruit, possédant de grandes lumières, a traduit de l'anglais en français un ouvrage de Will. Lau

il mourut en cette même ville, l'an 1827 ou 1828. J'incline à croire que l'abbé est resté à Londres, tandis qu'en France, après brumaire venait thermidor, que Napoléon succédait à Bonaparte, et que Louis XVIII et Charles X occupaient l'un après l'autre le trône restauré où, lors de la naissance de Fournié, avait siégé Louis XV.

*
* *

Le livre de l'abbé Fournié, au lecteur d'en saisir lui-même le ton, le langage et la pensée d'après les fragments qu'il en trouvera ci-après. Mais ce que nous devons enregistrer ici, parce que seule la lecture de l'ouvrage entier peut en instruire, c'est la confusion qui caractérise *Ce que nous avons été...* Aucune section, aucun chapitre, aucun sous-titre ne prétendent ordonner un texte où ne règne aucun ordre.

*
* *

Pierre Fournié était un homme fort dévot ; ce n'est pas à dire qu'il fût homme d'esprit. Il écrivit un livre ; ce n'est pas à dire qu'il eût de la science ou du style. Son livre est devenu rare ; ce n'est pas à dire qu'il soit bon ou même très important.

Bourgeois sans ressources, secrétaire sans méthode, cleric tout juste tonsuré, chrétien dépourvu de foi véritable, ce pauvre abbé ne connut de la théurgie que ses aspects spirites avant la lettre, les plus vulgaires et les

(sic) intitulé *l'Esprit d'amour*, mais qui n'a pas encore été imprimé, malgré que je l'en aie prié à réitérés cris (?).

Il était grand admirateur de Saint-Martin et de Jacob Boehm, ayant même traduit le *Mysterium magnum* de l'allemand en français, de ce dernier, lequel est encore en manuscrit.

Il est mort dans un voyage qu'il venait de faire en France, étant allé faire visite à M. Brémont à Saint-Sales. Il mourut subitement dans ce dernier endroit, en voulant monter dans la diligence pour retourner à Berne où il résidait depuis quelques années. Dans son dernier voyage, il avait fait des cours pour visiter ses amis à Lyon, Marseille et Nîmes.

Le *Grand Mystère* de Jacob Boehm a été remis, soit l'original, ou simplement une copie à M. Delière lequel l'a prêté à M. Hervieux, pasteur de Mons près de Meaux, lequel l'a fait copier à ses frais pour l'envoyer à M. Campagne, cantor de Zurich, et M. Campagne a avoué que la traduction de M. le marquis de Waucrause avait (sic) beaucoup mieux qu'il ne s'y attendait. M. le capitaine de vaisseau Oven possède une copie de *l'Esprit d'amour*, laquelle il a confiée à M. Jean-Pierre Bourgeois, qui en a pris copie.

M. de Waucrause était en liaison avec M. le chevalier de Divonne, avec toutes les personnes religieuses de Genève, M. de Brémont, le colonel Gaudard, M. le ministre Dupland-Picher. » (pp. 163-164)

plus suspects. Car il était, comme l'a bien reconnu Alice Joly « parfaitement besogneux et peu instruit, mais fort apte à devenir bon visionnaire⁴ ».

Je crains que Saint-Martin ne se soit laissé égarer par son penchant vers le spontané et l'émouvant quand il affirme à propos des visions de l'abbé : « Je le regarde comme étant à un point d'élévation dans ceci que tous les R+ de France et peut-être le Souverain à leur tête n'atteindraient pas⁵. » Car tout ce que je sais de ces faveurs dont jouit Fournié me les font situer sur le plan psychique, me les révèlent issues d'un déterminisme personnel sans failles.

En revanche, l'affection que tant de Coëns ont marquée pour Fournié, les éloges, parfois un peu apitoyés mais sincères, que certains d'eux, à commencer par Willermoz, ont prononcés de ses vertus morales, rendent très recevable le jugement cordial du *Philosophe Inconnu*, combien plus apte d'ailleurs à sonder les âmes qu'à discerner les esprits : l'abbé Fournié, écrit Saint-Martin, « c'est un ange pour la pureté du cœur et pour la charité⁶. » Voilà qui rachète tout aux yeux de l'homme ; mais à ceux de l'historien, mais à ceux du philosophe ?

La personnalité de Pierre Fournié ne nous attache guère. Son rôle dans l'Ordre des Elus Coëns n'a pas été assez grand pour que puisse s'admettre la réclamation de Matter, qui voulait lui attribuer « la moitié de la première [place]⁷ ».

Un homme simple et bon, un peu fou, un peu bête, a suivi les leçons de Martinès de Pasqually et l'exemple de Mesmer ; il a lu Swedenborg, *l'Imitation de Jésus-Christ* et Madame Guyon. Et il a tout mélangé (un peu comme fera Gence). Mais il avait souhaité de fréquenter le monde des esprits avant de rencontrer Martinès ; il avait éprouvé des phénomènes psychiques avant Mesmer et des phénomènes qu'il croit mystiques avant de lire Swedenborg et Madame Guyon (et il se targue de cette priorité) ; il avait tâché à suivre la voie chrétienne avant de méditer *l'Imitation*. La vocation de Fournié et sa situation s'emboîtent, pour ainsi dire, à merveille, et ce d'autant plus aisément qu'elles sont en état constant d'interaction. Pierre Fournié, c'est un Saint-Martin de petit séminaire, un Willermoz des rues, un Martinès de Pasqually pour séances médiumniques, un Swedenborg de plain-pied.

⁴ *Un mystique lyonnais...*, op. cit., p. 33.

⁵ Lettre à J.-B. Willermoz, ap. Papyrus, op. cit., p. 143.

⁶ Lettre à Willermoz, ap. Papyrus, op. cit., p. 143.

⁷ Matter, Saint-Martin, op. cit., p. 49.

Mais la caricature aide souvent à comprendre le modèle et en Fournié convergent, comme en un foyer, les influences diverses de l'occultisme et de la théosophie du dix-huitième siècle.

D'autre part, ses liaisons avec le très petit monde de Martinès de Pasqually interdisent à l'historien des Coëns d'ignorer sa figure pâlotte.

Ces raisons justifient, je crois, au moins notre dossier ; peut-être une biographie minutieuse. Rien de plus.

Au plan des idées, je ne vois pas non plus que Fournié se soit illustré. Son traité n'a pas l'originalité que lui prêtent ceux qui ne l'ont pas lu. Dans ce fatras, Fournié n'approfondit pas, ne reflète même pas la pensée martinésienne ; il la vulgarise, il l'exotérise, il la trahit.

La doctrine des Elus Coëns, soutenait Joseph de Maistre, c'est le catéchisme couvert de mots étranges. Fournié garde bien quelques mots étranges. Mais son exposé ne dépasse guère le niveau du catéchisme. Or, la doctrine de la réintégration, c'est le catéchisme, non pas obscurci et non pas seulement expliqué, mais compris dans son ésotérisme. En dépit des emprunts au vocabulaire de Martinès, en dépit des discours prêtés, selon la formule du *Traité de la réintégration*, à certains personnages de l'histoire sainte, tels Adam et Lucifer, cet ésotérisme disparaît chez Fournié.

Au fond, ce que dit, redit cent fois Fournié, c'est que la morale commande la réalisation spirituelle et que, pour repasser du camp de Lucifer où nous sommes tombés dans celui de Dieu d'où nous venons, il faut suivre les préceptes catholiques et ne point se livrer à l'anticléricisme. La réintégration devient salut.

Quoi qu'en ait pensé Matter, Fournié n'est pas le moins du monde panthéiste (non plus d'ailleurs que Martinès, et Viatte l'a relevé) et sa mariologie demeure dans les limites de l'orthodoxie catholique (plus large, en ce domaine que n'osait le croire l'universitaire protestant). C'est à peine un illuminé de doctrine. C'est, répétons-le, un visionnaire. Mais, quant à la doctrine, le clerc tonsuré ne pouvait encourir aucun reproche, et le cordonnier ne s'élève pas au-dessus de sa chaussure.

Jean-Baptiste Willermoz, raconte J.-A. Pont, « qui avait vu beaucoup l'abbé Fournier auprès de M. P. et qui ne voyait [en lui] qu'un bon homme, notre ami souriait ironiquement quand on parlait de Fournier comme d'un homme distingué, comme du successeur de M. P. et il disait que M. P. le regardait comme un *broyeur de couleurs*⁸. »

Or, Willermoz était un jaloux, capable de recourir à la calomnie quand sa médisance manquait d'aliment ; mais je sais aussi qu'à ce négociant

⁸ Ap. Van Rijnberk, t. I, op. cit., p. 143.

lyonnais on ne la faisait pas. Il savait porter sur les hommes, tous extravagants, de son entourage maçonnique, un regard sûr. En l'occurrence, la lucidité de Willermoz suffit à satisfaire sa vanité, en déconsidérant le brave abbé Fournié.

TABLE D'ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE ET ARCHIVISTIQUE

1) ECRITS DE PIERRE FOURNIÉ

a) *Ce que nous avons été, ce que nous sommes et ce que nous deviendrons* (Londres, 1801). C'est le seul livre imprimé de notre auteur. Cf. notice sur ce livre et extraits de l'ouvrage, ci-après III^e partie.

b) *Lettres de Pierre Fournié à Jean-Baptiste Willermoz*. Cf. le texte intégral de cette correspondance, précédé d'une notice, et suivi d'une note de lecture, ci-après IV^e partie.

2) SOURCES ANCIENNES

a) Lettres de Martinès de Pasqually à Jean-Baptiste Willermoz *ap.* G. Van Rijnberk, *Un thaumaturge au XVIII^e siècle. Martinès de Pasqually*, t. II., Lyon, Derain-Raclet, 1938. Cf. pp. 128, 132.

b) Lettre de Mme Veuve de Pasqually à Jean-Baptiste Willermoz, *ap.* G. Van Rijnberk, t. II, *op. cit.*, cf. p. 167.

c) Lettres de Saint-Martin à Jean-Baptiste Willermoz, *ap.* Papus, *Louis-Claude de Saint-Martin*, Paris, Chacornac, 1902. Cf. pp. 87, 95, 100, 109-110, 137, 141-142, 143-145.

d) Extraits du carnet de notes du prince Christian de Hesse-Darmstadt, *ap.* G. Van Rijnberk, *op. cit.*, t. I, Paris, F. Alcan, 1935, p. 139 et p. 140.

e) Lettre de Joseph-Antoine Pont à J.-F. Molitor, *ap.* G. Van Rijnberk, t. I, *op. cit.*, p. 143.

f) L'ensemble des archives Willermoz conservé à la B. M. de Lyon

(auquel appartiennent les manuscrits des correspondances référées supra, a) b) et c)) contient, dans des lettres, des notes, des registres, etc., une riche information sur l'abbé Fournié. Cette mine est demeurée à peu près inexploitée.

g) De même que les archives de Willermoz, toutes archives disponibles des grands et des petits illuminés contemporains de l'abbé peuvent recéler des renseignements sur l'abbé Fournié. (Cf. le cas de Franz von Baader, *infra* 3, e). Ainsi, divers dépôts d'archives sis en Suisse (cf. Auguste Viatte, *Les Sources occultes du romantisme*, Paris, H. Champion, 1927, t. II, pp. 298-299) devraient être fouillés.

h) A ma connaissance, aucune recherche n'a encore été entreprise en France dans les archives paroissiales, diocésaines, municipales et départementales — où il me paraît probable que des découvertes récompenseraient le zèle de l'enquêteur⁹.

- i) Peut-être trouverait-on aux A.N. de Paris trace de l'émigré Fournié ?
- j) En Grande-Bretagne, tout reste à faire pour déceler la trace de l'abbé.

3) ÉTUDES CRITIQUES

a) R. Le Forestier (*La Franc-maçonnerie occultiste au XVIII^e siècle et l'Ordre des Elus Coëns*, Paris, Dorbon-Aîné, s.d. [1928]) a dessiné un « profil » de l'abbé Fournié (cf. pp. 536-543), qui constitue une synthèse assez heureuse, quoiqu'elle ne soit pas exempte de fausses touches, des renseignements publiés antérieurement, c'est-à-dire jusqu'en 1928 ; il a puisé surtout dans le livre de Papus qui comprend la correspondance adressée par Saint-Martin à Willermoz (cf. *supra*, 2, c) et dans les pages que Matter consacre à Fournié (cf. *infra*, b).

b) Jacques Matter s'est vivement intéressé pour Fournié. Il a, ici encore, déblayé le terrain ; il nous a frayé la route. Quelques détails de son information ont été négligés par Le Forestier (cf. *supra*, a), de même que la plupart de ses jugements de valeur. On trouvera donc profit à se

⁹ Consignons déjà ici les résultats d'une première enquête aux A. D. de la Gironde. On trouve aux XVII^e et XVIII^e siècles à Bordeaux plusieurs familles Fournier peu marquantes. Les répertoires et inventaires ne comportent que peu de mentions du nom de Fournié : un médecin, un pensionné militaire, deux capitaines de navires, plusieurs pilotes. Impossible de déterminer, avant d'avoir effectué les recherches généalogiques adéquates, si tel ou tel de ces Fournié appartient à la famille de l'abbé, et, par conséquent, nous met sur la piste de celle-ci.

Les deux séries (G et H) qui constituent le fonds ecclésiastique ne mentionnent pas le nom de Fournié. (Nous prions M. le Directeur des Services d'Archives de la Gironde de bien vouloir accepter l'expression de notre gratitude pour l'aide qu'il nous a apportée.)

reporter au texte même de Jacques Matter, *Saint-Martin le Philosophe Inconnu*, Paris, Didier et Cie, 1862, pp. 35-54.

A de nombreuses reprises, Auguste Viatte, dans son livre si riche (*Les Sources occultes du romantisme*, Paris, H. Champion, 1927 ; 2^e édition, *Ibid.*, 1965), allègue Fournié qu'il replace dans le courant illuministe auquel il appartient ; cite des extraits de son traité ; propose des commentaires éclairants (cf. t. I, pp. 24, 28, 45, 53-55, 60-63, 65-66, 82, 163, 224, 236, 298, 320, 324). Viatte reste, une fois de plus, quand il parle de Fournié, notre « premier Maître ».

c) Paul Vulliaud eut longtemps à sa disposition, chez le libraire Nourry, les archives Papus ; il tira des papiers Willermoz, qui constituaient la partie ancienne de ces archives, la matière d'un méchant ouvrage intitulé *Les Rose-Croix lyonnais au XVIII^e siècle* (Paris, E. Nourry, 1929). Le chapitre III de ce livre a pour sujet « L'abbé Fournié et le fils de Martinès ». Les commentaires de Vulliaud sont très sots, mais l'auteur procure de longs passages des lettres adressées par l'abbé à Willermoz. La publication, ici même, pour la première fois, du texte intégral de cette correspondance rend inutile de consulter l'édition fragmentaire et sarcastique de Paul Vulliaud.

d) Quelques commentaires de G. Van Rijnberk valent, ce semble, de retenir l'attention du biographe de Fournié. Cf. *Un thaumaturge au XVIII^e siècle. Martinès de Pasqually, op. cit.*, t. I., pp. 2, 9, 28-29, 40, 95.

e) Franz von Baader a marqué un vif intérêt à l'endroit de Pierre Fournié, de son livre et de sa pensée. Sur les manifestations diverses et durables de cet intérêt, et sur les fruits qu'elles portèrent, cf. textes, références et commentaires in Eugène Susini, *Lettres inédites de Franz von Baader*, aux lieux indiqués dans l'index, v^o Fournié, t. III (Vienne, Herder, 1953) p. 599.

f) A.E. Waite (*The Life of Louis-Claude de Saint-Martin...*, London, Ph. Wellby, 1901, pp. 39-43) a brièvement mais fort bien parlé de l'abbé Fournie, dont il a aussi traduit ou résumé quelques extraits. *Ce que nous avons été...*, dit Waite, est « an exposition of the doctrine of Pasqually from the standpoint of an ecclesiastic of the period and the doctrine has no doubt suffered unconscious substitution. » (p. 39). Voilà qui est excellent !¹⁰

¹⁰ A la notice de G. Bord concernant Fournié (*La franc-maçonnerie en France*, Paris, Librairie nationale, s.d. [1908], pp. 248-249.) nous ne voulons donner que l'espace d'une note. Bord, en effet, cite d'une manière erronée le titre de son livre, qu'il date de 1791. Il le retrouve à tort à La Haye en 1811. Enfin, pour le bouquet, il l'identifie avec Dom Achille Fournié !

4) ICONOGRAPHIE

Il n'est venu à notre connaissance aucun portrait authentique, aucune silhouette ni même aucune description physique de l'abbé Fournié.

Mais dans l'ouvrage fameux du « Dr Bataille » (alias « Léo Taxil. », pseudonymes de Jogand-Pagès) intitulé *Le Diable au XIX^e siècle* (Paris, Delhomme et Briguet, s.d. [1893]) on trouve (t. II, p. 433) une gravure qui porte la légende suivante : « Le F. Fournié, prêtre apostat, disciple de Martinez Pasqualis, obtenait des apparitions, qu'il rapporte dans son traité de mysticisme diabolique intitulé : « *Ce que nous avons été, ce que nous sommes et ce que nous deviendrons.* » Quant à la scène, elle figure l'apparition à Fournié de Martinès, du père, de la mère et d'une sœur de l'abbé, enfin d'un diable cornu. (Lé « Dr Bataille » en a, d'évidence, pris l'idée *ap. Matter, op. cit.*, p. 44, qui reproduit le passage pertinent de Fournié, imprimé ci-après.)

Tout incite à croire que l'image de l'abbé Fournié est de pure fantaisie, comme celle des autres personnages et notamment de Martinès de Pasqually (cf. notre note à ce dernier sujet in *L'Initiation*, octobre-décembre 1965, p. 244).

III

CE QUE NOUS AVONS ÉTÉ, CE QUE NOUS SOMMES ET CE QUE NOUS DEVIENDRONS. 1801. (Extraits)

Voici d'abord une rapide description bibliographique du livre unique de l'abbé Fournié.

A la page de titre, on lit :

CE QUE NOUS AVONS ÉTÉ, / CE QUE NOUS SOMMES, / ET / CE QUE
NOUS DEVIENDRONS. / PAR / PIERRE FOURNIÉ Clerc tonsuré. /
_____ / [Épigraphe / _____ / PREMIERE PARTIE. / A
LONDRES / Chez A. DULAU et Co, Soho Sq. et chez les autres Libraires. /
1801.

Le texte de l'Épigraphe est le suivant :

Ne vous arrêtez point à considérer la personne de celui qui / écrit,
soit qu'il ait eu peu ou beaucoup de science ; mais que l'amour / pur
de la vérité vous porte à lire tout ce que vous lirez. / (*Imitation de
Jésus-Christ*, L. I. Ch. V.)

Au verso de la page de titre, on lit : De l'imprimerie d'A. DULAU et Co.
et L. NARDINI. / No. 15. Poland street.

8° (19,2 x 13 cm), VIII + 375 p. (non compris le feuillet de garde, mais
y compris le feuillet de titre ; non compris le feuillet d'errata). Toute la
pagination est imprimée entre crochets droits.

Il n'y a pas de faux-titre, mais un feuillet de garde précède
immédiatement la page de titre et un feuillet blanc termine le volume.

Fig. aux pp. III, 79, 240.

En haut de la page III, première du texte, on trouve une figure et le sous-titre : EXPLICATION DE LA FIGURE.

En haut de la page 1, on lit le titre de départ suivant : *Ce que nous avons été, ce que nous / sommes et ce que nous deviendrons.*

A la page 375, in fine, on lit : FIN DE LA PREMIERE PARTIE. / De l'Imprimerie d'A. DULAU et Co. et L. NARDINI, N° 15, / Poland Street.

Un feuillet d'errata, non paginé et prescrivant cinquante-cinq corrections, toutes typographiques, a été placé, selon le caprice du relieur, tantôt à la fin du volume, tantôt entre la page VIII et la page 1.

*

* *

Le livre est d'une insigne rareté ; il n'est pas rarissime, et encore moins introuvable, contrairement à une légende trop répandue. On en trouve un exemplaire dans plusieurs bibliothèques allemandes, par exemple à la B. U. de Tübingen (coté Gf 2048). C'est ce dernier exemplaire que nous avons utilisé, concurremment avec l'exemplaire du Dr Philippe Encausse. Grâce soient rendues aux propriétaires respectifs de ces deux volumes.

Un autre exemplaire est conservé à la Bibliothèque de la Faculté libre de théologie, de Lausanne. C'est l'exemplaire annoté par d'Herbort et remarquable à ce titre, dont parle Jacques Matter (op. cit., p. 47).

Le lecteur bibliophile aimera peut-être savoir que René Philipon possédait dans sa bibliothèque l'exemplaire de *Ce que nous avons été...* qui avait appartenu à Stanislas de Guaita. Cf. préface de Philipon au catalogue de la bibliothèque de Guaita, p. III¹¹.

¹¹ Cet exemplaire est aujourd'hui conservé à la bibliothèque de la Société théosophique, 4, square Rapp, à Paris 7^{ème}.

A titre de curiosité, voici la notice que Guaita a consacré à *Ce que nous avons été...* (reproduite déjà par Caillet, *Manuel bibliographique*, n° 4148, d'après le catalogue imprimé de la bibliothèque de Guaita) :

« Ouvrage rarissime du fameux abbé Fournié, élève de Martinez de Pascalis et condisciple de Saint-Martin. Ce livre, devenu presque introuvable, est le seul critérium qui nous reste des doctrines originales de Martinez, que Saint-Martin a notablement dénaturées. »

On sait que Guaita, sitôt qu'il avait déniché un livre rare, se hâtait de le surestimer. Cette notice ne doit donc ni nous retenir ni nous étonner.

D'autre part, de la notice que Ladrague a consacré à notre ouvrage (catalogue Ouvaroff, n° 151), j'extrais ces lignes qui plairont à l'amateur : « Une note copiée sur celle mise par M. Fr. Herbort, de Berne, sur son exemplaire et citée par Matter [cf. notre § précédent. R.A.], se trouvait sur un exemplaire appartenant à M. le prince Odoïefski ; la voici : « Pierre Fournié, prêtre émigré lors de la révolution française, a vécu depuis à Londres. Avant la révolution, Fournié a été instruit quelque temps à l'école de Dom Martinez de Pasqualis. - D'après une relation certaine que j'ai eue de l'abbé Fournié, par M. de V.... »

Le titre du livre rappelle la doctrine de la réintégration, puisqu'il allègue l'origine, l'état présent et la destination de l'homme (et non pas, comme on le croit quelquefois, l'histoire de l'Ordre des Elus Coëns). Afin de prévenir toute méprise, signalons qu'un livre de Grétry, paru la même année que le traité de Fournié, porte un titre voisin : *De la Vérité. Ce que nous fûmes, ce que nous sommes, ce que nous devrions être* (Paris, L'Auteur, prairial an IX, 3 vol. 8°) ; mais il n'y a rien de commun, ni dans le sujet ni dans l'inspiration, entre les deux ouvrages.

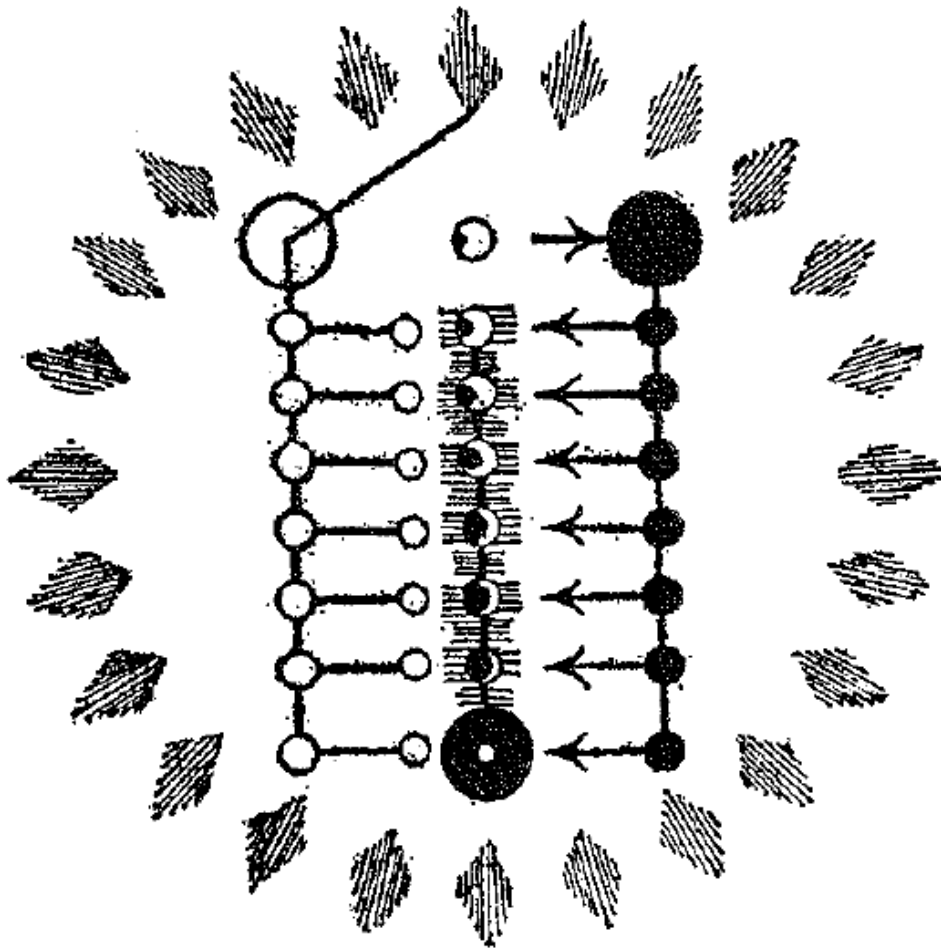
La deuxième partie du livre n'a jamais été publiée car l'abbé estimait que, par son contenu, elle était impubliable. Donner en pâture à la discussion ou à la risée les faveurs dont il avait reçu la grâce eût été, pensait l'abbé, jeter des perles aux pourceaux. Imbécile mais scrupuleux, il s'en refusait le droit.

Des extraits de *Ce que nous avons été* ont été reproduits par Matter et par Viatte. L'on en trouvera ci-après sept longs fragments, dont nous avons modernisé l'orthographe ainsi que, parfois, la ponctuation, et auxquels nous avons imposé des titres de notre cru.

Le premier extrait, qui est imprimé en tête du livre, résume le système de Fournié. Le deuxième expose un chapitre particulier de ce système, la cosmologie si l'on veut. Dans notre troisième fragment, le visionnaire se justifie. Puis, il moralise dans le quatrième. Enfin dans les trois derniers de nos fragments (qui forment un ensemble), Fournié, après avoir conclu, ouvre son cœur : il narre les épisodes majeurs de sa vie « mystique » et avance quelques réflexions sur les auteurs qui lui ont paru fraternels ou magistraux par les expériences qu'ils ont vécues et que l'abbé tient pour analogues aux siennes.

[sc. Vaucrose, bien sûr. R.A.] qui a été à Londres en juin 1819, et a vu bien des fois l'abbé, celui-ci n'a point jugé à propos de faire imprimer le 2d vol., disant qu'il contenait bien des choses, que l'on ne peut point publier. Cet abbé Fournié, en l'an 1819, a 81 ans, et se trouve encore bien portant et fort vif. »

SCHEMA GENERAL DU SYSTEME



EXPLICATION DE LA FIGURE

Le feu en forme de soleil qui englobe la figure, désigne Dieu qui est sans commencement ni fin. Le gros globule blanc qui est placé au-dessus de sept autres globules blancs plus petits, désigne Jésus-Christ qui est Dieu, Dieu fait homme, et homme-Dieu par sa naissance de Dieu¹². La ligne qui part du globule par lequel Jésus-Christ est désigné et qui va aboutir en Dieu, désigne la réunion que Jésus-Christ-homme a faite avec Dieu en faisant la volonté de Dieu. L'autre ligne qui part aussi du globule par lequel Jésus-Christ est désigné et qui traverse les sept globules blancs placés au-dessus, désigne la grâce que Dieu, d'abord après notre prévarication originelle, nous accorda par les mérites de Jésus-Christ son fils bien-aimé, d'être garantis, pendant la durée du temps, des peines de l'éternité que notre péché originel nous avait attirées, de pouvoir en être sauvés pour toujours et de pouvoir

¹² Heb., ch. I, v. 6.

obtenir la bienheureuse vie éternelle, par la pratique des demandes de Jésus-Christ décrites dans les livres saints, et que les ministres de Dieu successeurs des apôtres nous recommandent de pratiquer ; grâce sans laquelle nous aurions été, d'abord après notre prévarication originelle, engloutis dans les peines de l'éternité, sans venir habiter dans et sur la terre pour laquelle Dieu ne nous a pas créés.

Le gros globule noir séparé de Dieu, et qu'on voit placé au-dessus de sept autres globules noirs, désigne Lucifer, lequel se constitua, par son dire, être - Dieu égal à Dieu, contradicteur de la vérité de Dieu son Créateur, parmi tous les êtres de vie éternelle créés avec lui. La ligne qui part de Lucifer et qui traverse les sept globules noirs placés au dessous, désigne les demandes que Lucifer nous suggère par un effet de la justice de Dieu, contre toutes celles que Jésus-Christ nous fait par la miséricorde de Dieu.

Le globule noir dans le centre duquel est un point blanc, et qui est placé sous et entre les sept et un globules blancs et les sept et un globules noirs, désigne toute la somme des hommes identifiés avec leur péché originel, et par ce péché réunis avec Lucifer.

Le point blanc qui est au centre de ce globule, désigne l'illumination faite de tout homme venant en ce monde par le *Verbe* qui est Dieu fait homme.

Les sept globules blancs placés sous Jésus-Christ, désignent les sept esprits de Dieu qui parcourent la terre¹³ en organes de Jésus-Christ, et qui portent, par la miséricorde de Dieu, tous les hommes à faire la volonté de Dieu.

Les sept globules noirs qui sont sous Lucifer devenu Satan, désignent les sept esprits qui parcourent la terre en organes de Satan, esprits que Jésus-Christ chassa de Marie-Magdelaine, et qui portent tous les hommes à faire tout le contraire de la volonté de Dieu.

Les petits globules blancs qui partent des sept esprits de Dieu et qui sont dirigés contre les dards des sept esprits de Satan, désignent l'action toute pour Dieu de ces sept esprits de Dieu, action qui balance en nous celle des sept esprits de Satan qui est toute contre la vérité de

¹³ *Zacharie*, ch. IV, v. 10. *Apoc.*, ch. V, v. 6.

Dieu, afin que l'action des sept esprits de Satan ne nous atteigne jamais au-delà de la force que nous avons pour la repousser.

Les dards, qui partent des sept esprits de Satan et qui sont dirigés contre l'action des sept esprits de Dieu, désignent l'action qui balance en nous celle des sept esprits de Dieu, afin que cette dernière action ne détruise pas notre libre arbitre.

La ligne perpendiculaire qui est entre les sept et un globules blancs et les sept et un globules noirs, et sur laquelle sont posés six globules plus ou moins noirs qui sont sous un globule presque tout blanc placé entre Jésus-Christ et Satan, désigne le chemin que nous a tracé Jésus-Christ par sa résurrection en Dieu de notre originelle mort à Dieu, de laquelle il s'était chargé. Or, Jésus-Christ s'en était chargé, d'abord pour satisfaire à la justice de Dieu de toute sa personne d'homme, né de Dieu, homme-Dieu ; et en second lieu pour nous attirer la grâce d'être mis à même de ressusciter aussi de notre mort originelle à Dieu, en parcourant progressivement le chemin que Jésus-Christ nous a tracé, et qui consiste dans la pratique de la volonté de Dieu, pour traverser par cette pratique, le pour et le contre de la vérité d'un seul Dieu par-dessus toutes choses, et parvenir en l'unité de Dieu. Les barres qui croisent la ligne du milieu ou le chemin perpendiculaire, marquent l'action contraire qui traverse sans cesse le chemin tracé par Jésus-Christ et qu'il nous faut parcourir ; et telle est la croix qu'il faut nécessairement porter¹⁴ et surmonter entièrement par la pratique docile et persévérante des vertus chrétiennes, pour ressusciter en réalité de notre mort originelle à la vie éternelle de Dieu.

Les six globules plus ou moins noirs qui sont placés sur la perpendiculaire du milieu, désignent ceux d'entre les hommes qui en faisant la volonté de Dieu se désidentifient insensiblement d'avec leur péché originel, vainquent et surmontent les demandes de Satan, et sont amenés par degrés dans la lumière de la connaissance de Dieu.

Le globule presque tout blanc placé entre Jésus-Christ et Satan au-dessus de la perpendiculaire, désigne les hommes qui, par leur persévérance à faire la volonté de Dieu, ont obtenu la grâce d'effectuer leur réconciliation avec Dieu. Ces hommes ont été retirés du temps, quoique néanmoins ils restent assujettis au temps jusqu'au jour du jugement dernier comme tous les êtres de vie éternelle créés avant

¹⁴ *S. Math.*, ch. XVI, v. 24.

nous, et ils sont mis en correspondance de Jésus-Christ à eux sans intermédiaire.

Le dard de Satan est tourné contre lui, parce que Jésus-Christ-homme étant entré en l'unité de Dieu, est lui-même la volonté de Dieu, laquelle, en laissant à toutes les créatures de vie éternelle le pouvoir de la faire ou de ne la pas faire et sans toucher à leur libre arbitre, repousse en elles toutes leurs volontés qui ne sont pas celles de Dieu.

N. B. Dieu qui est infiniment bon et miséricordieux veut bien, avant de nous juger définitivement, nous faire voir à nu que le spirituel et divin, la religion qui en est l'expression, la morale et les vertus chrétiennes, sont des vérités et des réalités ; de sorte qu'il n'est plus au pouvoir des incrédules de nous faire croire, comme par le passé, que ces vérités et réalités ne sont que de simples inexistentances, attendu que chacun de nous va voir que leur existence est aussi réelle que nous paraît l'être l'existence des choses de l'univers corporel.

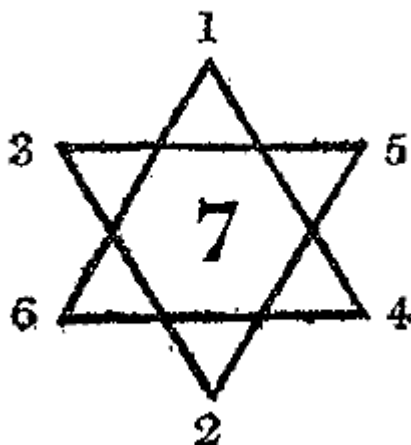
Cela étant ainsi, et Dieu nous ayant créés libres de croire ou de ne pas croire en lui, de faire ou de ne pas faire sa volonté sans jamais nous forcer à la faire, il s'ensuit que nous ne devons forcer personne à faire la volonté de Dieu, ni empêcher personne de la faire. Ainsi chacun de nous reste encore, en se conformant toutefois aux lois établies dans chaque royaume pour le maintien de l'ordre public, dans la liberté de croire ou de ne pas croire aux enseignements que Dieu nous a donnés pour parvenir au salut éternel, de les suivre ou de ne pas les suivre dans la pratique, tout comme dans la liberté d'entrer ou de vivre dans telle communion qu'il lui plaira, suivant sa conscience, sans que personne puisse le forcer d'en changer. C'est l'affaire d'un chacun devant Dieu.

(pp. III-VIII.)

LA CREATION UNIVERSELLE (Symbolisme du double triangle)

Dieu créa donc l'univers d'abord après que Lucifer eut prévariqué. Il le créa par six et un de ses vœux, et c'est pour le faire entendre que Moïse à qui Dieu parlait bouche à bouche, dit au peuple juif de la part de Dieu, qu'au commencement Dieu créa l'univers en six et un jours ; que Dieu dit, que telle chose soit faite, et tout aussitôt cette chose parut faite ; que Dieu ayant ainsi dit par six fois différentes, tout l'univers parut fait ; et qu'ensuite Dieu se reposa le septième jour qu'il nomma le jour de son repos.

Lorsque Moïse a dit au peuple juif, sous l'allégorie de six et un jours, que Dieu créa le ciel et la terre, et tout ce qui est en eux, par six et un de ses vœux, c'est, avons-nous dit, de la part de Dieu qu'il parlait, et non pas en vertu de sa propre imagination, comme il nous plaît de nous le suggérer les uns aux autres en vrais organes de Satan. La vérité de cette assertion qui sera mise dans tout son jour dans la suite de ce Traité, est d'autant plus incontestable que nous ne pouvons disconvenir que chacune des parties grandes ou petites de cet univers, est constituée par six faces et un centre, en témoignage visible de la vérité que l'univers a été créé par six et un des vœux de Dieu. Ces six faces et un centre forment deux triangles réunis ensemble, l'un supérieur, l'autre inférieur, et dont les anciens Sages ont toujours parlé avec grande vénération. C'est pourquoi nous représentons l'univers par la figure ci-dessous, comme ayant été réellement créé, constitué, ou fait par six et un des vœux de Dieu.



En attendant que, moyennant la grâce de Dieu, nous parlions de chacun des six et un vouloirs de Dieu qui constituent l'univers, et aussi des deux triangles dont l'un supérieur, que les Catholiques romains placent tout rayonnant de lumière au-dessus du maître-autel, et l'autre inférieur, nous pouvons dire, et il est utile de savoir, que le nombre un placé au sommet du triangle supérieur, représente la réalité de l'existence éternelle d'un seul Dieu, par qui tout a été fait, ou sans qui rien de ce qui a été fait, n'a été fait. La justesse de cette représentation est d'autant plus sensible que tout ce que nous voyons, tout ce que nous pouvons imaginer, nommer, ou nombrer, est effectivement *un*. Or, tout étant visiblement un, et rien n'étant *deux*, il s'ensuit que tout ce qui a été fait, l'a été par un seul Dieu ; et par là même tout ce qui a été fait nous montre sans réplique qu'il n'y a qu'un seul Dieu ; et que nous devons continuellement nous efforcer par nos regards, nos conceptions, nos volontés et nos actions, de le reconnaître pour notre unique Dieu, pour notre unique Créateur, pour notre unique Rédempteur, et pour notre unique Sauveur. D'où il suit que nous ne devons jamais nous laisser aller à le méconnaître en faisant ce qu'il nous défend de faire, comme les apôtres de Satan qui sont parmi nous, ne cessent de nous y porter par leurs écrits et par leurs discours pleins de sarcasmes et de plaisanteries concernant Dieu ou ses œuvres, ses ministres, ses serviteurs, la religion, et en un mot tout ce qui nous est offert comme des moyens de nous sauver des peines de l'éternité ; le tout afin de nous détourner de Dieu par notre refus de pratiquer ce que les successeurs de ses apôtres nous disent de sa part, et de nous le faire méconnaître par la pratique de ce qu'eux-mêmes nous débitent sous l'apparence de la vérité, de la part de Satan dont ils sont les organes aveugles.

Il est encore utile de savoir que le nombre *deux*, placé sous l'angle d'en bas du triangle inférieur, représente la confusion, le désordre, les jalousies, les disputes, les inimitiés, l'envie, l'orgueil, l'inhumanité, les cruautés, les vols, les procès, les guerres, et enfin le trouble et la contradiction, dans lesquels tous les êtres de vie éternelle du royaume de l'unité, ont été précipités par le crime de Lucifer, qui consiste dans le vouloir désordonné qu'il eut d'être par lui-même Dieu égal à Dieu. De sorte que quoiqu'il n'y ait qu'un seul Dieu véritable, existant de lui-même de toute éternité, tous ces êtres se sentent depuis lors frappés ou actionnés par plus que par un seul Dieu ; comme si deux volontés réelles et éternelles, égales en puissance et semblables à deux Dieux, les actionnaient par le oui et par le non, et en contradiction l'une de

l'autre, sans qu'ils puissent au premier abord se rendre raison de la double impulsion qu'ils ressentent involontairement en eux-mêmes. Néanmoins ceux qui, en vue de Dieu examinent ou regardent attentivement cette double impulsion, c'est-à-dire les idées pour et contre la vérité d'un seul Dieu, idées que nous ressentons tous involontairement en nous-mêmes, parce que les idées nous sont toutes suggérées indépendamment de notre volonté, s'aperçoivent bientôt que tout ce qui a été fait étant *un* et que rien de ce qui a été fait n'étant *deux*, il n'y a qu'un seul Dieu, par qui tout ce qui a été fait a dû être fait, et sans qui, rien de ce qui a été fait n'a été fait, et qu'il n'y en a pas *deux*, quoique pourtant ils se sentent frappés ou actionnés en eux-mêmes par deux volontés, comme par deux Dieux en contradiction l'un de l'autre ; ils ne tardent pas à comprendre que l'action d'un second Dieu qui les frappe en contradiction de l'unique existence d'un seul, n'est qu'une simple négation de l'existence de ce seul Dieu, vu que sans la réelle unique existence de ce seul Dieu, l'action d'un second qui actuellement les frappe n'existerait pas, parce que, si le vrai Dieu n'existait pas, le prétendu second n'aurait pas même la moindre idée d'un Dieu, existant de lui-même, et par conséquent il ne pourrait pas le leur contredire en se proclamant égal à lui ainsi qu'il le fait actuellement ; qu'ainsi, sans la réelle existence du seul vrai Dieu, il n'y aurait pas d'action soit pour, soit contre Dieu, pas plus que nous n'avons nous-mêmes d'action soit pour, soit contre ce qui n'a pas encore été vu, ou entendu, ou senti par quelqu'un d'entre nous. Enfin ceux qui regardent attentivement les idées de cette double impulsion s'aperçoivent aisément que rien de ce qui a été fait n'offre l'expression de *deux*, laquelle représenterait l'existence d'un second Dieu créateur, et qu'au contraire tout ce qui a été fait, tout ce qui existe dans l'univers porte l'expression de *un*, laquelle représente la réelle existence d'un seul Dieu créateur ; de sorte que ce qui au premier abord leur paraît être deux, étant examiné de près, ne paraît être *deux* que par deux fois un, en cette sorte *un* et *un* font deux ; ce qui n'aurait pas lieu s'il y avait deux Dieux réels ; car alors nous verrions le nombre deux aussi réellement empreint indépendamment du nombre un dans les choses faites ou créées, et il nous désignerait aussi clairement la réelle existence d'un second Dieu créateur, indépendamment d'un seul, que nous voyons à présent le nombre *un* réellement empreint, indépendamment du nombre *deux*, dans les choses faites ou créées, et nous désignant la réelle existence d'un seul Dieu créateur.

Mais dès que nous voyons qu'aucune des choses faites n'est *deux*, indépendamment du nombre *un*, dès qu'au contraire elles sont toutes *un*, indépendamment du nombre *deux*, il s'ensuit que toutes les choses faites ont été faites par un seul Dieu.

Cela étant évident, il faut en conclure que la contradiction d'un Dieu unique par laquelle nous sommes actionnés, ne vient nullement d'un second Dieu créateur, existant de lui-même indépendamment de l'unique Dieu créateur ; elle vient donc d'une créature de ce Dieu unique, laquelle voyant l'existence de Dieu, part de là pour dire qu'elle est d'elle-même tout ce qu'elle voit qu'il est, et pour agir en conséquence, c'est-à-dire en contradiction de cette vérité éternelle, que Dieu est le seul Dieu. La contradiction d'un Dieu unique vient d'autant moins indépendamment du Dieu unique, que nous ne voyons aucune des choses de la nature être *deux*, indépendamment de *un*, comme on l'a déjà observé ; de sorte qu'aucune d'elles ne nous représente un second Dieu créateur indépendamment du Dieu unique. Au contraire, nous les voyons toutes être *un*, indépendamment du *deux*, et ainsi elles nous montrent qu'elles ont toutes été faites par un seul Dieu, et non point par un second Dieu indépendamment du premier.

(pp. 78-83.)

DE LA REALITE DES CHOSES SPIRITUELLES

Tout ce que nous avons dit jusqu'à présent suffit sans doute pour nous convaincre de l'existence des choses spirituelles et divines, et nous devons en conclure qu'il n'y a pour nous tous d'autres existences réelles que les choses spirituelles et divines dont les livres saints nous donnent des idées et les choses corporelles décrites dans l'univers corporel. Nous devons voir maintenant que les choses spirituelles et divines ne sont pas des chimères comme il nous a plu de le dire ; mais qu'elles sont tout aussi réellement existantes que les choses corporelles de l'univers corporel, et il faut nous dire à nous-mêmes : Si ces choses spirituelles et divines étaient des chimères, c'est-à-dire, des inexistentes, pourquoi donc en parlant ou en écrivant d'elles, comme nous parlons ou écrivons des choses corporelles de l'univers corporel, ne parlons-nous ou n'écrivons-nous jamais sur d'autres inexistentes, c'est-à-dire, sur ce qui ne serait absolument rien du tout de ces choses spirituelles et divines ou de ces choses corporelles ?

Car, dès que nous pouvons penser et nous faire entendre mutuellement que les choses spirituelles et divines existent ou n'existent pas, nous devrions donc aussi pouvoir penser et nous faire entendre que ce qui n'est rien du tout de ces choses spirituelles et divines, et des choses corporelles de l'univers corporel, existe ou n'existe pas.

Commençons donc à regarder attentivement qu'il est certain que nous pensons et que nous nous faisons mutuellement tout aussi clairement entendre que les choses spirituelles et divines existent ou n'existent pas, que nous nous faisons mutuellement entendre que la terre, l'eau et le feu existent ou n'existent pas. Il est encore certain que nous ne pensons ni ne pouvons nous faire mutuellement entendre que ce qui n'est pas des choses spirituelles et divines dont les livres saints nous donnent des idées, ou des choses corporelles décrites dans l'univers corporel, existe ou n'existe pas, parce que nous ne voyons rien du tout de ce qui n'est pas de ces choses spirituelles et divines, ou de ces choses corporelles, et que n'en voyant rien du tout, nous ne pouvons rien en citer, et que nous ne pouvons rien en citer parce qu'il n'en existe rien du tout à notre connaissance.

Sur cela nous devons remarquer que nous ne pouvons nous dire mutuellement et nous faire entendre que la terre, l'eau et le feu, existent

ou n'existent pas, que parce que nous pouvons les citer et que nous ne pouvons les citer que parce qu'ils existent : de même aussi nous ne pouvons nous dire mutuellement et nous faire entendre que les choses spirituelles et divines existent ou n'existent pas, que parce que nous pouvons citer ces choses, et nous ne pouvons les citer que parce qu'elles existent réellement. Car si elles n'existaient pas, il paraît que nous ne pourrions pas plus les citer, ni par conséquent nous dire et nous faire entendre qu'elles existent ou n'existent pas, que nous ne pouvons nous dire et nous faire entendre mutuellement que des choses corporelles nouvelles et autres que celles décrites dans l'univers corporel, existent ou n'existent pas.

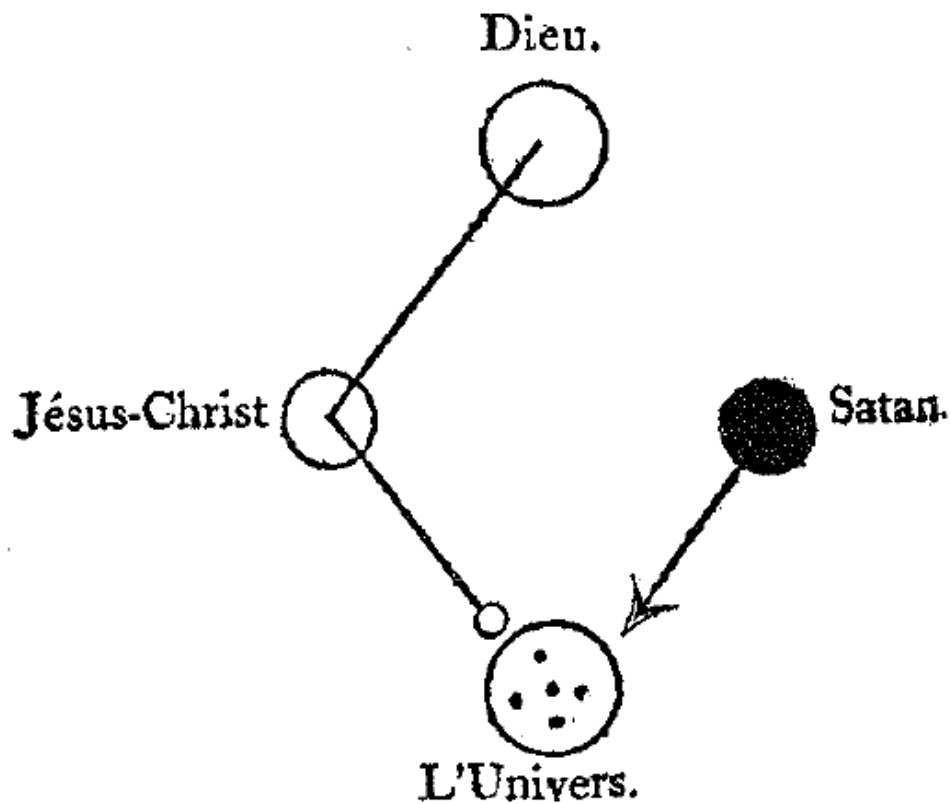
Hommes baptisés ! ne perdons pas de vue que nous citons les choses spirituelles et divines dont les livres saints nous donnent les idées, comme nous citons la terre, l'eau et le feu, et les autres choses corporelles qui sont décrites dans l'univers corporel ; et remarquons que c'est en citant les unes et les autres que nous pouvons nous dire mutuellement et nous faire entendre qu'elles existent ou qu'elles n'existent pas. Mais nous ne citons jamais ce qui n'est pas des choses spirituelles et divines ou des choses corporelles, par la raison que nous ne pouvons citer ce que personne d'entre nous n'a jamais vu, ou connu, ou senti d'aucune manière.

Mais puisqu'il n'y a pas pour nous tous d'autres choses que les spirituelles et divines dont les livres saints nous donnent des idées et les corporelles décrites dans l'univers corporel, puisque nous ne pouvons citer les unes et les autres que parce qu'elles ont été vues, ou connues, ou senties de quelque manière par quelqu'un d'entre nous, il est donc clair que nous ne parlons et n'écrivons jamais que sur des existences, et jamais sur des non-existences. Il est encore clair que, ne parlant et n'écrivant jamais de ce qui n'appartient pas aux choses spirituelles et divines ou aux choses de l'univers corporel, les choses spirituelles et divines doivent être tout aussi réellement existantes que le sont les choses corporelles de l'univers corporel.

De plus, ces choses spirituelles et divines doivent d'autant plus être réellement existantes, que nous ne trouvons écrit dans aucun de nos livres, soit en positif, soit en négatif, rien autre que ce qui appartient aux choses spirituelles et divines décrites dans les livres saints, et aux choses corporelles décrites dans l'univers corporel.

(pp. 282-285.)

COMMENT ECHAPPER A SATAN



Au bas de cette représentation nous voyons l'univers dans lequel notre péché originel nous a précipités sous la puissance de Satan, et c'est de ce même univers que Dieu, s'étant fait homme, nous a mis dans la possibilité de sortir pour nous réunir à lui en unité. En effet, l'homme nommé Jésus-Christ ayant fait la volonté de Dieu, se réunit par là même à Dieu en unité, et c'est après que sa réunion fut ainsi opérée, qu'il nous a mis nous-mêmes dans la possibilité de sortir de dedans l'univers corporel où nous sommes actuellement, de sortir pareillement du cercle de Satan où nous sommes aussi avec ses adhérents, démons et hommes, et de nous réunir à Dieu par la pratique de la morale chrétienne. Il nous a remis à cet effet dans une possibilité égale à celle que Dieu, en nous émancipant de lui à notre libre arbitre, nous avait donnée pour dès lors nous réunir à lui, et ne pas tomber dans le cercle de Satan ; réunion qui aurait eu lieu sur-le-champ si nous eussions fait la volonté de Dieu que lui-même nous avait tracée, et que nous avons promis d'accomplir.

Voilà de quelle manière nous pouvons sortir du cercle de Satan, et parvenir en l'union de Dieu ; mais jamais nous n'y parviendrons par d'autres moyens que celui de la pratique de la morale chrétienne. Quels que puissent être ces prétendus moyens, nous n'en retirerons que des apparences de notre sortie du cercle de Satan, des apparences de la raison de Dieu, des apparences de la connaissance des choses spirituelles et divines dont parlent les livres saints, et des apparences de notre réunion avec Dieu ; par conséquent rien autre que des irréalités et des inutilités pour ne rien dire de plus, au lieu des réalités et des utilités effectives que nous recevriions en nous dirigeant strictement d'après la morale chrétienne. La raison de cela est qu'en ne nous dirigeant pas d'après la morale chrétienne, c'est par nous et non pas par Dieu que nous cherchons à connaître Dieu, et que ne pouvant pas plus le connaître par ce moyen que nous savons que nous ne pouvons connaître les mathématiques par d'autres moyens que par elles-mêmes, nous nous enveloppons des doutes et de la négation des vérités spirituelles et divines qui le concernent, et qui sont contenues dans les livres saints.

Ce fut ainsi que s'enveloppèrent jadis ceux que l'Écriture sainte appelle les enfants des hommes, avec lesquels les enfants de Dieu ne doivent jamais s'unir ; ils cherchèrent à connaître Dieu, non par Dieu seul, c'est-à-dire par la pratique de ses voies, mais par eux-mêmes, c'est-à-dire par la pratique de leurs voies, lesquelles, ainsi qu'il est écrit, sont aussi éloignées de celles de Dieu que la terre l'est du ciel ; Satan fut le premier qui enfanta et mit en action ces doutes et ces négations des vérités spirituelles et divines ; et ces mêmes doutes, ces mêmes négations, constituent encore aujourd'hui la prétendue sublime et incomparable philosophie que nous disons nous avoir ouvert les yeux, par l'usage de laquelle nous dirigeant les uns contre les autres, nous travaillons par le fait contre tous nos intérêts corporels et contre notre propre tranquillité, au point que souvent nous finissons par nous arracher mutuellement la vie.

Au lieu que si nous cherchions à connaître Dieu par lui seul, par la pratique de la morale chrétienne, et non pas par nous-mêmes, ainsi que le catéchisme des Catholiques le recommande, dès lors nous parviendrions insensiblement à connaître Dieu, parce qu'en proportion que nous nous dirigerions par sa morale, il résulterait pour nous amour de la sagesse, force par la sagesse contre tout ce qui n'est pas elle, courage contre toute autre crainte que celle d'offenser Dieu ; nous pénétrerions aussi graduellement, mais réellement, les sept cioux ou les six et un jours de la création de l'univers qui nous dérobent la vue des choses spirituelles et

divines ; nous éprouverions une résurrection graduelle de notre corps moral des sept péchés capitaux de Satan dans le corps moral des sept dons de la grâce pour la sanctification de nos âmes ; nous acquerions la connaissance, l'intelligence, et la vision graduelle des mystères les plus éloignés de notre compréhension ; enfin, nous éprouverions une renaissance graduelle, en la vie de Dieu de Jésus-Christ. Nous jouirions infailliblement de tous ces avantages, parce qu'en proportion de notre pratique exacte de la morale chrétienne, faisant dès lors la volonté de Dieu, conséquemment allant à lui par lui, nous recevrons la portion de l'Esprit infini de Dieu qu'il nous donna à recevoir pour nous réunir à lui en unité lorsqu'il nous émancipa à notre libre arbitre. C'est par la réception de cette portion de l'Esprit infini de Dieu, qu'entrant en union avec lui, nous verrons les vérités de Dieu, de ses oeuvres et de la religion chrétienne, dénuées des ténèbres qui jusqu'alors nous les avaient dérobées, de même qu'en plein midi sur le sommet des montagnes, nous voyons la lumière du soleil par le soleil lui-même, dégagé de toutes les nuées des ténèbres temporelles ; de même encore qu'après nous être réunis avec l'esprit d'une des sciences de la nature, après avoir pénétré toutes les enveloppes qui nous séparaient de son centre, nous connaissons cette science en elle-même, dégagée des ténèbres de l'ignorance qui nous enveloppait par rapport à elle.

(pp. 240-243,)

RESUME ET CONCLUSION

Maintenant donc qu'il a plu à Dieu de nous accorder la grâce de nous faire voir la réelle existence des choses spirituelles et divines, et la réalité du bonheur temporel et éternel, afin de nous porter à nous diriger uniquement d'après ses demandes décrites dans les livres saints, si nous préférons de nous diriger tout à l'opposé, ce ne sera pas faute d'avoir su, connu et vu que des choses spirituelles et divines sont réellement existantes, de sorte qu'il n'y a pas d'incrédule qui puisse dire avec vérité qu'il ne voit pas leur réalité éternelle et divine.

D'après cette vision, nous devons sentir que nous sommes enfin délivrés de l'incertitude où nous étions restés jusqu'à ce jour sur l'existence ou la non-existence des choses spirituelles et divines et de tout ce qui peut s'y rapporter. Nous devons en conclure que nous sommes arrivés au temps dont il est parlé dans les livres saints, et en particulier

dans l'Évangile de saint Mathieu et dans l'Apocalypse¹⁵, temps auquel « *l'Évangile éternel* et le règne de Dieu seront annoncés et publiés à tout l'univers, à tous ceux qui habitent la terre, à toutes les nations, à toutes les tribus, à toutes les langues, et à tous les peuples pour leur servir de témoignage, et c'est alors que la consommation et la fin arriveront ».

Depuis longtemps sans doute nous serions entrés dans cette connaissance de la vérité des choses spirituelles et divines, si au lieu de nous amuser et de nous plaire à lire les livres qui la ridiculisent, nous nous étions mis à lire, en esprit de simplicité et d'obéissance et sans aucune vaine curiosité, les livres qui la font sentir et qui la démontrent, tels que les livres saints, les livres de prières qui sont remplis de vérités et de sentiments divinement inspirés, le livre *de l'imitation* de notre divin maître Jésus-Christ et ceux d'une multitude de vrais serviteurs de Dieu auxquels Dieu a communiqué son esprit ainsi que chacun de nous peut s'en convaincre en les lisant avec attention. Nous aurions encore vu la vérité des choses spirituelles et divines si nous eussions strictement réglé notre conduite d'après la morale chrétienne, travaillé à croître de vertu en vertu, et pour le bien général de l'ordre constitué par Dieu même. Enfin, nous aurions vu cette vérité, si au lieu de nous encercler volontairement dans sa négation, au lieu de juger en aveugles et de décider témérairement sur les choses sans les bien connaître, nous n'en eussions jugé qu'après les avoir attentivement regardées d'après la morale chrétienne. Alors, par exemple, nous aurions été voir ce que c'était que ce *magnétisme* dont on nous a tant parlé, et sur lequel nous avons prononcé si légèrement. Nous aurions aperçu qu'il nous a été réellement envoyé par Dieu pour nous faire voir que nous avons une âme distincte et indépendante de notre corps de matière périssable, que cette âme qui est notre être de vie éternelle est immortelle de sa nature, et que quand nous sommes corporellement morts nous ne cessons pas un seul instant d'être aussi vivants que nous le sommes actuellement. Voilà ce que nous aurions vu si nous l'avions voulu voir, et voilà ce qu'ont vu des milliers d'incrédules et de matérialistes ; en le voyant ils se sont sincèrement convertis à Dieu ; ils peuvent maintenant en parler et en écrire avec connaissance de cause en se bornant à rapporter ce qu'ils ont vu sans y mêler de vaines conjectures qui n'auraient pour but que de satisfaire notre curiosité frivole, laquelle n'étant pas selon Dieu ne pourrait que nous égarer. En agissant ainsi, ils rendront gloire à Dieu, et prêcheront, comme ils doivent le faire, en faveur des vérités éternelles et divines, pour le bien et pour la conversion de nous

¹⁵ *S. Math.*, ch. XXIV, v. 14. *Apocal.*, ch. XIV, v. 6.

tous hommes, devenus pires que les démons par notre détestable péché originel.

(pp. 362-364.)

NOTES D'AUTOBIOGRAPHIE

Quant à moi, chétif instrument de Dieu, en écrivant ce Traité dont je publie aujourd'hui la première partie, j'annonce sans déguisement pour sa plus grande gloire et pour le salut de nous tous hommes passés, présents et à venir, que par la grâce de Dieu, je n'ai aucune connaissance des sciences humaines sans pour cela être contre leur culture, que je n'ai jamais fait d'études, et que je n'ai pas lu d'autres livres que les saintes Ecritures, *l'Imitation* de notre divin maître Jésus-Christ, et le livre de prières en usage parmi les catholiques sous le titre de *Petit paroissien*, à quoi je dois ajouter que j'ai lu depuis environ un an, deux ou trois volumes des oeuvres de l'humble servante de Dieu, Madame Guyon.

Après avoir passé ma jeunesse d'une manière tranquille et obscure selon le monde, il plut à Dieu de m'inspirer un désir ardent que la vie future fût une réalité, et que tout ce que j'entendais dire concernant Dieu, Jésus-Christ et ses Apôtres fût aussi des réalités. Environ dix-huit mois s'écoulèrent dans toute l'agitation que me causaient ces désirs, et alors Dieu m'accorda la grâce de rencontrer un homme qui me dit familièrement : « Vous devriez venir nous voir, nous sommes de braves gens ; vous ouvrirez un livre, vous regarderez au premier feuillet, au centre et à la fin, lisant seulement quelques mots, et vous saurez tout ce qu'il contient ; vous voyez marcher toutes sortes de gens dans la rue ; eh bien ! ces gens-là ne savent pas pourquoi ils marchent, mais vous, vous le saurez. » Cet homme, dont le début avec moi peut sembler extraordinaire, se nommait Don Martinets de Pasquallys.

D'abord, je fus frappé de l'idée que l'homme qui m'avait parlé était un sorcier ou même le diable en personne. A cette première idée en succéda bien vite une autre à laquelle je m'arrêtai : « Si cet homme est le diable, me dis-je intérieurement, donc il y a un Dieu réel et c'est à Dieu seul que je veux aller ; et comme je ne désire qu'aller à Dieu, je ferai autant de chemin vers Dieu que le diable croira m'en faire taire vers lui-même » ; de sorte que j'allai chez M. de Pasquallys, et il m'admit au nombre de ceux qui le suivaient.

Ses instructions journalières étaient de nous porter sans cesse vers Dieu, de croître de vertus en vertus, et de travailler pour le bien général ; elles ressemblaient exactement à celles qu'il paraît dans l'évangile que Jésus-Christ donnait à ceux qui marchaient à sa suite, sans jamais forcer personne à les croire sous peine de damnation, sans imposer d'autres commandements que ceux de Dieu, sans imputer d'autres péchés que ceux qui sont expressément contraires à la loi de Dieu, et nous laissant bien souvent en suspens s'il était vrai ou faux, bon ou mauvais, Ange de lumière ou démon. Cette incertitude me brûlait si fort en dedans que nuit et jour je criais vers Dieu, pour que, s'il existait réellement, il vînt me secourir : mais plus je réclamaï à Dieu, plus je me trouvais enfoncé dans l'abîme, et je n'entendais pour toute réponse intérieure que ces idées désolantes : *Il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas d'autre vie ; il n'y a que mort et néant*. Ne me trouvant entouré que de ces idées qui me brûlaient de plus en plus fort, je criais encore plus ardemment vers Dieu et sans discontinuer, ne dormant presque plus, et lisant les Ecritures avec une grande attention, sans jamais chercher à les entendre par moi-même. De temps en temps il arrivait que je recevais d'en haut quelques lumières et des rayons d'intelligence ; mais tout cela disparaissait avec la vitesse d'un éclair. D'autres fois, mais rarement, j'avais des visions, et je croyais que M. de Pasquallys avait quelque secret pour faire passer ces visions devant moi, quoique néanmoins elles se réalisassent peu de jours après telles que je les avais vues. Je vécus ainsi plus de cinq ans dans de fatigantes incertitudes mêlées de grandes agitations, toujours désirant que Dieu fût et d'échapper moi-même au néant, mais toujours enfoncé dans un abîme ténébreux, et ne me voyant entouré que de l'opposé de la réalité de l'existence d'un Dieu et conséquemment de l'autre vie ; de sorte que j'étais tourmenté à l'extrême, et comme brûlé par mon désir de Dieu et par la contradiction de ce désir.

Enfin, un jour que j'étais prosterné dans ma chambre criant à Dieu de me secourir, vers les dix heures du soir ; j'entendis tout à coup la voix de M. de Pasquallys, mon directeur, qui était corporellement mort depuis plus de deux ans, et qui parlait distinctement en dehors de ma chambre dont la porte était fermée ainsi que les fenêtres et les volets. Je regarde du côté d'où venait la voix, c'est-à-dire du côté d'un grand jardin attenant à la maison, et aussitôt je vois de mes yeux M. de Pasquallys qui se met à me parler, et avec lui mon père et ma mère qui étaient aussi tous les deux corporellement morts. Dieu sait quelle terrible nuit je passai ! Je fus, entre autres choses, légèrement frappé sur mon âme par une main qui la frappa

au travers de mon corps, me laissant une impression de douleur que le langage humain ne peut exprimer, et qui me parut moins tenir au temps qu'à l'éternité. Ô mon Dieu ! si c'est votre volonté, faites que je ne sois jamais plus frappé de la sorte ! Car ce coùp a été si terrible que, quoique vingt-cinq ans se soient écoulés depuis, je donnerais de bon coeur tout l'univers, tous ses plaisirs et toute sa gloire, avec l'assurance d'en jouir pendant une vie de mille milliards d'années, pour éviter d'être ainsi frappé de nouveau seulement une seule fois.

Je vis donc dans ma chambre M. de Pasquallys, mon directeur, avec mon père et ma mère, me parlant et moi parlant à eux comme les hommes se parlent entre eux à l'ordinaire ; il y avait de plus une de mes soeurs qui était aussi corporellement morte depuis vingt ans, et enfin un autre être qui n'est pas du genre des hommes.

Peu de jours après, je vis distinctement devant moi et près de moi notre divin maître Jésus-Christ crucifié sur l'arbre de la croix. Puis au bout de quelques jours, ce divin maître m'apparut de nouveau et vint à moi dans l'état où il était lorsqu'il sortit tout vivant du tombeau où l'on avait enseveli son corps mort. Enfin, après un autre intervalle de peu de jours, notre divin maître Jésus-Christ m'apparut pour la troisième fois, tout glorieux et triomphant du monde, de Satan et de ses pompes, marchant devant moi avec la bienheureuse Vierge Marie sa mère, et suivi de différentes personnes.

Voilà ce que j'ai vu de mes yeux corporels il y a plus de vingt-cinq ans, et voilà ce que je publie maintenant comme étant véritable et certain. Ce fut immédiatement après que j'eus été favorisé de ces visions ou apparitions de notre divin maître Jésus-Christ dans ses trois différents états, que Dieu m'accorda la grâce d'écrire avec une vitesse extraordinaire le Traité dont on vient de lire la première partie ; conséquemment je l'écrivis plusieurs années avant que l'on sût en France qu'il y avait un Swedenborg dans le monde, et avant que l'on y connût l'existence du *magnétisme*.

D'après ce que j'ai annoncé de ma complète ignorance des sciences humaines, on jugera bien que le Traité, tout imparfait qu'il est encore par rapport à la tournure -des phrases, était, lorsque je l'écrivis, bien différent, mais quant au style seulement, de ce qu'il est aujourd'hui. Pour le rendre intelligible, il m'a fallu trouver et j'ai trouvé, moyennant la grâce de Dieu, un homme qui s'est assujetti à rendre exactement le sens de mes paroles

et les idées telles qu'elles sont énoncées dans mon premier écrit, ne changeant que certaines expressions absolument vicieuses, et les tours de phrase qui choquaient trop ouvertement les règles du langage les plus usitées parmi les hommes.

J'ajoute à ce que j'ai déjà dit concernant la première vision que j'eus de M. de Pasquallys, mon directeur, de mon père et de ma mère, que je ne les ai pas seulement vus une fois de la manière que j'ai rapportée, ou seulement une semaine, ou un mois, ou un an ; mais que, depuis ce premier moment, je les ai vus pendant des années entières et constamment) allant et venant ensemble avec eux, dans la maison, dehors, la nuit, le jour, seul ou en compagnie, ainsi qu'avec un autre être qui n'est pas du genre des hommes, nous parlant tous mutuellement et comme les hommes se parlent entre eux.

Je ne puis ni ne dois rien rapporter ici de ce qui s'est fait, dit et passé dans mes visions quelconques, depuis le premier moment jusqu'à aujourd'hui. Malheureusement on se moque dans le monde de toutes ces choses ; on en nie la réalité, et on plaisante ou on veut bien avoir pitié de ceux qui les attestent, comme si c'étaient des fous absolument incurables. Il semblerait donc que, d'après la manière dont les hommes ont reçu jadis et reçoivent encore ceux qui ont des visions, à commencer par les patriarches et les prophètes, j'aurais dû ne pas parler des miennes ; mais la volonté et la vérité de Dieu doivent toujours l'emporter sur tout ce que les hommes pourront dire.

(pp. 364-369.)

REFLEXIONS SUR LES AUTEURS DENOMMES MYSTIQUES

Ma propre expérience des voies qui semblent extraordinaires par lesquelles il a plu à Dieu de me conduire à lui, ce que j'ai bien souvent entendu dire à diverses personnes éclairées et craignant Dieu, et les discours imprudents qu'on tient si souvent dans le monde sur des choses dont le monde n'a pas et ne peut avoir la moindre connaissance, m'engagent à terminer cet écrit par quelques réflexions sur les auteurs dénommés mystiques.

Il est certain qu'un grand nombre d'incrédules, déistes, ou athées, ou matérialistes se sont convertis et qu'il s'en convertit tous les jours par la lecture attentive des livres de Jacob Behmen, des extraits raisonnés qu'en a donnés William Law dans ses différents ouvrages, de Madame Guyon, de Swedenborg, et de plusieurs autres qu'on dit être de la même trempe. Il n'est pas moins certain qu'un très grand nombre de personnes se permettent, parmi nous, de se moquer des écrits de ces serviteurs de Dieu, sans en rien connaître autrement que par les récits qu'en font et le ridicule que leur donnent des hommes qui affectent de passer pour esprits forts, ou dont l'amour pour Dieu et la foi aux révélations qu'il lui plait de faire sont au moins très douteux ; et sur la périlleuse parole de ces hommes auxquels nous accordons toute notre confiance, nous n'hésitons pas à traiter d'imbéciles et d'idiots les jadis incroyants qui se sont convertis à Dieu par la lecture attentive des écrits des fervents serviteurs de Dieu dont nous avons parlé. Or, nous devons bien prendre garde à ne jamais plus nous permettre de traiter de la sorte ceux d'entre nous qui se sont convertis ou qui se convertissent à Dieu en lisant ces écrits que nous ne connaissons pas, ou dont quelques parties ne nous paraissent inintelligibles que parce que l'Esprit de Dieu qui seul peut les rendre intelligibles, n'est accordé qu'à ceux qui marchent avec ardeur et persévérance dans les voies de Dieu, se réclamant sans cesse à lui au milieu des profondes ténèbres spirituelles dont le péché nous a enveloppés. Nous devons au contraire nous réjouir en rendant des actions de grâces à Dieu de la conversion de ces pauvres égarés qui semblaient l'être pour jamais, et de plus espérer qu'ils rentreront un jour dans l'Eglise fondée par Jésus-Christ ; nous devons même d'autant plus l'espérer, qu'étant déjà convertis vers Dieu qui appelle tous les hommes à l'unité, ils auront infiniment moins de peine à vouloir faire entièrement sa volonté que s'ils n'étaient pas encore convertis.

Nous devons encore faire attention que Jésus-Christ notre divin Maître est venu pour sauver tous les hommes qui sont tous les brebis de son bercail, mais principalement les brebis qui semblaient, le plus irrévocablement perdues. Or pour les sauver et pour rappeler à lui les *perdus* d'entre nous, lesquels ne sont pas à beaucoup près si nombreux qu'il nous plaît de le dire communément¹⁶. Dieu, non content d'avoir appelé Abraham et béni en lui et en sa semence tous les hommes sans exception¹⁷, non content de lui avoir donné une conduite à pratiquer et à prêcher à sa postérité pour qu'elle la pratiquât, a envoyé dans tous les

¹⁶ *Evang. de s. Math.*, ch. XVIII, v. 11, 12, 13. *Evang. de s. Luc*, ch. XV, v. 4, 5, 6, 7 ; ch. XIX., v. 10.

¹⁷ *Gen.*, ch. XII, v. 3 ; ch. XVIII, v. 18 ; ch. XXII, v. 17, 18 ; ch. XXVI, v. 3, 4, etc.

temps à cette postérité nombreuse des hommes que nous nommons souvent par dérision, et que pendant leur vie corporelle on nommait aussi des hommes *extraordinaires*, tels que Moïse, Elie, Elisée, les prophètes, Jésus-Christ le fils bien-aimé de Dieu le Père Tout-puissant, les apôtres et les disciples qui ont fait des conversions immenses. Remarquons bien que ces hommes, vrais serviteurs de Dieu, ne furent presque jamais écoutés et suivis persévéramment que par les brebis les plus perdues en apparence, et qui en les écoutant se convertissaient à Dieu de tout leur coeur. Remarquons encore qu'à mesure que ces vrais serviteurs de Dieu ont semblé, par leur mort corporelle, avoir terminé la mission que Dieu leur avait donnée à remplir sur la terre, la foi, l'espérance et la charité se refroidissant parmi nous, Dieu a bien voulu envoyer de temps à autre et jusqu'à ce jour d'autres hommes *extraordinaires* et que nous dénommons les mystiques, du nombre desquels sont ceux dont j'ai déjà parlé, savoir Jacob Behmen, Madame Guyon et Swedenborg, qui ont aussi fait des conversions innombrables parmi les *perdus* d'entre nous. Je puis dire avec vérité que dans mon émigration et sans remonter plus haut, j'ai vu en Suisse et ici à Londres quantité de personnes converties par les écrits de ces mystiques qui ne sont tant décriés qu'à cause qu'on ne les lit pas attentivement et chrétiennement, mais seulement par un esprit de curiosité et dans la vue de les tourner en ridicule ; et parmi ces personnes, il y en a qu'on a toujours reconnues pour être versées dans les sciences humaines, qui m'ont dit que jusque là elles n'avaient jamais pensé qu'il y eût un Dieu, conséquemment d'autre vie que la vie actuelle.

J'ajoute avec la même vérité qu'ayant entendu lire de temps à autre quelques petites parties des écrits de Jacob Behmen, tout ce qui en est ainsi venu à ma connaissance m'a paru extraordinairement profond dans les voies de Dieu, bon en soi, mais abstrait pour des commençants, et malheureusement il arrive qu'on se croit souvent avancé dans la carrière quand on la commence à peine. Les extraits raisonnés qu'en a donnés William Law sont un peu plus clairs, à ce que m'ont dit des personnes déjà converties dans l'âme, lesquelles m'ont de plus assuré qu'elles avaient retiré un grand profit spirituel des ouvrages de M. Law. Le peu que j'ai lu de ceux de Madame Guyon, à la sollicitation d'un de ses enfants spirituels, m'a semblé écrit par l'esprit de Jésus-Christ, et très bon pour toutes les personnes de tous les rangs et de tous les états. Enfin, d'après ce qu'on m'a lu et rapporté des ouvrages de Swedenborg, je pense et ma propre expérience me persuade qu'il a réellement vu et qu'on lui a réellement dit, dans le monde des esprits, tout ce qu'il assure y avoir vu et entendu ; mais il paraît avoir reçu des hommes corporellement morts, soit mauvais, soit

bons, ainsi que des bons et mauvais anges, tout ce qu'il rapporte d'après eux, et sans en avoir assez fait le discernement ; on peut donc croire que Swedenborg a été parmi ces esprits, qu'il les a vus et qu'il a conversé familièrement avec eux, Dieu le permettant ainsi pour qu'il fût à même de nous instruire en écrivant leur histoire physique et morale, pour nous détacher par ce moyen de nos pensées matérielles et terrestres où nous avons indignement ravalé nos esprits et nos affections, et pour nous rappeler ainsi peu à peu aux idées spirituelles, seules dignes d'occuper notre être spirituel de vie éternelle.

Or, nous devons avoir d'autant moins de peine à concevoir que Swedenborg a réellement été parmi les esprits bons et mauvais, et qu'il a rapporté ce qu'il a entendu en conversant avec eux, que c'est exactement de la même manière que nous serions entre nous si tout d'un coup Dieu venait à nous décorporiser entièrement, c'est-à-dire qu'étant ainsi décorporisés, nous concevons qu'étant des êtres de vie éternelle nous pourrions continuer à nous voir les uns les autres, et à parler des vérités éternelles et divines comme chacun de nous les regarde, les croit, les voit et en parle actuellement.

Nous devons aussi croire que c'est dans les mêmes vues misericordieuses et pour nous rappeler plus efficacement à lui, que Dieu, avant de nous juger définitivement, nous a fait voir par le magnétisme et d'une manière démonstrative, l'existence de notre être spirituel, et son indépendance de l'enveloppe matérielle dans laquelle il est circonscrit depuis notre funeste péché originel. En effet, ce magnétisme, dont des milliers d'hommes peuvent rendre témoignage, n'en est pas moins une chose réelle parce qu'il serait possible d'en abuser. L'abus même qu'on en pourrait faire est une preuve convaincante de sa réalité, et cet abus montre seulement qu'il est dangereux de nous laisser aller indistinctement à ce qu'il nous présente du moral et du spirituel, comme il est dangereux de se livrer à toutes les idées qui actuellement nous sont données par les bons et mauvais anges, et par les hommes déjà corporellement morts ou encore vivants parmi nous.

De tout ce qu'on vient de dire, et en général de tout ce qu'on a lu dans la première partie de ce Traité, il faut conclure que notre plus pressant intérêt, soit temporel, soit spirituel, et en même temps notre devoir indispensable en qualité de créatures de vie éternelle du Dieu éternel et immuable, est d'aller à lui de tout notre cœur par la pratique de ses voies, sans jamais discontinuer, ni nous arrêter à quoi que ce soit qu'il nous

puisse faire voir dans l'ordre spirituel, jusqu'à ce que nous l'ayons enfin trouvé lui-même.

C'est là l'unique moyen qui nous reste pour nous revêtir de la sainteté dont l'apôtre saint Pierre avertit tous les hommes sans exception de se revêtir, parce que Dieu que nous avons lâchement abandonné, et qui nous rappelle miséricordieusement à lui, est saint par essence¹⁸, sainteté qu'il nous faut absolument acquérir soit pendant notre vie corporelle, soit après notre mort corporelle, soit par les peines terribles de l'éternité ; sainteté si analogue à la nature originelle de l'homme, et qui consiste dans la crainte filiale de Dieu notre Créateur, et dans l'observance stricte de ses commandements. « Crains Dieu, dit l'Ecclésiaste, et garde ses commandements ; car c'est là le tout de l'homme. » (*Ecclés.* ch. XII, v. 15.)

(pp. 369-375.)

Suite et fin dans le prochain numéro avec la partie IV : les lettres

¹⁸ 1^{ère} Epi. de s. Pierre, ch. I, v. 15, 16

LE VOILE DU TEMPLE

DECHIRE

par Éliphas Lévi

Chapitre III

Ce qu'il faut savoir pour être initié

Platon avait fait écrire au-dessus de la porte de son académie : « Que personne n'entre ici s'il n'est versé dans les mathématiques. »

Pythagore exigeait de plus l'étude de la musique. Ces deux grands maîtres voulaient faire entendre par là qu'il faut avoir avant tout le sentiment de l'exactitude et de l'harmonie.

Les mathématiques exactes et inflexibles président en effet aux lois de la nature, et les lois de la nature, soumises aux évolutions intelligentes du calcul, prouvent l'existence d'un calculateur supérieur à l'homme ; puisque l'homme par ses travaux les plus sublimes, ne fait que deviner et se prouver à lui-même, de plus en plus, la sublimité et l'infinité de l'intelligence divine.

Il faut savoir que la nature est harmonieuse malgré des discordances apparentes, et c'est ce que nous enseigne la haute intelligence de la musique, qui sait accorder même les discordantes, et créer ainsi les plus parfaites harmonies.

Il faut savoir qu'il n'y a point de désordres dans la nature, et que la destruction mutuelle des êtres imparfaits n'est que le travail créateur de la perfection progressive, qui est la loi universelle des êtres.

Il faut savoir qu'il existe des proportions exactes entre les êtres, que

par conséquent un homme ne marchera jamais sur les mains pour étonner une fourmi, que rien de semblable ne peut être admis de la part d'un être autant supérieur à l'homme que l'homme l'est à la fourmi, et à plus forte raison que le principe universel n'a jamais dérangé et ne dérangera jamais les lois de la nature pour confondre la raison de l'homme ou pour conquérir ses hommages.

Il faut savoir que les lois universelles et régulières de la nature ont parfois des manifestations exceptionnelles dues à des causes qui se rencontrent rarement, ce qui occasionne des faits singuliers que l'ignorance qualifie de miracles ou de prodiges.

Il faut savoir que la matière n'est qu'un phénomène, et que la raison mathématique est seule une réalité.

Il faut savoir que la matière est inerte et que l'intelligence seule est action. Que la force motrice est le levier de l'intelligence, que la vie est le travail de la raison universelle, qu'en dehors des démonstrations mathématiques, les phénomènes restent douteux, qu'enregistrer des phénomènes, c'est rassembler seulement des matériaux pour l'étude des lois qui régissent les apparences, que la raison n'est pas un sentiment, que le sentiment n'est pas une raison, mais qu'une raison sentie et un sentiment raisonné peuvent conduire à la certitude par l'alliance de deux forces vives de l'âme.

Il faut savoir que l'âme est la personne même de l'homme, dont le corps est l'apparence phénoménale, que son essence est la liberté, ses facultés l'intelligence et l'amour, et son immortalité une raison suffisante d'action durable et perfectible.

Il faut savoir que les mathématiques pures sont l'analyse de la raison et la manifestation logique du principe divin : que le surnaturalisme est la fiction hypothétique des opérations extranaturelles de ce principe, et que la métaphysique n'est qu'un rêve si elle n'est pas le calcul différentiel et intégral des puissances mathématiques de la pensée.

Il faut savoir que l'émancipation morale s'accomplit malgré la violence et jamais par la violence, que celui qui exige ne mérite pas ; que le silence imposé par contrainte à la Vérité déplace la responsabilité du Mensonge, et qu'il est souvent utile et même nécessaire de tromper les gens déraisonnables, mais qu'on n'arrive jamais à une bonne fin par de mauvais moyens.

Dieu et la nature veulent que la bête soit soumise à l'homme ; le tigre peut surprendre le chasseur désarmé ou maladroit ; il peut, s'il est captif, briser sa chaîne et dévorer son gardien ; mais cette catastrophe n'est

jamais une victoire. Les multitudes se soulèvent et ne s'affranchissent jamais, elles s'arment au nom de la Justice, et leurs premiers actes sont des crimes. L'ardeur des passions déchaînées produit la férocité et n'enfante jamais l'héroïsme

Imaginez-vous les bandes de Spartacus maîtres de Rome, où ils installent un gouvernement d'esclaves révoltés, ordonnant le pillage, renversant les monuments à la gloire de leurs maîtres, souillant et tachant de crasse le Sénat et le Capitole, puis les traîtres se retournant les uns contre les autres et se vendant eux-mêmes ; s'endormant ensuite, fatigués et épuisés par leur saturnales, et se proclamant vainqueurs à un moment où l'hôte vengeur est déjà en possession de la ville ; se réveillant et pris par surprise, ils tuent leurs femmes et leurs enfants et s'enfuient entre les ruines fumantes de la "*Ville Eternelle*", des mourants vaincus et infâmes, justement punis comme rebelles, voleurs, assassins et incendiaires ; rendus malheureux par leurs fautes, lâches par leurs crimes qui ne pouvaient les sauver, malfaiteurs et encore esclaves.

Ce n'est pas dans le monde antique que c'est vu cet immense désastre. Les dieux de la Rome antique ont épargné un tel spectacle à la capitale de Brutus et César ; il était réservé à la prétendue civilisation moderne.

J'écris ces lignes avec une main tremblante et un cœur malade, le 31 mai 1871. Oh pauvre, pauvre ville de Paris. Et pourtant nous pouvons considérer comme providentielles les circonstances par lesquelles un mal qui aurait pu s'étendre à toute la France, a été limité à la seule ville de Paris.

L'expérience a été faite et elle est décisive. L'anarchie a fourni sa preuve et l'histoire marquera cette formidable leçon. Maintenant plus que jamais, il faudra se rappeler que les pieds ne peuvent jamais usurper les fonctions de la tête et que le corps social a des fonctions comme le corps humain. L'union la plus intime de tous les membres doit être établie. Quand l'un souffre, tous les autres doivent lui venir en aide, et en cela consiste leur égalité de nature, réglée par une hiérarchie inviolable. Les pieds doivent marcher, les mains travailler et la tête gouverner pour maintenir le corps en bonne santé. L'homme équilibré représente une monarchie vivante. L'univers est la monarchie du soleil. Les grandes monarchies n'ont jamais prospéré que par l'intermédiaire de grands monarques. Les républiques finissent toujours avec les conflits de ceux qui prétendent régner en vertu de l'audace du plus grand scélérat. Ce sont en fait des monarchies en fusion. Elles sont le métal bouillonnant qui attend pour se transformer en un colosse de fierté monarchique, un moule traversé d'une

épée.

Même les bandits de grand chemin et les voleurs les plus agressifs de toute l'humanité, choisissent toujours un chef à qui ils donnent un pouvoir absolu. Les républiques comme les navires en danger ont besoin d'un dictateur pour capitaine, et lorsque l'épave démolie, ayant été désertée par l'équipage, les fondateurs, les épaves vivantes de la république, engloutie par la mer, s'estiment chanceux de pouvoir se sauver dans la galère de l'empire. Nul ne méprise autant les pauvres que les pauvres eux-mêmes ; et de tous les tyrans, le pire est l'esclave.

Les voleurs de 93 et 71, voleurs au nom de la liberté et de la conscience, ont commencé par fermer et profaner les églises et assassiner les prêtres. Si la République romaine a été grande c'est que la révolution qui détrôna les Tarquins fut faite par les plus honnêtes gens de Rome et non par la vile multitude. Il y a certainement un long chemin de Brutus à Mirabeau, et encore plus de Mirabeau à Marat. Après Marat, pourra-t-on descendre encore plus bas ? Oui. Il y a le Père Duchesne, et encore en dessous du Père Duchesne, que peut-on trouver ? La populace.

Or qu'est-ce que la populace ? Est-ce seulement la classe pauvre ? Non ; il ne s'agit ici ni de pauvreté ni de fortune ; beaucoup de grands hommes ont été pauvres. Jésus n'avait pas une pierre pour reposer sa tête, et ses disciples les plus fervents, ceux qui ont changé la face du monde, faisaient profession de pauvreté. La populace, c'est la tourbe des ignorants indociles et des aveugles volontaires, ce sont les hommes assujettis à leurs passions, ce sont les lépreux du vice, les paralytiques de l'intelligence, les boiteux de la raison, qui ne veulent pas qu'on les guérisse ou qu'on les conduise ; en un mot ce sont les bêtes révoltées que la société doit civiliser et convertir si elle ne veut pas périr.

Les hommes non affranchis au moral sont les plus dangereux de tous les animaux, et nous devons toujours exercer notre force dans leur intérêt et parfois les restreindre pour la même raison dans leurs libertés. Nous devons leur confier ce que nous désirons perdre, et il est nécessaire de leur cacher toutes les vérités dont ils peuvent abuser. Si j'ai deux montres, l'une en laiton doré, et l'autre en or pur, suis-je obligé de livrer celle en or à un voleur qui voudrait me la prendre ? Et si je lui abandonne la montre en laiton, peut-il dire que je l'ai trompé ? Dois-je reconduire le mécréant à la route dont il s'est écarté et qui craint de ne pas arriver à temps à sa destination pour commettre un autre crime ? Non ! Je vous répète encore que les esclaves de la fatalité sont indignes de la liberté, indignes de la vérité et indignes de la fraternité humaine.

Le livre occulte et primitif du Tarot donne dans la dix-huitième lame majeure leur représentation sous la forme de trois animaux différents, un chien, un loup et une écrevisse, qui se nourrit de la corruption animale et végétale dans l'eau impure. On éduque le chien, on tue le loup et on mange l'écrevisse. Le chien est le fou qui obéit, le loup le fou qui hurle et tue. L'écrevisse n'est pas un fou, c'est la folie même. Une tradition populaire nous dit que l'écrevisse marche à reculons, et ainsi l'écrevisse de l'histoire naturelle se confond avec l'écrevisse symbolique.

Qu'est-ce qui a le plus de valeur, le chien ou le loup ? Si vous posez cette question à un berger, vous saurez à l'avance quelle sera sa réponse, et peut-être même qu'il ne vous en donnera aucune. Il rira, car il ne pensera pas que vous posiez une telle question sérieusement. C'est comme si vous demandiez ce qui a le plus de valeur, le soldat ou le brigand. On sait néanmoins que le brigand est l'idéal des dames de haut rang, tandis que les cuisinières et les femmes de chambre sont peut-être les seules dont le cœur est capté par le soldat.

Les hautes vérités de la science ne sont faites ni pour les brigands, ni pour les soldats, ni pour la majorité des femmes. Un soldat ne peut être libre ; un brigand ne sait pas comment être libre, et une femme répond toujours selon l'oscillation de son cœur. La grande, véritable et unique émancipation de la femme est la maternité, qui ne la rend non pas libre mais souveraine. La femme qui veut devenir libre au même titre que l'homme, devient inévitablement "*prostituée*", la plus abjecte et méprisante des esclaves.

Ninon de l'Enclos était une femme de talent et de fortune, qui a sacrifié à une fausse liberté le don le plus précieux de son sexe, sa vertu. Elle ne pouvait obtenir une réputation d'honnêteté que par un jeu de mots paradoxal. On disait qu'elle était un homme honnête. Personne, pas même parmi ses courtisanes, qui en avait le moins honte, n'a jamais tenté de nier un seul instant qu'elle était une femme malhonnête. Un homme passionné se jette aux pieds de la femme malhonnête dans l'outrecuidance servile de son désir, parce qu'il lui manque suffisamment de respect à l'avance pour supposer qu'elle se soumettra à lui. Après qu'elle se soit soumise, il en devient certain et son manque de respect est justifié.

Pour mériter l'initiation, il faut savoir dompter les bêtes en commençant par celle que nous portons en nous tous ; les passions que nous dominons sont des forces vives qui nous aident à conquérir l'immortalité ; celles qui nous dominent sont des faiblesses qui nous conduisent fatalement à la mort.

J'ai souvent vu avec une curiosité mêlée de pitié, l'amour profond et fou que certains individus dégénérés ont pour les animaux. J'ai vu de vieilles dames riches et sans enfants manger à table avec des chiens de compagnie, nourris d'ailes de perdrix, servies dans de précieuses assiettes.

J'ai vu comment, au milieu d'un grand incendie, une femme terrorisée aux cheveux ébouriffés s'est précipitée d'une manière extravagante, pleurant dans des tons déchirants, comme pourrait produire le désespoir maternel : « Que tout périsse ; mais sauvez mon chat. » Je me suis souvent demandé ce que serait devenue cette malheureuse, si son chat n'avait pas été sauvé ? Sans doute serait-elle devenue folle, à condition que le chagrin ne l'ait pas tuée. Nous sourions à une si malheureuse manie ; mais combien d'hommes intelligents et distingués sont morts de désespoir pour la perte d'un animal ; parce que cet animal avait une jolie forme féminine.

Il est bien difficile d'être toujours raisonnable et de ne pas subir parfois les fatalités de nos faiblesses animales. Le sage n'est pas impeccable, mais il n'aime pas le péché, et les fautes qu'il commet sont pour lui des avertissements qui l'engagent à de nouveaux efforts vers le bien, et à une vigilance plus grande. L'insensé, lorsqu'on lui fait apercevoir ses défauts, s'offense de ne pas être trouvé parfait, et dit que la nature l'a fait ainsi. Imbécile, si tu étais resté toujours tel que la nature t'a fait, tu ne saurais ni parler ni marcher ; la nature veut que l'homme aille se corrigeant et se perfectionnant toujours ; personne n'a le droit de se rendre incommode ou nuisible aux autres, et le dédain du progrès moral est l'apostasie de la vie éternelle.

Les étudiants de Paris firent un jour une avanie à l'honnête M. Nizard pour avoir dit, dans un cours public, que la morale n'est pas la même pour tous les hommes.

Cette aventure désagréable devait prouver à ce professeur maladroit que non seulement la morale, mais la vérité varient suivant les intelligences : la plus grande folie de l'orgueil moderne c'est le rêve de l'égalité, et il ne faut dire à personne que Boquillon est moins intelligent que Pascal. Boquillon veut qu'on lui dise toute la vérité, ce qu'il ne comprend pas ne doit être intelligible pour personne. Les vagabonds qui ont failli ruiner la France pendant deux mois, voulaient brûler le Louvre et les bibliothèques publiques. Leur moralité n'était certes pas la même pour eux que pour le vaillant archevêque de Paris qu'ils ont assassiné ; mais ils auraient été les premiers à pleurer M. Nizard, s'ils l'avaient entendu dire que la moralité n'est pas la même chose pour tout le monde.

Quelle chose incroyable ! Elle dépasse tous les possibles rêves de

Victor Hugo ! C'est ainsi qu'au XIXe siècle, la cour des miracles prit possession de la capitale du monde et organisa des pillages, jugea des honnêtes gens pour leur vie et mit le feu à l'église Notre-Dame de Paris. Les Tuileries, le Palais Royal, l'Hôtel de Ville et les plus beaux quartiers de la capitale étaient en cendres. Et ces criminels avaient une armée de deux cent mille hommes, et trois cent mille hommes les laissaient faire ce qu'ils voulaient. Dans ce cas, les loups terrifiaient les chiens, et les écrevisses restaient tranquilles dans leur coin.

N'en déplaise aux contradicteurs de M. Nizard, il y a trois morales : la morale naturelle, la morale philosophique, et la morale religieuse.

La morale naturelle est celle du simple bon sens, la morale philosophique est celle de la raison, et la morale religieuse est celle du génie et de la foi. Avec du bon sens, on arrive à la raison, et avec la raison éclairée par les illuminations du génie, on parvient certainement à la foi ; mais la foi ne s'impose point au bon sens en faisant violence à la raison, et la raison qui repousse la foi se sépare par cela même du bon sens.

Il n'y a rien au monde de plus dangereux et en même temps de plus pitoyable que les petits raisonneurs qui ne comprennent rien au génie, et se croient au-dessus du sens commun. Ce sont ceux-là qui prêchent l'athéisme, le matérialisme et l'anarchie. Un sage l'a dit avant moi : un peu de philosophie rend l'homme athée, beaucoup de philosophie mène à la connaissance de Dieu.

Le paysan avec son gros bon sens, se contente de la foi du charbonnier, et vit tranquillement suivant la nature et les usages de son pays ; il sait bien que son curé ne prêche ni le vice ni l'improbité, et il sent parfaitement que la morale de l'évangile est bonne ; si on lui parle d'un mauvais prêtre, il n'en conclut rien contre la religion, car il sait qu'il y en a de bons, et que la religion est représentée seulement par ceux-là ; s'il a des vices grossiers il ne cherche pas à les excuser par des sophismes. Cet homme est dans le vrai ; il n'a lu ni Proudhon ni Buchner ; il ne faut pas lui dire que Dieu c'est le mal, que la propriété c'est le vol, et qu'il n'a pas plus d'âme que son chien, il se fâcherait, et il aurait mille fois raison. Mais que cet homme vienne à la ville, qu'il cause avec l'ouvrier beau parleur, qu'il se laisse inoculer le poison de l'orgueil et de l'envie, le voilà perdu : il croit n'avoir été qu'une bête, et pour s'émanciper il devient carrément un sot ; il perd la raison avec le bon sens, il n'a plus la foi et n'a pas encore la science : il lui reste justement ce qu'il faut pour devenir un malfaiteur.

Il est évident que les devoirs d'un laboureur ou d'un ouvrier sont autres que ceux d'un magistrat, et que le magistrat n'est pas assujetti aux

obligations du prêtre. Il faut à l'ouvrier du bon sens et de la raison, il faut au magistrat de la science et une raison plus élevée ; il faut au prêtre une piété raisonnable et savante, qui soit comme l'apothéose du bon sens. Les devoirs deviennent plus difficiles et plus sévères à mesure que les fonctions grandissent ; et la morale à mesure que l'homme s'élève devient plus exigeante et plus rigoureuse. Or ce n'est pas ainsi qu'on avait compris les deux morales de M. Nizard : on lui faisait dire que les devoirs étaient plus rigoureux pour les petits et plus faciles pour les grands ; ce qui est une absurdité.

Prêcher à des travailleurs la théologie et l'ascétisme, à des libres penseurs la foi aveugle, et à des prêtres le scepticisme, c'est un enseignement immoral.

La dévotion est très dangereuse pour l'ignorance ; la cécité intellectuelle ne convient pas à la raison et le doute est mortel à la foi. Il faut distribuer proportionnellement la science à tous, développer le bon sens chez les masses, amener les raisonneurs à la raison et ne parler de piété qu'aux hommes assez raisonnables et assez savants pour venir d'eux-mêmes à la foi. Il faut en un mot, que l'enseignement soit hiérarchique comme la nature, ainsi il cessera d'être perpétuellement subversif. Sur cette hiérarchie des intelligences et sur la nécessité d'un enseignement proportionnel et gradué repose la loi de l'occultisme, qui était le grand arcane des anciens sanctuaires, et qui est encore le secret de la Franc-Maçonnerie.

Chez les francs-maçons l'apprenti ne comprend pas les symboles du Compagnonnage, et le compagnon n'est pas initié au secret des Maîtres.

Chaque grade a ses rites, ses mots de passe, ses mots sacrés et ses signes.

Chaque grade est soumis à de nouvelles épreuves ; tout cela était sérieux autrefois, mais la Franc-Maçonnerie, comme l'Eglise, a perdu la clef de ses cérémonies et de ses mystères.

C'est que la Franc-Maçonnerie, après avoir frappé mortellement l'Eglise dans sa puissance temporelle, est maintenant débordée par une conjuration bien autrement formidable que toutes les sociétés secrètes des temps anciens et des temps modernes. Nous parlons de la société organisée des valets, de la conspiration unie du travail contre le capital ; des mains qui tentent de tuer la tête sous prétexte que les mains travaillent et que la tête ne fait rien. Nous voyons ces révolutionnaires acéphales à l'œuvre ; ils ont perdu Paris, mais le monde leur reste encore. Ils ont sapé cela et ils vont y mettre le feu. Rien ne peut les empêcher ; les persécutions

leur apporteront de nouveaux adeptes, et cet antichristianisme féroce est actuellement dans sa période de martyre.

Chaque secte qui prétend rénover le monde, cherche d'abord à détruire l'ancien monde. Il n'est pas clairement prouvé que ce soient Néron qui a brûlé Rome pour avoir un prétexte pour brûler les chrétiens.

Que cela pouvait-il bien faire à Néron, qu'il y ait ou non une autre superstition dans cette Rome où les lieux d'exécution exhalaient les dieux vers l'Olympe ? La voix publique accusait les chrétiens d'être les incendiaires, et si l'on se souvient de toutes les monstrueuses extravagances du gnosticisme, que l'on confondait alors avec le christianisme naissant, on comprend que la "*Commune*" des hérétiques romains ait eu sa part dans cet immense forfait, qui fut reproduit huit siècles plus tard par la "*Commune*" de Paris.

Les adeptes du sectarisme moderne ne se mettent-ils pas à murmurer que c'est l'armée de Versailles qui a mis le feu à la ville et que M. Thiers voulait détruire Paris, pour venger la ruine de sa maison ? Qu'un dessinateur de caricatures vienne nous montrer le petit homme perché comme un hibou hurlant sur la tour de St Jacques, regardant à travers ses lunettes le feu et jouant du violon, et nous aurons la parodie complète du crime épique et paradoxal de Néron.

Si nous amenions maintenant les incendiaires de la "*Commune*" dans nos quartiers brûlés, si nous les mettions sur des piquets, si nous les aspergions de pétrole et les incendions, les gens les plus saints en seraient tout à fait horrifiés ; mais la foule applaudirait sans aucun doute. C'est ainsi que Néron se rendit horriblement populaire à travers les tortures des chrétiens, en brûlant les martyrs comme des torches, après les avoir enduits de poix. Il ne faisait qu'obéir aux exigences de la rage publique ; ces exécutés n'étaient pour la foule romaine que des criminels soumis à la loi du talion.

En effet ces hommes pâles et sombres, qui se réunissaient dans des grottes souterraines pour effectuer des opérations magiques, et qui prétendaient manger le corps d'un criminel exécuté et restaurer ensuite sous forme de pain ; - quel effet ont-ils dû causer au monde romain ! Ces fanatiques qui aimaient la mort, qui sortaient des catacombes pour proclamer la ruine de la civilisation antique et pour ordonner la démolition des temples. Ces ennemis des dieux, prêts à briser les chefs-d'œuvre de Praxitèle et de Phidias ; dans leur haine pour la religion de leur pays ! Ce n'étaient pas des hommes, c'étaient des monstres. On les croyait impuissants, et pourtant ils ont triomphé. Y a-t-il un deuil plus touchant

que celui de Julien qui verse des larmes sur les ruines de l'autel de Jupiter, la gloire des ancêtres et les vertus de la Rome antique ? Mais à quoi servaient ces larmes ? L'heure fatale était advenue, et les étoiles qui se sont éteintes ne peuvent être rallumées.

Qu'un nouveau Julien catholique apparaisse, et il en apparaîtra certainement un, pour restaurer le royaume du Pape et réinvestir les prêtres avec l'influence temporelle, qu'ils possédaient au Moyen Age ! Rétablira-t-il aussi les anciennes croyances ? Créera-t-il le visage d'un ange avec un masque de Veillot ? Non ! Il galvanisera un cadavre, duquel il accélérera la décomposition finale en le tourmentant.

Comme le christianisme, l'antichristianisme doit avoir son règne et tous les sièges apostoliques à travers les âges l'ont prédit.

La loi suprême de l'équilibre veut qu'au mouvement spiritualiste imprimé par Jésus, corresponde le mouvement matérialiste de Proudhon et de Buchner.

La foi doit subir sa dernière persécution, et déjà les prêtres les plus éminents et les plus irréprochables de Paris en ont été les premières victimes.

Les violences provoquent fatalement les violences. La violence de la "Commune" était insensée ; la réaction proportionnée à cela préparera une nouvelle révolution qui éclatera tôt ou tard et qui, par son excès d'impiété, rendra possible et même nécessaire une nouvelle impulsion dans le monde vers les idées religieuses et une puissante manifestation de piété et de foi.

L'homme qui marche se porte en avant par des mouvements alternés et en apparence contraires, il fait un pas à droite, puis un à gauche, puis un encore à droite, et ainsi toujours, et pourtant il ne fait jamais le même pas ; rien ne dure que l'éternel, et rien ne revient de ce qui est passé ; la vie est une création incessante, et le même souffle ne passe jamais deux fois sur nos lèvres. Dans l'ombre ; on aspire au soleil et sous les ardeurs du soleil on cherche l'ombre ; l'un et l'autre sont donc désirables, et le bien pour le sage est toujours présent, comme Dieu, dans tous les temps et sous toutes les formes.

Il semble souvent que le mal règne sur la terre, mais c'est toujours le bien qui gouverne par la puissance toujours vivante de l'équilibre : une douleur est toujours un enfantement, une erreur est l'énigme d'une vérité, le sphinx paraît un monstre et c'est un problème, le paradoxe est l'hyperbole de la raison. Toute folie est une sagesse qui se décompose pour se refaire plus complète, tout cadavre est une genèse ; le crime est le forceps qui aide aux accouchements difficiles de la vertu, et M. de Maistre,

qui croit à la mission divine du soldat, n'a pas reculé devant l'apologie du bourreau. Tout mal porte en lui son remède, et c'est pour cela qu'au livre de Job, nous voyons Satan trôner à son rang et à son tour dans le sénat des Beni-Elohim, et répondre à l'Éternel qui l'interroge en présence des fils de Dieu. C'est par la permission de Jéhovah qu'il va tenter Job, et l'œuvre de l'enfer prend dans le livre sacré, le caractère d'une mission divine. *Quod superius sicut quod inferius*, dit le dogme secret d'Hermès.

Il faut savoir supporter le traitement divin, et attendre patiemment la fin des épreuves auxquelles nous soumet le médecin éternel. Il faut souffrir sans révolte intérieure, les opérations cruelles et les amputations sanglantes : la vie n'est jamais un enfer tant qu'on y garde le courage et l'espérance, et le cœur, même malade et tourmenté, même défaillant et coupable, ne saurait être réprouvé tant qu'il reste soumis à Dieu, c'est-à-dire à l'ordre éternel.

Il faut savoir user de la réalité en vue de l'idéal, sans jamais les prendre l'un pour l'autre et sans les confondre.

Ainsi on ne prendra jamais le relatif pour l'absolu, le moyen pour la fin, l'instrument pour la musique, la richesse pour le bonheur, une passion pour une destinée, une femme pour une divinité, ni un être aimé pour la perfection de l'amour. L'amour idéal c'est l'amour parfait, et lui seul peut remplir et satisfaire notre âme. Nous devons le chercher non pas dans les autres, mais en nous-mêmes ; ne le demander à personne tant que nous ne l'avons pas trouvé, et l'exiger d'autant moins que nous nous sentons capables d'en approcher davantage ; les désirs légitimes de notre âme ne sont pas le supplice de Tantale, et la nature ne nous refuse jamais rien de ce qu'elle nous doit. Les êtres mécontents de la vie sont de mauvais joueurs qui veulent qu'on les paie lorsqu'ils n'ont pas gagné ; toute déception est la punition d'une imprudence ; tout désespoir est la rage d'un voleur volé ; l'homme qui désespère, avait mis sa confiance dans le Mensonge, car la Vérité ne trompe jamais ; il aimait l'injustice, puisque l'immuable justice de la Vérité ne le console pas. C'est un malade qui préfère la mort à la guérison. Qu'est-ce, en effet, que des illusions perdues si ce n'est un désir qui s'en va ? Mais la raison est horrible pour les insensés qui se complaisent dans leur folie ; plutôt que de revenir sincèrement à la Vérité, ils se réfugieront volontiers dans le sein de la Mort, parce que leur manière désespérée d'envisager la mort en fait une dernière illusion et comme un mensonge éternel.

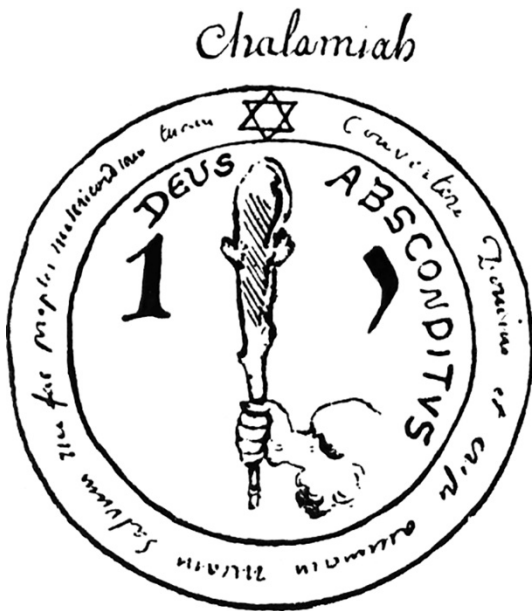
Il faut savoir enfin supporter les épreuves, et on ne le peut que par une connaissance parfaite du but qu'on se propose et une volonté inébranlable d'y parvenir.

Ce sera le sujet de notre prochaine leçon.

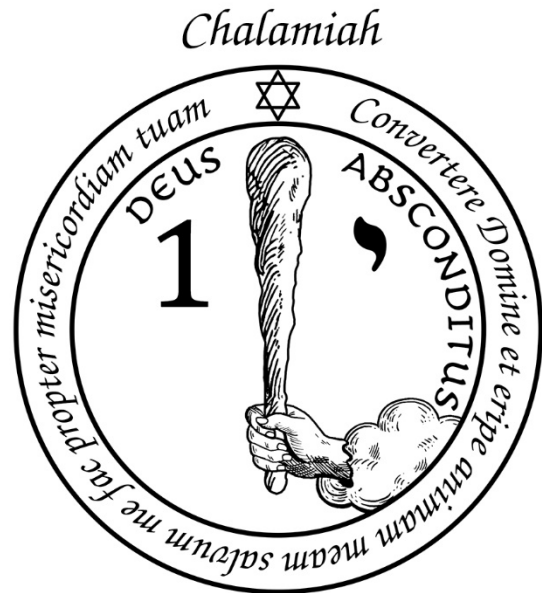
Eliphas Lévi

Paru dans : *The Theosophist*, avril 1884
Et en partie dans "l'aurore du jour nouveau" décembre 1886 (?)

Traduction : Fabien Laisnez



Original d'Eliphas Lévi tiré de la première édition de «Cleps majeures et Clavicules de Salomon» Chamuel 1895.



Version redessinée numériquement par Appelicon.

LE VOILE DU TEMPLE DECHIRE

Chapitre IV

Le but de l'initiation

Le but de l'ancienne initiation était de se rendre digne d'être prêtre et roi.

La haute science enseignée par Zoroastre et Hermès était, parmi les anciens, l'art du sacerdoce et de la royauté. Les prêtres et les rois étaient alors considérés comme les représentants de la divinité sur terre. Dieu parlait aux prêtres et gouvernait le peuple par l'intermédiaire des rois.

Approcher la divinité sans intermédiaire et exercer le pouvoir sont encore les privilèges de celui qui est admis dans le sanctuaire occulte. Il est admis à voir Dieu par l'intelligence et la raison et à l'adorer en esprit et en vérité, et il est armé de la force nécessaire pour dissiper de lui-même et des autres, non pas les souffrances nécessaires, mais au moins tous les malheurs réels de la vie, et pour disposer, dans la mesure des forces humaines, de tous les avantages et bénéfiques que la perfection de la nature peut procurer.

Devenir inaccessible au mal et à l'erreur, être maître de soi-même et donc digne de commander aux autres, toujours choisir, parmi toutes les choses de la création, seulement ce qui est bon et posséder en paix ce que l'on a choisi, n'est-ce pas là une dignité vraiment sacerdotale et royale ? En d'autres termes, n'est-ce pas une existence divine ? C'est l'objet des sciences occultes, et nous devons y parvenir par l'initiation réelle.

La perfection est-elle possible pour l'homme ? Oui, certainement ! Si l'on admet que l'on ne parle pas de perfection absolue, ce qui l'élèverait au-dessus de sa nature propre, une perfection dont on peut rêver, mais que l'on ne peut pas définir ni même concevoir. Nous parlons d'une perfection qui est dans la nature humaine et qui peut être exprimée par les trois mots, si mal compris, qui servent de devise aux adeptes de la doctrine républicaine : Liberté, Égalité et Fraternité.

Liberté de l'intelligence, libre de tout préjugé ; liberté de la volonté, libre de toutes les passions honteuses et irrégulières ; liberté des affections, toujours volontairement orientées vers le bien. L'égalité par le parfait équilibre de l'esprit ; et la fraternité avec le droit d'aîné à notre propre avantage et à celui de la nature entière. Oui, le sage est le frère bien-aimé des étoiles, parce qu'il sait ce qu'elles ne savent pas, et il comprend les lois qui dirigent la pensée avant qu'elle ne soit formée ; il comprend leur influence, il analyse leur lumière, il est à certains égards le trésorier de leur richesse ; il est le frère et l'ami de toute la nature ; il est le prêtre des saisons et il offre ses premiers fruits à Dieu ; il est le consolateur des hommes, le ministre des animaux, et tout cela sans contrainte, sans effort et parfaitement naturellement, dès qu'il a réussi à perfectionner sa nature. Il est donc le plus heureux, le plus utile et le plus aimable des hommes. Sa divinité invisible devient visible en lui ; l'infini impersonnel se manifeste en sa personne, et il devient une solution vivante de la grande énigme de l'Homme-Dieu.

Il est vrai qu'une prérogative aussi élevée le condamne d'abord au sacrifice. Il sera adoré des uns et détesté des autres, parce qu'il y a de bonnes et de mauvaises personnes sur terre. Il doit se défendre aussi bien contre les actions imprudentes que l'enthousiasme de ses amis peut provoquer, que contre la haine exaspérée de ses ennemis. Personne ne possède impunément le feu du ciel, et les esclaves de Jupiter seront toujours les bourreaux de Prométhée. Il sera persécuté au nom de Dieu, et pour l'amour de Dieu, ils essaieront de le tuer. Il peut être bienveillant comme Osiris, poète comme Orphée, sage comme Socrate, avec la connaissance de Pythagore ; doux et patient comme Jésus, pieux comme Savonarole, bon pasteur comme Jean Huss ; néanmoins il sera traité comme un malfaiteur public et devra répondre de sa science devant l'ignorance, de son ignorance devant la stupidité, de sa vertu devant les vicieux. Le Christ a dit : Si quelqu'un veut me suivre, qu'il prenne sa croix avant de commencer et qu'il marche résolument jusqu'au supplice.

Tel fut le sort des révélateurs du monde antique et des réformateurs du Moyen Âge. Ainsi, le type de l'homme parfait, qui est à la fois divin et

humain en la personne de Jésus, présente-t-il de manière extraordinaire les symboles du sacrifice ! Mais le sacrifice n'est que la probation et l'évangile n'est que l'introduction au grand livre de sagesse ressuscité par Jésus, et qui, vivant à jamais dans ses disciples, doit pour toujours écrire ou plutôt former par des actes, qui sont à la fois divins et humains, tout au long des âges à venir.

Un acte d'humanité est véritablement un acte divin, et les bonnes œuvres sont plus efficaces que les prières. Les meilleures de toutes les bonnes œuvres sont celles qui sont accomplies spontanément et sans aucune prétention au mérite. Le Christ a dit qu'un bon arbre produira de bons fruits, et ainsi les bonnes personnes accomplissent de bonnes œuvres sans trop y penser. Ils les accomplissent, parce qu'ils ne pourraient pas agir autrement ; ils répandent leur bonté comme le soleil répand sa lumière ; et si un verre d'eau donné à un vagabond assoiffé mérite une récompense éternelle, quel est le prix adéquat pour payer celui qui découvre une source dans le désert et qui construit une fontaine ?

Les mercenaires sont payés et récompensés ; mais que pouvons-nous donner à celui qui possède tout ? Offrirez-vous une pomme à un marchand de pommes ? Comment pouvez-vous justifier le juste, qui se juge lui-même ? Toutes les récompenses sont temporaires et une éternité de béatitude ne serait pas une récompense mais un état normal auquel doivent arriver les âmes de ceux qui savent se rendre immortels. Nous l'obtenons en vainquant la peur, le désir et la mort. Celui qui a une intelligence suffisante comprendra.

Un homme juste ne peut jamais devenir complice d'une injustice et n'acceptera donc jamais une mort injuste. Les kabbalistes disent que Caïn et Abel étaient également coupables - l'un en tuant son frère et l'autre en ne faisant rien pour empêcher ce crime. La condamnation de Socrate et de Jésus était régulière selon les lois de leur temps et de leur pays, et ils ont donc accepté la sentence sans protester. Ils étaient plus forts que les lois auxquelles ils se soumettaient ; ils les ont brisées en s'y soumettant et ont forcé le monde moral à s'élargir en cherchant une nouvelle législation.

On ne peut certainement pas dire impunément au gens du commun qu'Osiris est un dieu noir. Celui qui frappe à l'autel doit périr au pied de l'autel, et Voltaire aurait mérité la mort de Socrate et de Jésus, si, en niant les superstitions accréditées, il n'avait pas affirmé le dogme éternel. Mais Voltaire était un fanatique et non un révélateur. Il ne méritait ni la ciguë ni la croix, il n'était pas digne de recevoir la gloire des martyrs.

Socrate, avant de mourir, conseille à ses disciples d'offrir pour lui un

coq à Esculape, et lui, l'adorateur du vrai Dieu, est blâmé pour un tel acte apparent de superstition. Jésus, avant de se livrer à ses bourreaux, accomplit avec ses disciples la cérémonie du jour de Pâques selon les coutumes juives en mangeant de l'agneau et des herbes amères. Socrate comme Jésus se sont révélés être jusqu'au bout de véritables observateurs de ces coutumes religieuses, que leur doctrine est sur le point de changer. Ils obéissent tout en donnant la liberté aux autres, et dans cet acte, ils se montrent parfaitement justes. On sait que Voltaire est allé à la sainte communion, mais il s'est vanté de le faire comme un acte de politique et d'ironie. Il ne peut donc pas être excusé, et ses actes apparemment religieux étaient en fait de véritables sacrilèges.

La vie divine de l'Initié est considérée par la foule vulgaire comme étant surnaturelle. Parce que la nature se lève pour le sage, il évite naturellement ce qui attire les catastrophes sur la tête des insensés. Il rayonne le bien et repousse le mal, et les intelligences supérieures sont censées le servir.

Salomon était le roi des esprits ; Jésus pouvait commander aux anges ; Socrate avait un démon familier ; Apollonius détenait la clé des miracles. Ils connaissent les secrets du présent, dévoilent le passé et pénètrent le futur par leur sagacité à relier les effets aux causes. Ils sont sorciers comme les médecins et prophètes comme les astronomes ; ils sont divins simplement parce qu'ils sont divins, et ils sont divins parce qu'ils sont parfaitement humains ; c'est-à-dire qu'ils sont des hommes, que Dieu et la Nature évoluent, et que la Science et la Vertu complètent.

L'Initié seul possède des richesses, parce qu'il en dispose dans de bonnes intentions et n'a jamais peur de les perdre ; parce qu'il est le seul à pouvoir les obtenir sans désir. Lui seul jouit des plaisirs de la vie, parce qu'il choisit les siens et garde l'emprise sur ses sens, il marche comme Jésus sur les vagues de la mer agitée, et il n'a qu'à se lever pour apaiser par un mot ou un regard les tempêtes qui l'assaillent pendant son sommeil. Il n'a pas peur du pas sanglant vers le Calvaire ; car il connaît la route lumineuse vers Thabor. Il peut être pauvre et lépreux comme Job, exilé comme Pythagore, condamné à mort comme Socrate, emprisonné comme Apollonius, torturé comme Campanella, brûlé comme Savonarole, Giordano Bruno et Vanini ; il ne peut être appauvri de ses véritables biens, ni être humilié à ses propres yeux, ni découragé, ni rabaissé, ni craindre la mort. Il sait, comme Job, que son rédempteur vit et qu'il viendra le ressusciter ; son rédempteur est la parole de vérité, c'est Dieu, toujours victorieux chez les hommes justes ; il sait que souffrir c'est travailler et que travailler c'est s'enrichir.

Il ne pourra jamais être séparé de ceux qu'il aime, car il sait bien que le véritable amour est immortel. Il n'aime pas la mort, il aime l'immortalité, et il sait bien qu'elle ne lui échappera pas. Sommes-nous donc vraiment séparés de nos amis lorsqu'ils voyagent ? Les âmes ne restent-elles pas unies d'un bout à l'autre de l'univers ? Une mère pleure-t-elle parce que son enfant dort ; et le père, qui travaille pour ses enfants, pleure-t-il parce qu'il sait qu'ils ont avant lui emménagé dans la maison où toute la famille devra un jour se réunir à nouveau et pour laquelle il s'engage à payer par son travail.

Libéré de ses regrets, l'Initié est inaccessible à la peur. Il aime Dieu et ne le craint pas. Il sait que les lois religieuses sont les ordonnances que prescrit la médecine morale, et que, selon les paroles du Christ, ceux qui sont sains n'ont pas besoin de médecin. Il regarde avec pitié les malades imaginaires, qui se laissent terrifier par les menaces ridicules du docteur Quack, et respecte toutes les pratiques salutaires, qu'il peut conseiller aux autres de suivre, alors qu'il n'en a pas besoin lui-même. Ayant plus de chance que l'aveugle de Thèbes, il connaît les trois mots énigmatiques du Sphinx : Dieu, Nature, Homme. Il sait que la symbolique universelle n'est que la paraphrase de cette énigme ; il sait que Dieu s'explique par la nature et se manifeste en l'homme ; que l'humanité est une en trois personnes, qui sont le père, la mère et l'enfant ; que l'incarnation de Dieu est la réversibilité qui résulte de la solidarité ; que le christianisme, loin d'être une idolâtrie, a renversé tous les faux dieux en affirmant l'union hypostatique, c'est-à-dire l'union personnelle de Dieu et de l'homme de telle sorte que nous sommes tous le Dieu de l'autre, et que celui qui aime son prochain comprend et accomplit toute la loi.

Il n'a donc pas besoin de prêcheurs, son souverain pontife est la raison éclairée par la foi, et il n'a pas besoin de monter l'âne de Galilée ou la mule de Mastai pour entrer dans la ville sainte, mais il prend bien soin de ne pas changer un seul mot du dogme traditionnel et commun. Les énigmes ont la qualité de paraître d'abord très absurdes à l'esprit ; mais, si nous supprimons ou modifions une seule de ces absurdités apparentes, l'énigme devient compréhensible et n'est plus une stupidité.

Un adepte acceptera donc le dogme chrétien dans toute son orthodoxie et prendra bien soin de ne pas contester la divinité de Jésus-Christ ; car c'est la divinité de l'homme. Jésus lui-même a appelé indifféremment la formule suprême du grand arcane le fils de l'homme et le fils de Dieu. Il a dit : "Le Père et moi, nous ne faisons qu'un, et je ne ferai qu'un avec mes disciples ; et cela est suffisamment affirmé dans la divinité de l'homme, la chute de Jupiter et l'abdication de Jéhovah. Il dit aussi : Le

royaume des cieux est en vous ; ce que vous faites à l'homme, vous le faites à Dieu ; je vous donne les clefs du royaume des cieux ; ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux et ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les cieux ; et il n'a pas dit cela aux prêtres, car il n'y avait pas de prêtres parmi les apôtres ; il l'a dit à tous les fidèles et a ajouté : « Celui qui croit peut faire tout ce que je fais et des choses encore plus grandes peuvent être faites ».

Telle était l'immense étendue du christianisme. La mort du grand Pan dans toutes les idoles que le mensonge sacerdotal a infusé de vie et sa renaissance dans l'humanité. Depuis que le Christ est devenu un homme qui souffre, Dieu souffre ; et ce que vous donnez à l'homme, vous le prêtez à Dieu et plus encore : toute l'humanité est le corps de Dieu, dont nous sommes les membres ; tous doivent souffrir ce que l'on souffre, et le bonheur de l'un rend l'ensemble heureux. C'est le dogme du salut, le dogme de l'avenir : La sainte solidarité. Selon la légende mythologique, Œdipe et le Sphinx ont disparu de la terre et on les croit morts ; mais personne n'a jamais retrouvé leurs cadavres ; car le Sphinx s'est jeté dans l'abîme uniquement pour tendre un piège à son rival. Œdipe n'a pas résolu l'énigme et il n'est devenu roi de Thèbes que pour en devenir le fléau, il a été contraint d'abdiquer et de s'arracher les yeux, Œdipe est à son tour disparu dans une tempête, et le roi n'a laissé derrière lui que deux frères ennemis et liés à la guerre éternelle ; et du Sphinx ne restait plus que son énigme redoutable et encore incomprise ; car les deux frères, c'est-à-dire les deux partis qui divisent encore le monde, doivent à jamais se déchirer l'un l'autre, tant qu'ils ne la comprennent pas. Œdipe et le Sphinx, ces deux cadavres, qui ne survivent que pour se combattre à jamais, sont maintenant deux fantômes, qui s'incarnent encore et nous voyons ici comment ils réapparaissent sur terre. Œdipe, toujours aveugle, pense devenir clairvoyant et propose au Sphinx des énigmes qu'il ne comprend pas lui-même ; mais il les donne comme des vérités obscures que la science doit accepter sans chercher à comprendre.

Le Sphinx, à son tour, devenu résolveur d'énigmes, lève la tête devant le roi détrôné de la ville sainte et va résoudre toutes les énigmes par l'autorité de la science et de la raison ; car le Sphinx est le génie de la science et de la nature.

Le sacerdotal Œdipe, l'aveugle qui se croit infailible, dit qu'il est interdit de deviner ; le Sphinx à tête humaine sourit à une telle défense et commence à chasser devant lui comme de la fumée, par un seul mot et un souffle, les prétendus dogmes immuables du vieil homme.

Assistons à cette bataille et prenons note de leur dialogue en

sténographie. Ce sera le sujet de notre prochain discours.

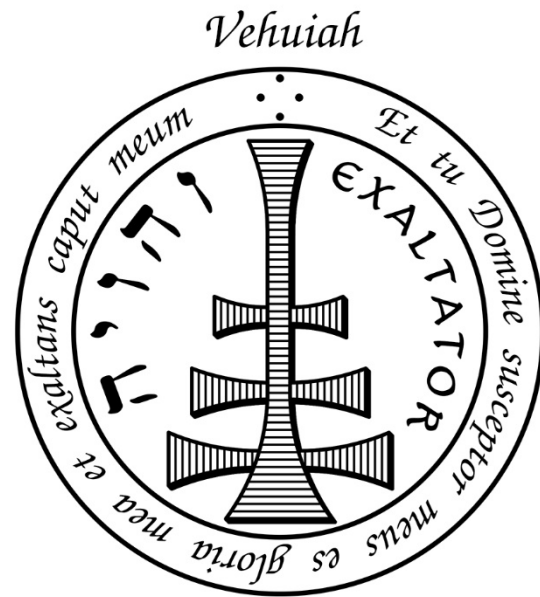
Eliphas Lévi

Paru dans : *The Theosophist*, mai 1884

Traduction : Fabien Laisnez



Original d'Eliphas Lévi tiré de la première édition de «Clefs majeures et Clavicules de Salomon» Chamuel 1895.



Version redessinée numériquement par Appelicon.

LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN... ET NOUS

par Orion

J'ai toujours témoigné beaucoup de vigilance voire de réticence concernant les biographies. C'est toujours un exercice délicat et périlleux. En effet, c'est prétendre connaître les causes profondes des pensées et actions du personnage. Comment pénétrer cet univers où l'on distingue la profondeur de l'âme et la vie spirituelle d'un individu ? Ceci est particulièrement vrai pour Louis-Claude de Saint-Martin éloigné de nous par le temps passé, il cultivait un réel secret sur ses activités, ses réflexions et surtout ses motivations.

C'est donc d'abord sur son parcours de vie que chacun pourra se forger sa propre opinion ou simplement son ressenti pour base de son initiation Martiniste.

Manifestement, il n'a jamais prémédité sa vie mais s'est constamment adapté aux événements que la providence a bien voulu placer sur son chemin.

Il n'était qu'un homme rempli du désir d'approcher la vérité d'abord que son état de pureté et de sincérité a permis d'entrevoir la divinité. Il s'en est donné les moyens.

Louis-Claude de Saint-Martin est né le 18 janvier 1743 à Amboise, de Louise Tournyer, fille de Maître François Tournyer, officier du Roi et de Claude-François de Saint-Martin, avocat et membre de la petite noblesse. Son aïeul Jean Saint-Martin, sieur de Borie et du buisson fut premier

brigadier des gardes mousquetaires. Blessé lors d'une campagne de Louis XIV en Flandres, il reçoit le titre d'écuyer portant armoiries en 1672. Donc un milieu aisé dégagé des contingences matérielles. Son sujet est déjà ailleurs...

Il baigne depuis toujours dans une atmosphère de piété familiale où la Foi conditionne tous les actes de la vie quotidienne. Son attraction devant le mystère religieux est confortée par ses prédispositions spirituelles pour la recherche et l'étude.

Il perd sa mère dès l'âge de 3 ans et trouvera l'affection auprès de sa belle-mère vers 6 ans.

Très tôt, il se questionne sur la base de tous les événements qui l'entourent.

Son père fait abattre des acacias pour en faire des meubles et il s'interroge déjà : « *Je vois bien qui a fait les meubles mais qui a fait le bois ?* »

Portrait 211

Par contre, il a une santé précaire et une condition physique fragile.

Dans son portrait historique et philosophique (1789-1803) il confie « *j'ai changé 7 fois de peau, étant en nourrice ; je ne sais si c'est à ces accidents que je dois d'avoir si peu d'astral. En outre, je n'avais dans cet âge que les digestions les plus imparfaites ; c'est là, sans doute, ce qui m'a valu une constitution faible* »

Ces 7 changements de peau provoquant son manque d'astral seront un sujet qu'il méditera toute sa vie. Il juge les médecins incompetents et le seul aliment qui lui convienne sera le lait. Il en conclut que c'est par la seule douceur que l'on peut le faire sortir de lui-même....

Cet épisode précoce est d'une grande richesse symbolique que l'on retrouve dans les mythes et le chamanisme.

Il ne sera jamais un homme du monde riche et exubérant mais mélancolique, retiré dans la solitude du monde, la douleur et la tristesse. Ses moments de joie sont rares...

Son éducation débute avec un précepteur, puis un passage au collège des Bénédictins de la congrégation de Saint Maur de Pontlevoy de 1755 à 1759. Ensuite la faculté de droit à Paris de 1759 à 1762. Nous ne disposons d'aucun écrit de cette période.

Il se nourrit des philosophes Montesquieu, Voltaire et surtout Rousseau qui lui correspond mieux avec ses confessions et les rêveries d'un promeneur solitaire... encore ou déjà la méditation et la souffrance.

Le droit ne l'enthousiasme pas du tout mais il obtient néanmoins une licence.

Il s'intéresse à Abbadie avec l'art de se connaître soi-même, Burlamaqui et ses principes du droit naturel, le théâtre, la poésie ancienne et moderne et tentera en vain de maîtriser le violon.

Il se concentre sur DIEU : « *Tous les hommes peuvent m'être utiles, il n'y en a aucun qui puisse me suffire. Il me faut Dieu* ». Pour lui, « *Dieu et la vérité ne se trouve que dans l'isolement* ».

Agé de 21 ans, il se conforme aux désirs de son père en étant reçu avocat du Roi au siège présidial de Tours. L'exercice de sa charge lui est tellement pénible qu'il fut tenté par 2 fois de se suicider.

Son protecteur, le Duc de Choiseul, lui délivre un brevet d'officier pour intégrer le régiment de Foix-infanterie en juillet 1765 comme simple sous-lieutenant. La vie de garnison lui laisse beaucoup de temps libre depuis la fin de la guerre de 7 ans en 1763. Il y fait la connaissance du Capitaine de Grainville grâce à qui il fut reçu Franc-Maçon en 1765 (le nom de sa loge est incertain, loge militaire Josué ou la Concorde à l'Orient de Tours), peu importe, il se passionne pour le symbolisme qu'il y trouve mais c'est surtout par cette société initiatique qu'il va découvrir Martines de Pasqually basé à Bordeaux à partir d'avril 1762 jusqu'au 5 mai 1772, date de son départ pour Saint Domingue. Ce dernier organise un ordre structuré selon le modèle maçonnique : L'ordre des élus Cohen de l'Univers (ou simplement Elus Coën).

Il s'agit de rétablir un culte primitif et de travailler à ordonner des prêtres capables de célébrer les rites du sacerdoce pré noachite. La progression se compose de 3 classes et dix grades :

Apprenti Compagnon Maître

Apprenti Coën, Compagnon Coën et Maître Coën

Puis Grand architecte, Grand Elu de Zorobabel, Commandeur d'Orient et d'Occident et enfin **REAU+CROIX**.

Une certitude, Louis-Claude de Saint-Martin a reçu les 3 grades Coëns par le chevalier de Balzac et non le Capitaine de Grainville et poursuit ensuite sa progression dans l'ordre. C'est dans ce contexte que Saint-Martin est en relation avec Martines de Pasqually au point de devenir en 1771 le secrétaire du souverain grand Maître de l'ordre des Elus Coëns en succédant à l'abbé Fournier.

Louis-Claude de Saint-Martin assiste Martines dans la rédaction des rituels destinés aux temples de l'ordre mais surtout à la mise en forme de son traité de la réintégration des êtres dans leurs premières propriétés, vertu et puissance spirituelle divine. Il s'investit complètement dans cette activité jusqu'au bout de ses forces et étudie en profondeur le contenu de cette doctrine fondée sur la chute de l'Homme.

L'ensemble de l'Humanité doit expier avec l'aide des bons anges pour retrouver leurs premières propriétés, vertus et puissances divines. Les hommes doivent donc communiquer avec ces puissances intermédiaires pour entreprendre ce travail de réintégration.

Les déplacements de la garnison de Saint-Martin lui font parfois interrompre ses Travaux.

Il a 26 ans. Après 6 années de carrière militaire, il décide de quitter définitivement l'armée pour se consacrer à sa « *grande affaire* ». Il se brouille ainsi avec son père et le Duc de Choiseul.

Dès lors, son activité principale consiste en l'exécution des rituels qui sont intenses et précis et nécessitent surtout une discipline de vie rigoureuse. Saint-Martin recevra de Martines lui-même le grade ultime de Reaux-Croix le 17 avril 1772. Il possède alors tout l'enseignement de son Maître qui partira bientôt définitivement à Saint Domingue en mai 1772 pour y mourir vraisemblablement le 20 septembre 1774 en désignant comme successeur Joseph Pierre Caignet de Lestère.

Se sentant inutile et orphelin, il quitte Bordeaux pour rejoindre sa famille en Touraine et finaliser la version définitive du traité sur la réintégration. De Bordeaux, il conserve ses relations avec le maréchal de Richelieu, le musicien Lalande, madame de Montbrison et le Chevalier d'Hauterive. Mais surtout avec les loges Coëns qu'il administre. Il reste une véritable référence initiatique.

Il visite Lyon et rencontre Jean-Baptiste Willermoz pour la première fois le 10 septembre 1773 et instruit les frères Elus Coëns des pratiques théurgiques.

C'est lors de ce premier séjour de 4 mois dans la propre maison de Willermoz que Saint-Martin prodigue ses fameuses leçons de Lyon décrites aujourd'hui dans l'ouvrage de Robert Amadou. C'est pendant cette période qu'il rédige son premier ouvrage « *des erreurs et de la Vérité* » qui paraîtra 2 ans plus tard avec succès car il restituait en langage clair les enseignements du Maître. Il signera son livre de la signature du « Philosophe inconnu » pour deux raisons principales : la discrétion d'un homme initié aux plus grands mystères et surtout parce que son enseignement est le fruit d'une tradition séculaire et non celui d'un homme éclairé... Fût-il éclairé.

« Cependant, quoique la lumière soit faite pour tous les yeux, il est encore plus certain que tous les yeux ne sont pas faits pour la voir dans son éclat. Le petit nombre des hommes dépositaires des vérités que j'annonce est voué à la prudence et à la discrétion par les engagements les plus formels »

Des Erreurs et de la Vérité, Lyon 1775

Ces réunions se déroulent deux fois par semaine en présence de Willermoz, de Bacon de la Chevalerie, Marc Revire, Abbé Rozier et Mlle de Chevrier venue de Paris. Il invite le lecteur à communier avec la nature pour l'inciter ensuite à relier ses connaissances au principe supérieur et procéder à la réintégration. Il rejoint à cet égard Joseph de Maistre, l'austérité en moins.

La première instruction eu lieu le vendredi 7 janvier 1774 et portait sur la création universelle matérielle temporelle et le nombre sénaire qui l'a produite et ses rapports avec l'homme.

42 leçons auront lieu jusqu'au 21 décembre en s'appuyant principalement sur le symbolisme, la numérologie et la Kabbale en vue de la réintégration humaine.

Pendant cette période, il effectue un voyage décevant en Italie pour rencontrer des frères Martinezistes et les Barond Von Hund et von Weiler installent le directoire de la stricte observance Templière où Willermoz est très actif par ses instructions aux grands Profès. Par son absence, il ne peut être reçu dans l'ordre.

C'est au début de l'année 1775 que la nouvelle du décès de Martines de Pasqually à Port au Prince le 20 septembre 1774 parvient en Europe. Aucune cérémonie particulière n'est mentionnée par Willermoz dans les temples Coëns. Quelques proches dont Mme de Pasqually, la somnambule Gilberte Rochette et l'abbé Fournier auront des visions de sa mort, de son expiation dans l'autre monde jusqu'à un haut degré de béatitude.

« Si Martinez de Pasqually qui était notre Maître à tous avait voulu me connaître, il m'aurait conduit autrement qu'il ne l'a fait et aurait fait de moi un autre sujet, quoique je lui aie cependant des obligations inexprimables et que je remercie Dieu tous les jours d'avoir permis que je participasse, quoiqu'en petite mesure, aux lumières de cet Homme extraordinaire qui a été pour moi le seul homme vivant, de ma connaissance, dont je n'ai pas fait le tour »

Portrait 167

Saint-Martin entame ensuite une période de maturation spirituelle et de questionnement. Il est accusé de trahir les obligations du Maître par ses divulgations dans son ouvrage « des erreurs et de la Vérité » comme Willermoz par ses instructions aux grands Profès. Il reprendra ses leçons jusqu'en juin 1775 et passe l'été à Paris avec le frère Jean-André Perisse. De retour à Lyon, il emménage non plus chez Willermoz mais chez un certain M. Privat, chimiste, qui met à sa disposition un oratoire de théurgie. Ses dernières leçons auront lieu jusqu'au 10 avril 1776 avec Hauterive et Willermoz.

Il quitte à nouveau Lyon pour Paris chez la Marquise de la Croix rue du pot de Fer et fréquentera les salons pour rencontrer les grands du royaume et les fidèles aux doctrines de Martines de Pasqually jusqu'à Frémicourt et

surtout le Duc d'Orléans, prince du sang et futur grand Maître du Grand Orient de France.

En juin 1776, à la demande de l'abbé Fournier devenu précepteur du fils de Martines de Pasqually, il rejoint Bordeaux brièvement avant d'être accueilli à Toulouse chez les Dubourg où un projet de mariage est même envisagé

À l'Automne, Saint Martin revient à Paris chez la Marquise de la Croix. Il rencontre le Duc de Richelieu qui le tient en estime au point d'organiser une rencontre avec Voltaire réticent à la doctrine, qui décède le 10 mai 1778 avant toute entrevue.

Fort de cette période féconde, Louis-Claude de Saint-Martin décide d'écrire un second ouvrage intitulé « *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'Homme et la Nature* ». Cet ouvrage décrit en 22 chapitres le passage de l'âge d'or à la chute jusqu'à la réintégration finale. Il introduit une figure symbolique contenant le 4, le 1 et le Zéro pour décrire le processus de réintégration.

Il repasse quelques mois à Toulouse chez les Dubourg pour rejoindre le frère Jean-André Périsset-Duluc à Lyon et relire son manuscrit qui sera édité en **1782**.

En mars 1778, Saint Martin est à Paris et fréquente le temple Coën de Versailles où il prend ses distances avec le décorum cérémoniel et les cérémonies extérieures qui lui paraissent de plus en plus superficielles. Il préfère le dépouillement et la simplicité, le recueillement, le silence et la méditation solitaire... Les bases de notre voie cardiaque actuelle.

Première manifestation de la pseudo divergence entre la pensée de Saint-Martin et Don Martines de Pasqually qui préconise une capacité spirituelle intérieure préalable à toute opération théurgique. Il considère ce préalable si important qu'il en devient essentiel et suffisant. Il continue par contre à opérer secrètement selon des tableaux d'opérations et des invocations de lui seul connus.

En 1782, le convent de Wilhemsbad rassemble les illuminés de Bavière avec Adam Weishaupt et les Philalètes avec Savalette de Langes. D'ailleurs, Saint-Martin les sollicite pour intégrer la XII^{ème} classe des philalètes mais sa candidature ne fut pas retenue.

Etonnant pour nous aujourd'hui....

Il adhère pourtant à la « *société philanthropique* » pour l'exercice de la Charité avec Savalette de Langes et à la « *société de l'harmonie* » dirigée par Mesmer pour l'usage spirituel et thérapeutique des fluides.

Plus tard en 1785 il sollicite la bienveillance de Willermoz pour être armé **CBCS** (*Chevalier bienfaisant de la cité sainte*) sous le nom de « *Ludovicus Eques a Leone Sidero* » avec comme blason un lion d'or au corps rallongé la tête couronnée d'une étoile à 5 branches. Sa devise est « *Terrena Reliquit* » (*il a abandonné les choses terrestres*). Enfin, le 24 octobre de la même année, il reçoit les enseignements secrets de Profès et Grand Profès ce qui est significatif de son évolution spirituelle pendant cette période.

Saint-Martin se frotte à la pensée et à l'expérience Mystique d'Emmanuel Swedenborg dont il regrette la finitude. En effet, le savant ne reconnaît que l'unicité de Dieu Jéhovah et ne considère le Christ que comme une manifestation de la Gloire et la sagesse de Dieu : Il rejette la trinité. La vision rationaliste et scientifique du mystère inspirera probablement l'œuvre majeur de Saint Martin « *L'homme de désir* » publié en 1790. L'homme est un désir de Dieu...

« *Nous n'étions pas chair primitivement, puisque le verbe s'est fait chair pour nous délivrer de la chair et du sang. Quel est la pensée de l'esprit du Seigneur ? c'est l'âme de l'homme, cet être immortel en qui tous les rayons divins sont rassemblés.* »

Il précisera encore plus précisément le but et les moyens de sa doctrine avec la publication du « *Nouvel Homme* » en 1782 à travers le dépouillement, la purification et enfin la régénération.

« *La Vérité ne demande pas mieux que de faire alliance avec l'homme, mais elle veut que ce soit avec l'Homme seul et sans aucun mélange de tout ce qui n'est pas fixe et éternel comme elle* »

Saint-Martin poursuit sa progression mystique mais il va connaître, pendant trois années passées à Strasbourg de juin 1788 à juillet 1791, par l'intermédiaire du théosophe Rodolphe Saltzman et madame de Boeklin, la pensée décisive de **Jacob Boehme** mort en **1624**. La vie modeste du

gardien de troupeau devenu cordonnier puis occultiste ressemble à bien des égards à son propre cheminement.

Jacob Boehme recherche la lumière divine par la contemplation intérieure comme Saint-Martin avec le principe de la réintégration. L'influence de Boehme est telle que Saint-Martin se lancera dans la traduction française des œuvres du cordonnier de Gorlitz.

Il partagera son intérêt pour Jacob Boehme avec le baron Kirchberger de Liebisdorf, théosophe et très au fait des doctrines de l'illuminisme. Ils échangeront longtemps leur vision du monde.

Saint-Martin traversera la Révolution Française sans encombre.

Il ne se souci que de la destination ultime de l'humanité.

« Je crois voir dans notre étonnante révolution un dessein marqué de la providence de nous faire recouvrer à nous et successivement à bien d'autres peuples (bien que je ne sache pas par quel moyen) le véritable usage de nos facultés et de dévoiler aux yeux des Nations ce but sublime qui intéresse la société humaine toute entière et embrasse l'homme sous tous ses rapports »

Kirchberger transmet à Louis-Claude de Saint-Martin l'œuvre majeure du théosophe de Munich Eckartshausen « *la nuée sur le sanctuaire* » qui ne le satisfait pas complètement.

Il précisera sa pensée profonde sur la géométrie spirituelle comme outil de la réintégration avec le livre « *des nombres* » dans lequel il présente son pentacle universel, logos de l'ordre martiniste actuel qu'il décrit ainsi :

« Le cercle naturel s'est formé du cercle artificiel des géomètres. Le centre a appelé le triangle supérieur et le triangle inférieur qui, se réactionnant mutuellement, ont manifesté la vie. C'est alors que l'homme quaternaire a paru, les 2 triangles en s'unissant déterminent l'émancipation de l'Homme dans l'univers et sa place en aspect du centre Divin... L'homme en prévariquant s'est éloigné de ce centre divin en aspect duquel il avait été placé mais quoi qu'il en soit éloigné, ce centre est resté à sa place, puisque nulle force ne peut ébranler ce trésor redoutable »

Les Nombres

Il publie ensuite « *De l'esprit des choses* » fondé sur l'analogie.

« *Il n'y a de désirs qu'entre des êtres analogues, ainsi nous ne désirerions pas la vérité si nous n'étions pas de son espèce* »

Son ouvrage « *Le ministère de l'homme Esprit* » sera publié en 1802.

L'homme est né pour être le principal ministre de la divinité.

Il perçoit les signes confirmant sa fin terrestre imminente.

« *L'espérance de la mort fait la consolation de mes jours, aussi voudrais-je que l'on ne dit jamais l'autre vie car il n'y en a qu'une. Ce monde ci est un monde où je n'aurais jamais dû entrer* »

Il quitta cette terre paisiblement à Aunay le **13 octobre 1803** à la suite d'une crise d'apoplexie en prodiguant ses ultimes conseils à ceux qui l'assistaient dans ses derniers instants d'homme.

« *Heureux ceux qui parviennent jusqu'à laisser Dieu se marier avec lui-même en eux...* »

« *Homme de désir, attends en Paix le fruit de ta prière, tu ne tarderas pas à sentir le cœur de ton Dieu pénétrer dans toutes tes essences, et les remplir de ses douleurs et quand tu te sentiras crucifié par les propres angoisses de ce cœur divin, tu reviendras dans le temps pour y remplir selon ta mesure et selon ta mission le véritable ministère de l'homme esprit.* »

Voilà donc le canevas grossier de la vie de Louis-Claude de Saint-Martin qui peut éclairer le chemin de chacun aujourd'hui.

Chaque épisode nécessiterait bien sûr des développements plus précis et complets.

A travers son expérience et son œuvre, chacun peut discerner l'ombre du destin auquel sa vie peut être appelée.

Saint-Martin n'a jamais planifié sa vie et il a toujours adapté son œuvre aux nécessités du moment qu'il traversait dans le temps. C'est ce que nous tentons de faire encore aujourd'hui.

Il est allé au bout de ce qu'un homme pouvait atteindre via la théurgie mais est redescendu vers une pratique plus simple et dépouillée que nous appelons voie cardiaque fondée sur l'introspection, la méditation et la prière.

Louis-Claude de Saint-Martin est un des rares à avoir laissé bon nombre d'écrits pour nous guider. A la différence de Maître Philippe qui a préféré laisser derrière lui la trace de l'exemple et de la simplicité.

Nous avons la chance de pouvoir nous référer à la chaîne des Maîtres passés comme guides et protecteurs garantissant la filiation des membres.

Nous avons la chance de pouvoir consacrer régulièrement quelques instants de nos vies à méditer et prier.

Nous avons la chance de pouvoir travailler avec humilité sur nous même à travers l'étude des grandes traditions dites primitives dont nous retrouvons les traces évidentes dans l'imaginaire populaire et notre quotidien.

Chacun doit trouver les outils qui lui conviennent pour avancer sur la voie de l'initiation.

Je terminerai avec le résumé simple et clair de **Louis-Claude de Saint-Martin** :

« Le secret de notre avancement consiste dans la prière, le secret de la prière dans la préparation, le secret de la préparation dans une conduite pure, le secret d'une conduite pure dans la crainte de Dieu, le secret de la crainte de Dieu dans son Amour.

Ainsi, l'Amour est le principe et le foyer de tous les secrets...

Purifie-toi, demande, reçois, agis, toute l'œuvre est dans ces quatre temps ».



C'est bien ce que nous proclamons ici, ce que nous faisons avec toute la force de nos sincérités unies dans un seul et unique égrégoire nommé **Phaneg** en hommage aux Maîtres passés.

Je ne peux m'empêcher de saluer la mémoire de notre Frère Michel qui m'a reçu dans ce groupe. Le seul Maître passé que j'ai connu personnellement... et que je salue humblement devant les flambeaux.

LES SOURCES DU MARTINISME

Par Eistibus

Introduction

Très Cher Frère Initiateur, mes Bien Aimées Sœurs, mes Bien Aimés Frères,

Je commencerai par cette question que vous connaissez bien. Celle à laquelle nous devons répondre au degré d'Associé-Initié lors de notre entrée dans le Temple.

- « Connaissez-vous le chemin » ?
- « On me l'a indiqué »

Finalement, que m'a-t-on indiqué ? Est-ce vraiment un chemin ou plutôt une expérience intérieure, une alchimie personnelle ?

Je suis Thomas pour le monde profane, mais je suis ici Eistibus. C'est ainsi que me connaissent les Maîtres Passés (dont notre Bien Aimé Frère Michel, qui m'a accueilli au Premier puis initié au Second Degré). Devant lui, devant eux ce soir, présents dans la Flamme, (virtuelle et brillante, éclairant nos cœurs), vecteurs, transmetteurs de cette Tradition indéfinissable, je me sens humble, les remercie de leurs sages conseils, de leur guidance aimante et je vis l'instant présent.

Que ces mots sonnent creux alors que je les écris, que je les relis, et enfin que je les prononce ici dans cette conférence Zoom, comparé à la puissance de la transformation en cours en mon être depuis que j'ai rejoint l'Ordre Martiniste.

Alors que je m'apprête à évoquer le thème des « Sources du Martinisme », il convient tout d'abord de vous faire part de ma proposition méthodologique.

J'ai choisi - autant que faire se peut - de rester loin du cérébral, séparé de l'intellectuel. Face à un sujet aussi vaste, il m'est apparu intuitivement comme une erreur de tenter d'établir une approche strictement historique et scientifique du courant initiatique qui est le nôtre, ainsi que de travailler sur des biographies croisées de la vie de Martines de Pasqually, de Louis-Claude de Saint-Martin, d'Emmanuel Swedenborg, de Jacob Boehme, de Jean-Baptiste Willermoz, de Papus, de celle du Maître Phillippe de Lyon. Non, il m'est apparu plus essentiel de vous faire part des recherches intérieures qui ont été les miennes ces derniers mois, en vue de la préparation à ce travail en vue de mon augmentation de salaire et de mon passage au grade de Supérieur Inconnu. En travaillant, j'ai cherché à entrer en moi-même, là où réside le lien avec le Divin, celui de l'Initiation, de la présence.

Pour autant, il importe d'établir une définition du sujet, et notamment celui du terme de « Martinisme ». Le mot lui-même est mystérieux... il n'est d'ailleurs à l'origine pas utilisé pour qualifier les membres de notre courant si particulier. On parlait de « l'Ordre des Chevaliers Maçons Elus Coëns de l'Univers », mouvement théurgique fondé par Martines de Pasqually au XVIII^e siècle. Plusieurs années plus tard, le groupe informel réuni autour de Louis-Claude de Saint-Martin n'était pour sa part connu que sous le nom de « Cercle des Intimes ». Ainsi Balzac, dans *Le Lys dans la Vallée*, nous dit : « Mme de Verneuil faisait partie d'une société sainte dont l'âme était M. Saint-Martin, né en Touraine, et surnommé le Philosophe Inconnu. Les disciples de ce philosophe pratiquaient les vertus conseillées par les hautes spéculations de l'illuminisme mystique. »

Alors que l'on prononce « Martinisme », on fait en fait référence aux enseignements entremêlés - identiques dans leur finalité mais ontologiquement différents dans leurs techniques - de Martines de Pasqually et de Louis-Claude de Saint-Martin : d'un côté théurgique, proche de la magie cérémonielle avec Martines, de l'autre intérieure, cardiaque, basé sur la seule pratique de la prière avec Saint-Martin. Intéressant que deux démarches aussi opposées finalement se soient mélangées dans un terme unique. Ce n'est en effet qu'à la fin du XIX^e siècle,

alors que le Docteur Gérard Encausse (Papus) et Augustin Chaboseau fondent l'Ordre Martiniste, que l'on peut parler de « Martinisme ».

Tentons surtout ici de rassembler ce qui est commun, ce qui est épars dans ces deux visions du Grand Œuvre. Revenons également à mon expérience intérieure. J'ai ressenti le besoin instinctif, en rejoignant l'Ordre, de me rapprocher d'une tradition ésotérique pratique basée sur la Bonté, sur le Beau, sur le Vrai.

Afin de vous présenter mon travail sur les Sources du Martinisme, j'ai choisi trois concepts, trois fontaines, trois sources qui me sont venues à l'esprit, alors que je produisais ce texte, fondateur pour moi de ce qui est cette antichambre initiatique, de ce cabinet de réflexion, l'athanor de mon salon, alors que j'entrevois ma nouvelle vie de Supérieur Inconnu, si vous, Frère Initiateur, mes Frères et les Maîtres Passés m'en croyez dignes.

Première source du Martinisme : la recherche de la Lumière

Ne devons-nous pas tout à cette recherche, à cet appel, celui d'être Hommes de Désir ?

Deuxième Source du Martinisme : la place de l'Amour avant tout

Le Martinisme est la Science du Cœur. La voie cardiaque, l'enseignement du Christ. Le Caritas. D'où vient cette Tradition qui nous pousse à demander même aux démons à chanter les louanges de Dieu.

Troisième Source du Martinisme : l'importance du Travail, de la Volonté, celle de devenir enfants de Dieu, d'être des Hommes-Dieu. L'importance de l'initiation, la définition de sa propre Volonté via un travail inlassable, comme des Chevaliers mystiques.

Permettez-moi de structurer ce travail avec ces trois sources, qui se sont donc imposées à moi durant cette méditation.

1- LA RECHERCHE DE LA LUMIERE

De nombreux textes sacrés (si ce n'est tous les textes sacrés), font état de la recherche de la Lumière. Robert Amadou dans *Qu'est-ce que le Martinisme* nous dit que « même les livres sacrés sont comme des accessoires postérieurs aux vérités qui reposent sur la nature des choses ». Mettons-nous dans les pas de cette quête éternelle qui semble être celle de la Tradition primordiale, vraisemblable héritage théosophique du Martinisme. Et en tout premier lieu, rappelons le prologue de l'Évangile de Jean, qui résonne à chaque ouverture de nos travaux :

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement auprès de Dieu. C'est par lui que tout est venu à l'existence, et rien de ce qui s'est fait ne s'est fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes ; la lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas arrêtée. [...] Le Verbe était la vraie Lumière, qui éclaire tout homme en venant dans le monde. Il était dans le monde, et le monde était venu par lui à l'existence, mais le monde ne l'a pas reconnu. Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu. Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné de pouvoir de devenir enfants de Dieu, eux qui croient en son nom. Ils ne sont pas nés du sang, ni d'une volonté charnelle, ni d'une volonté d'homme : mais de Dieu. »

Ce texte me rappelle étrangement les deux derniers versets de *L'Hypostase des Archontes*, texte apocryphe trouvé à Nag Hammadi :

« Alors, je dis : « Dans combien de temps, seigneur ? » Il répondit : « Lorsque l'Homme vrai révélera, au moyen d'une image modelée, l'existence de l'Esprit de vérité que le Père aura envoyé. « C'est lui alors qui les instruira de toutes choses. Et il les oindra du chrême de la vie éternelle, qui lui aura été remis par la génération autonome. « Alors, ils seront affranchis de la pensée aveugle et ils fouleront aux pieds la mort issue des puissances. Et ils monteront dans la Lumière sans limite, là où repose cette semence. « Dès lors, les puissances délaisseront leurs éons et leurs anges pleureront sur leur destruction, tandis que leurs démons lamenteront leur mort. « Alors, tous les enfants de la Lumière connaîtront vraiment la vérité et leur racine, ainsi que le Père du Tout et l'Esprit saint. Tous, ils diront d'une seule voix : La Vérité du Père est juste et le Fils règne sur le Tout. Et tous clameront, dans les siècles des siècles : « Saint, saint, saint ! Amen. »

Il y a dans ce texte comme dans le précédent une certitude : celle d'être différents, celle d'avoir été appelés, ou tout au moins d'avoir entendu l'appel, celui d'être des chercheurs de Lumière. La Lumière qui nous vient des sphères supérieures.

On peut également penser à *L'épopée de Gilgamesh*, dans laquelle les dieux Sumériens ont créé les hommes par manipulation génétique, pour être leurs esclaves. Puis les dieux ont quitté cette planète et alors, les hommes, abandonnés, n'ont plus de destin que celui de mourir. A moins de trouver la Lumière en devenant eux-mêmes des dieux.

L'homme n'est rien s'il ne se reconnecte pas avec le divin en lui. Il s'agit d'une vision très proche de celle reflétée dans la cosmogonie Martiniste du *Traité sur la réintégration des êtres dans leur première propriété, vertu et puissance spirituelle divine* de Martines de Pasqually. Nous y sommes décrits comme une partie du divin, une part de Lumière. La Divinité ne crée pas mais émane l'Homme (La différence est essentielle). Cependant, l'Homme chute et se trouve enfermé dans un corps physique. Il doit réintégrer sa position glorieuse. Ne disposant cependant plus des mêmes capacités, il est obligé d'utiliser la théurgie et de demander l'intercession d'« agents intermédiaires », les anges. Ces opérations théurgiques nécessitent de longues préparations et les Elus Coëns (ou Prêtres) s'y emploient.

Ontologiquement, cette recherche de la Lumière semble provenir également de la Kabbale, que Martines de Pasqually aurait étudié. Jean-Baptiste Willermoz disait que Martines de Pasqually avait succédé à son père qui vivait en Espagne. Il est intéressant de noter que les kabbalistes étaient en effet très présents sur la péninsule ibérique.

C'est sous Alphonse le Sage, roi de Castille et León de 1252 à 1284, que les pratiques occultes se développent à Tolède. Il y fait traduire en latin le *Séfer Raziel*, ainsi que le *Ghayat al-Hakimi*, aussi connu sous le nom de *Picatrix*. L'ouvrage, est un traité de magie et d'hermétisme médiéval très connu à l'époque. Les Juifs d'Espagne connaissent ensuite des persécutions au XV^{ème} siècle et sont expulsés. Ils répandent alors la kabbale autour du Bassin méditerranéen. Ils se dispersent, quelques-uns au Portugal, aux Pays-Bas, en Grande-Bretagne et en Italie, mais aussi en Galilée et en Afrique du Nord.

Il est donc tout à fait possible qu'il y ait eu contact avec la pensée kabbalistique espagnole. Martines de Pasqually aurait en tous cas dit tenir ses connaissances d'un héritage ésotérique dont sa famille était en possession depuis trois cents ans. Sa famille aurait, selon certains, tenu ces documents de l'Inquisition. Pas de révélation donc, chez Martines, de connexion prophétique fulgurante avec le Divin ou avec des Maîtres Secrets mystérieux, mais sans doute l'aboutissement d'un long périple de la pensée mystique et occulte.

Dans le système de Martines de Pasqually, c'est la Réintégration, l'homme doit « remonter ». Il y a là une affinité évidente avec la kabbale et particulièrement avec certains mouvements ibériques. Parmi les nombreux textes dans lesquels la théurgie ou la magie occupent une place importante et qui sont très répandus à l'époque en Espagne, on trouve : le *Séfer ha-Bahir*, le *Séfer de l'ange Raziel*, le *Séfer ha-Razim*, le *Séfer ha-Meshir*, la *Clavicula Salomonis*, ou *Séfer Maftéah Chelomo*. Tous ne sont pas d'origine juive - l'origine juive de Martines serait d'ailleurs légendaire - on aurait retrouvé son acte de baptême à Bordeaux - et certains combinent des éléments d'occultisme chrétiens et arabes. Mais il y a aussi d'autres ouvrages, que Martines aurait pu consulter. A la Renaissance, la magie connaît un développement particulier, notamment à Florence. Marsile Ficin y développe un amalgame magique de néo-platonisme, d'hermétisme et de christianisme. Cornelius Agrippa, Johannes Trithémus, Jean Reuchlin, à la fin du XV^{ème} siècle, forment une kabbale chrétienne et pratiquent une magie angélique. Pic de la Mirandole collabore avec la pensée juive de Yohanan Alemanno, et analyse la cosmogonie kabbalistique des anges et des Sephiroth.

Ces idées sont très répandues à l'époque. Le pape Rodrigo Borgia (Alexandre VI) s'accordera même avec Pic pour concilier pratiquement cette magie kabbalistique originale avec le christianisme. La kabbale dite chrétienne est accélérée par sa proximité avec l'hermétisme où voisinent les prophètes Pythagore et le Trismégiste, Platon et Orphée, Zoroastre et Moïse.

Selon l'historien maçonnique Claude-Antoine Thory, Martines aurait aussi été influencé par le *Calendarium naturale magicum perpetuum*, de Tycho-Brahé, gravé en 1582, *l'Umbra Idealis Sapientiae generalis* d'Esprit Sabbathier, en 1679, et la *Carte philosophique et mathématique accompagnée du Calendrier magique et perpétuel*, par l'occultiste Touzay-Duchanteau. La similitude de ces trois ouvrages avec certains éléments de la théurgie des Elus Coëns est, selon Thory, frappante.

On le voit, la communication avec les anges et la technique de la quête de la Lumière par des opérations magiques, la mystique de la « remontée » vers le divin procède de cette filiation que l'on peut faire elle-même remonter peut-être jusqu'au 12^{ème} ou 13^{ème} siècle. Son origine et sa source se perd cependant... Peut-être remonte-t-elle jusqu'à Noé ou Seth, le frère d'Adam.

2- LA PLACE DE L'AMOUR AVANT TOUT

La pensée de Martines de Pasqually trouvera une continuité à travers Louis-Claude de Saint-Martin, que Joseph de Maistre décrira comme « le plus instruit, le plus sage et le plus élégant des théosophes modernes ». Saint-Martin abandonne la théurgie, la voie externe, au profit d'une démarche strictement intérieure. En effet, après des années de pratique, il juge la théurgie dangereuse, et finalement inutile pour trouver le Divin.

Robert Amadou, dans *Qu'est-ce que le Martinisme*, nous dit que Saint-Martin fait tout de même « une place aux vertus et aux puissances intermédiaires », mais que pour ce dernier, « le travail avec et sur ces vertus et ces puissances s'accomplit au mieux dans notre intérieur » et souligne la place du « cœur et des opérations du cœur en un triple sens » (NB : ce qui n'est pas sans rappeler la classification que j'établis ici pour parler des « Sources du martinisme » ; « travail de connaissance (l'œil du cœur est l'organe de la science spirituelle) ; travail d'amour (le cœur est l'organe du sentiment) ; travail enfin des forces vitales intérieures liées au sang : imagination, paroles et gestes ». C'est dans ce sens que l'on appelle la voie préconisée par Saint-Martin même si c'est Papus qui l'appela « la voie cardiaque ». Robert Amadou nous dit aussi que la quête de Saint-Martin est « une quête en profondeur ; de l'intérieur, par l'intérieur (l'interne, dit Saint-Martin), donc un ésotérisme » (...) Mais surtout, que l'homme est « la clef ». Il faut donc expliquer « les choses par l'homme et non pas l'homme par les choses. L'âme humaine est le suprême témoin », continue Amadou.

L'outil et le creuset de l'évolution spirituelle de l'homme doivent être, selon Saint-Martin, le cœur de l'homme. Il veut, selon les propres mots du Philosophe Inconnu, « entrer dans le cœur du Divin et faire entrer le Divin

dans son cœur » par la simple prière dans une communion directe, s'éloignant ainsi de la Théurgie Martinésiste, mais aussi des Ordres initiatiques et de la Franc-Maçonnerie, avec leurs degrés et rites complexes.

Il s'agit d'une vision qui nous rappelle les textes des apocryphes, en rupture avec l'Eglise des hommes mais également le *Veni Creator* et sa permission de connexion directe avec le divin :

*Viens, Esprit Créateur nous visiter
Viens éclairer l'âme de tes fils ;
Emplis nos cœurs de grâce et de lumière,
Toi qui créas toute chose avec amour*

On le sait grâce aux historiens, l'évolution de l'attitude de Saint-Martin est due en partie à sa découverte de l'œuvre de Jacob Boehme (relativement sur le tard, à l'âge de 45 ans), dont il traduira les œuvres et les fera publier. Inspiré notamment par Paracelse, Boehme est un des penseurs les plus prolifiques et influents de sa génération. Il a reçu une formation ayant abouti à plusieurs extases mystiques dont la première en 1600, lors de laquelle il a la vision d'un vase d'étain, archétype de l'initiation, de la coupe du Graal, du chaudron ou de la pierre sacrée qui lui fit dire « J'ai vu, dit-il, et compris plus en un quart d'heure que je n'eusse appris en de longues années dans les écoles et les universités. »

Tout comme c'est le cas pour Boehme, la pensée de Saint-Martin a des affinités avec la doctrine des Rose-Croix. Le cercle d'étude auquel appartenait Boehme aurait ainsi été de nature rosicrucienne.

Il nous faudrait des heures pour aborder l'histoire du mouvement Rose+Croix. Soulignons cependant deux principaux apports rosicruciens à la philosophie de Saint-Martin.

Premièrement, l'importance de l'Amour : "En occultisme, la Rose+Croix est "le symbole de l'amour et de la connaissance, la symbiose de la sagesse et de l'illumination conquises et offertes par l'épreuve initiatique, à travers la renaissance spirituelle » selon René Guénon. Cette voie intérieure est tout à fait celle requise par le Philosophe Inconnu.

Deuxièmement, l'apport de la Réforme, peut-être via la grande influence des travaux du Luthérien Boehme. Cette mystique d'un lien direct avec

Dieu, dépouillé de tout le décorum Catholique Romain ou de toute la complexité Coën de Martines a irrémédiablement séduit Saint-Martin. Nous sommes également en plein Siècle des Lumières pendant lequel le rosicrucianisme a définitivement étendu son influence sur le mouvement illuministe comme sur les loges maçonniques écossaises. Quête de la sagesse secrète, aspiration à la purification comme base incontournable de la spiritualité, hermétisme et enfin l'attachement spéculatif aux textes anciens : les ponts sont nombreux et Saint-Martin, peut-être inspiré par son initiation maçonnique et Willermoz, n'y a pas été insensible.

On peut voir également ici l'apport de Swedenborg, qui aurait initié le père de Martines de Pasqually à Londres dans une Loge maçonnique (ce qui a été nié par les historiens). Sorte de Newton, grand scientifique, mais aussi voyant recevant de multiples communications angéliques, le Suédois a grandement influencé Martines et Saint-Martin. Il nous dit « *Ceux qui croient que, par les biens qu'ils font, ils méritent le ciel, font les biens d'après eux-mêmes et non d'après le Seigneur. La conscience est la présence de Dieu dans l'homme* ».

Ce rejet des dogmes, ce lien direct avec le divin via l'Amour sont synthétisés par cette pensée du Philosophe inconnu exprimée dans le *Tableau Naturel des Rapports Qui Existent Entre Dieu, l'Homme et l'Univers* : « *La douceur et l'amour, voilà les routes qui mènent à la félicité ; encore, malgré tous ces soins, le Prince peut-être ne jugera-t-il pas à propos de nous honorer d'un regard* ».

Si on évoque l'Amour et la voie mystique, il nous est impossible de ne pas invoquer la mémoire de celui qui vécut à Lyon de 1863 à 1905 : Nizier Anthelme Philippe, appelé Maître Philippe par ses amis et qui eût tant d'influence sur Papus. Maître Philippe nous disait : « Je suis le plus petit de tous et, si vous voulez que Dieu vous accorde ce que vous lui demandez, ne soyez pas orgueilleux, ne vous croyez pas quelque chose, ne soyez rien » ou encore « Si vous restiez seulement une demi-journée sans avoir de mauvaises pensées, de mauvaises paroles, sans parler des absents, sans juger personne, la prière que vous feriez après serait entendue du Ciel ». N'est-ce dans cette simplicité, dans l'Amour, la voie du Christ que réside une source essentielle du Martinisme ? Comme nous le dit le verset 46 de l'*Evangile de Philippe*, lui aussi trouvé à Nag Hammadi : « La foi reçoit, l'amour donne. [Nul ne peut recevoir] sans la foi. Nul ne peut donner sans amour ».

Comme indiqué par notre Très Cher Frère Initiateur Trithèmius alors que je lui demandais son avis sur ce travail, il importe pour autant de bien comprendre la voie intérieure de Louis-Claude de Saint-Martin et de ne pas se tromper.

Si nous opérons un détour par l'hindouisme, d'ailleurs pas si éloigné de l'ésotérisme occidental, la voie de Saint-Martin n'est pas du Bakti Yoga, qui est le Yoga de la dévotion, qui peut être décrit comme « la voie de la canalisation et de la transformation de notre nature émotionnelle vers un but plus élevé et en s'abandonnant à un être supérieur en développant l'humilité, l'abandon de soi et le sentiment d'être un instrument entre les mains d'une force supérieure ». Bref, un Yoga de la Dualité. Il ne faut pas non plus le confondre avec la méditation passive du Bouddhisme Zen.

Non, celle-ci est à la fois plus active et inactive et plus proche de la voie du Jnana Yoga (ou le Yoga de la connaissance), le Yoga du grand Soi, de la non Dualité, consistant à briser le « Je », détruire l'ego, et qui est une évolution du Bakti Yoga. Dans cette voie, le yogi doit donc se détacher de ce qui l'empêche de trouver l'unité et se penser comme étant part du grand Tout, et se fondre dans Brahman, l'Absolu transcendant et immanent.

C'est ce que Saint-Martin nous dit dans le *Tableau Naturel des Rapports Qui Existent Entre Dieu, l'Homme et l'Univers* : « Dans Dieu rien n'est supérieur, rien n'est inférieur : tout est un dans l'indivisible, tout est semblable, tout est égal dans l'unité ».

En disant Caritas, nous sommes les dépositaires de cette voie dans laquelle on accepte que l'Amour transcendant et absolu est la loi. Sans la Présence ou la conscience, ou même la recherche de cet Amour, toute quête de la Lumière serait vaine. Mais encore faut-il savoir se réveiller, s'éveiller. C'est le processus d'initiation. D'individuation, dirait Carl Gustav Jung, finalement très proche du Jnana Yoga également.

3- L'IMPORTANCE DU TRAVAIL, DE LA VOLONTÉ

Martines comme Saint-Martin croyaient beaucoup dans le travail initiatique. Le Philosophe Inconnu lui-même comprenait l'importance

d'une doctrine ésotérique dont la connaissance ne serait réservée qu'à des initiés, à des élus. La voie qui nous fait passer de l'homme du Torrent à l'Homme de Désir, utilisant les outils du processus initiatique.

Citons justement « L'Homme de Désir », de Saint-Martin : « La vraie manière de demander le secours, n'est-elle pas d'aller courageusement le chercher où il est ? Et n'est-ce pas par l'action que la force se nourrit ? Aussi il n'y a de grand que celui qui sait combattre, parce que c'est le seul moyen de savoir jouir ; et que le premier secret pour être élevé au-dessus de nos ténèbres et de nos fautes, c'est de nous y élever nous-mêmes ». Ou encore « Prends garde, ô homme ! De faire la prière du lâche, et de vouloir tout obtenir sans travail. Quelle autre prière que l'action, que celle qui attire l'action et qui s'unit à l'action ? Ange terrestre, gouverne l'homme, attache sur lui les actions pures et salutaires. Préserve-le, dirige-le, surveille-le, sois son gardien et son mentor. Prends soin de sa mémoire et de son instruction pour son passage. Voilà ta tâche, voilà ton œuvre ».

Le travail donc... mais ces pensées ressemblent aussi à des antennes de combat. Les habitants de Qumran étaient d'ailleurs des militants religieux qui n'excluaient aucune forme de défi, même militaire. Cela nous rappelle la part chevaleresque de notre engagement dans un combat cette fois spirituel et invisible, l'Ordre du Temple, les mouvements de Chevalerie Chrétienne.

Ne sommes-nous finalement pas des Parfaits luttant contre les forces du Mal, tapies au plus profond de notre être et dans ce monde ? Les Gnostiques, les Cathares, les Bogomiles, ne se trouvent d'ailleurs pas toujours dans le Sud de la France. Le Chanoine Etienne, brûlé à Orléans en 1022 dans le premier bûcher de la chrétienté médiévale, et dont le martyr a inspiré Jules Doinel dans sa rencontre avec l'Eon Jésus, me parle d'ailleurs personnellement.

Ma conviction propre, à l'aube de mon initiation en tant que Supérieur Inconnu, est de reconnaître cette part de rébellion consciente contre le monde, nous libérant du profane, nous libérant des carcans des religions. Après tout, le pouvoir nous en est donné puisque nous sommes faits Prêtres, Prophètes et Rois lors de notre baptême. Ce sont les « tria munera Christi » (les trois charges du Christ), qui sont aussi en effet celles de tout baptisé dans l'Église Catholique Romaine.

Héritiers des gnostiques, des kabbalistes, rebelles, chercheurs de Lumière, nous, Martinistes sommes pétris d'Amour mais il faut pour cela trouver cette animation par le Désir, la voie de la Sagesse, de la Connaissance.

Citons une nouvelle fois l'Hypostase des Archontes :

« Alors, le principe féminin pneumatique s'introduisit dans le Serpent, l'Instructeur, qui se mit à les enseigner, disant : « Que vous a-t-on dit ? Était-ce : de tous les arbres du jardin, vous en mangerez, mais de l'arbre de la connaissance du mal et du bien, n'en mangez pas ? » La femme de chair dit : « Non seulement on a dit : n'en mangez pas, mais même : n'y touchez pas, car le jour où vous en mangeriez, vous péririez de mort. » Le Serpent, l'Instructeur, dit alors : « Vous ne périrez pas de mort. C'est par jalousie qu'on vous a dit cela. Au contraire, vos yeux s'ouvriront et vous deviendrez comme les dieux, distinguant le bien et le mal. » Mais le principe instructeur féminin se retira alors du Serpent et le quitta, ne laissant derrière lui qu'un être de terre.

La femme de chair prit alors du fruit de l'arbre et en mangea, puis elle en donna à son mari comme à elle : et ces êtres psychiques mangèrent. Alors, leur déficience devint patente, vu leur manque de connaissance, et ils s'aperçurent qu'ils avaient été dépouillés de l'esprit pneumatique. Ils prirent des feuilles du figuier et s'en ceignirent les reins.

Alors, le grand Archonte arriva et il dit : « Adam, où es-tu ? » car il ne savait pas ce qui s'était passé. Adam répondit : « J'ai entendu ta voix et j'ai pris peur, parce que j'étais nu, et je me suis caché. » L'Archonte dit : « Pourquoi t'es-tu caché ? sinon parce que tu as mangé du seul arbre dont je t'avais ordonné : n'en mange pas. Alors, tu en as mangé ? » Adam dit : « La femme que tu m'as donnée, elle m'en a présenté et j'ai mangé. » L'Archonte arrogant, alors, maudit la femme. La femme dit : « C'est le Serpent qui m'a poussée et j'ai mangé. » Ils se tournèrent vers le Serpent et maudirent son ombre, en sorte qu'elle devint impuissante, ne sachant pas qu'elle n'était que l'image d'eux-mêmes (qu'ils avaient) dessinée. Depuis lors, le Serpent est sous la malédiction des archontes : jusqu'à ce que vint l'Homme parfait, cette malédiction a pesé sur le Serpent ».

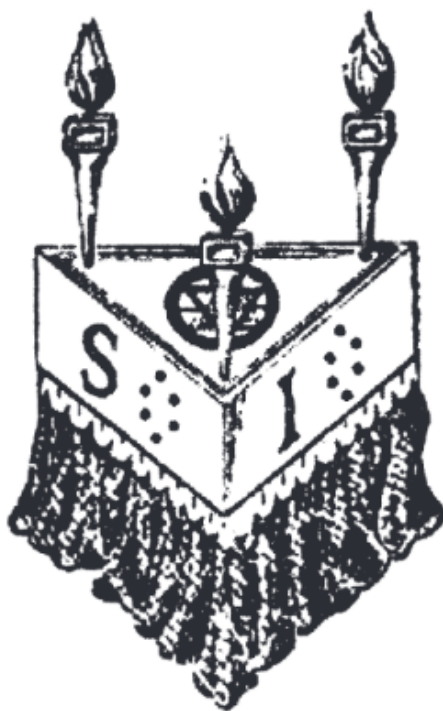
Luttons contre les Puissances jusqu'à leur faire chanter les louanges du vrai Dieu, Grand Architecte des Mondes et ceignons nos cœurs du Serpent

pour entrer dans le cœur du Divin et faire entrer le Divin dans nos cœurs. Retrouvons l'état d'Adam. Soyons des Hommes-Dieux en une quête de la Lumière, de l'Amour, grâce à la Volonté.

Martines de Pasqually cité dans les Documents Martinistes de Robert Amadou, nous dit :

« Quant à moi, je suis homme et ne crois point avoir vers moi plus qu'un autre homme. [...] Je ne suis ni dieu ni diable, ni sorcier, ni magicien. Mais aussi : Je ne suis qu'un faible instrument dont Dieu veut bien, indigne que je suis, se servir de moi pour rappeler les hommes mes semblables à leur premier état de Maçon, qui veut dire spirituellement hommes ou âmes afin de leur faire voir véritablement qu'ils sont réellement Hommes-Dieu, étant créés à l'image et à la ressemblance de cet Être tout-puissant »

Ici résident, je le ressens, les sources du Martinisme.



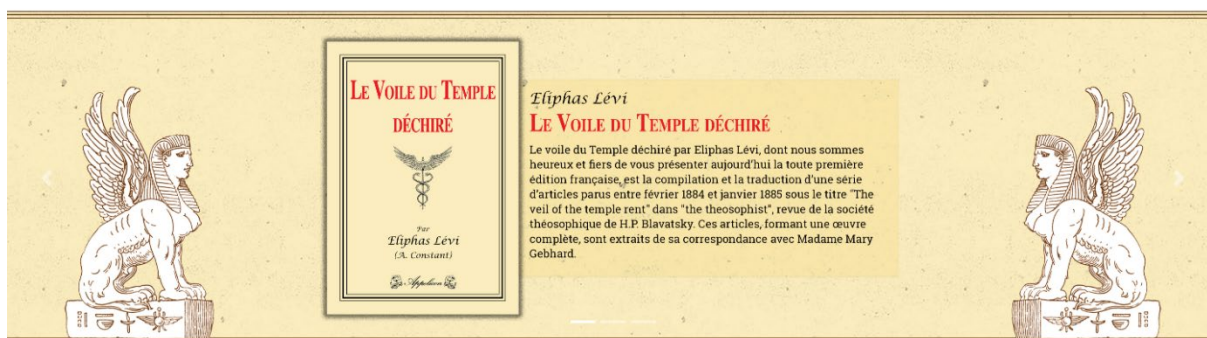
LES LIVRES ET LES REVUES

Nous sommes heureux de vous présenter une toute nouvelle maison d'éditions créée par Fabien Laisnez : **Appelicon**. Elle est dédiée à Eliphas Lévi et à la Tradition. Le site Internet de cette nouvelle pépite est très réussi : www.appelicon.com

Accueil Catalogue A propos



Téléchargements Liens Contact



Appelicon
Editions centrées sur l'oeuvre d'Eliphas Lévi

Je vous laisse découvrir ce qui y est dit :

A propos

Les éditions Appelicon ont pour vocation première de faire connaître au public des œuvres inédites ou peu connues d'Eliphas Lévi, pseudonyme d'Alphonse Louis Constant ; ainsi que d'autres auteurs en lien avec son œuvre et la Tradition.

S'il existe de nombreuses rééditions de ses principaux écrits, nous avons pu constater lors de nos recherches qu'il existe également un nombre assez important de manuscrits qui n'ont jamais été publiés ainsi qu'un grand nombre d'articles parus dans diverses revues de l'époque qui n'ont pas eu d'autre publication. Ses premiers écrits signés Abbé Constant

sont également assez difficiles à trouver. Suite à ce constat et aux fruits de ces recherches, nous avons eu l'envie de partager les écrits que nous avons pu retrouver.

Il nous manque encore quelques manuscrits comme par exemple le grimoire franco latomorum et nous demandons à toute personne qui posséderait de tels manuscrits inédits et qui souhaiterait les voir publiés, de bien vouloir prendre contact avec notre maison d'édition.

Nous nous engageons à respecter scrupuleusement l'œuvre originale.

Les éditions Appelicon ne se réclament d'aucune école de pensée, d'aucune religion, d'aucune filiation quelconque et nos valeurs sont la liberté de penser et le partage des savoirs et cultures. Nous pensons que l'homme est perfectible et qu'il s'enrichit par le partage...

En créant cette maison d'édition, nous avons tenu à respecter certaines valeurs et c'est pourquoi nous avons choisi un imprimeur indépendant dans notre région, respectueux de l'environnement et offrant un service d'autoédition de qualité sans investissement permettant ainsi à de nombreux écrivains d'être publiés en minimisant les risques financiers. www.publier-un-livre.com

La genèse

Il y a une vingtaine d'années, avec quelques amis nous nous intéressions à l'ésotérisme, nous n'étions pas fortunés et internet nous a permis d'acquérir de nombreux livres libres de droits au format pdf. Dans ce petit groupe d'amis, nous étions probablement le plus « bibliophile », nous cherchions et téléchargeions beaucoup de livres et n'étant pas satisfait par la qualité des pdf et préférant le livre papier, nous avons commencé à en remettre quelques-uns en page et à les imprimer pour nos amis et nous, nous étions devenu en quelque sorte l'éditeur du groupe !

A cette époque, nous suivions un cycle de conférences sur la philosophie et lors d'une de celles-ci, on nous raconta brièvement l'histoire d'Appelicon de Téos qui fut un bibliophile Grec qui aurait retrouvé et restauré, entre autres, les écrits d'Aristote. Un ami nous dit en souriant : mais c'est toi ça !... et c'est resté ! Ce furent les prémices des éditions Appelicon !

Points de Vue Initiatiques

Revue de la Grande Loge de France

Décembre 2020, n° 198, 120 pages



Hélas, comme je le disais déjà il y a trois mois, nous vivons actuellement des temps d'obscurité où règnent la peur, le soupçon, l'ignorance, l'incohérence et l'isolement, conduisant au refus de l'autre et faisant prôner l'instinct de survie personnelle, l'auto protection ; il est donc très approprié de lire ce trimestre une revue consacrée à l'ENGAGEMENT tel que Camus l'énonçait et dont la citation est là, dès la première page.

Le Maçon, lors de sa première initiation – et tout autant lors des suivantes – va s'engager, prêter serment, devoir affirmer sa volonté de travail sans faille auprès des autres comme vis-à-vis de lui-même. Ceci signifie que l'impétrant ne va pas se laisser guider par ses pulsions irrationnelles mais par son don réel, ferme et immuable, dans la voie qu'il a choisie de suivre. Sa quête est un engagement qu'il devra poursuivre tout au long de sa vie, sans déchoir, sans céder aux contradictions qui pourraient l'attirer, sans écouter les sirènes de la facilité.

Qu'il s'agisse de Christian Bonhomme, de Joël Gregogna, de Dominique Losay, ... et des autres « journalistes », le discours est le même : l'engagement constitue l'Humain qui aspire à être digne de cette appellation.

L'engagement a forcément du sens et implique de la résistance, de la fermeté par rapport à soi et aux autres, une responsabilité qui ne fléchisse pas, afin de réaliser, tout au long du temps, ce pour quoi nous sommes, ce pour quoi nous avons pris le chemin ardu de la franc-maçonnerie.

Jean-Robert Daumas parle de partage et de courage. Certes, l'engagement implique le refus de la facilité, de l'engourdissement, mais il ne signifie pas pour autant l'affrontement (quoique !) : nous travaillons

AVEC les autres et non CONTRE les autres. Pourtant, souvenons-nous combien de francs maçons se sont engagés dans la Résistance durant la dernière guerre mondiale et combien sont morts assassinés ou déportés sans faiblir (Jean Pierre Thomas).

L'engagement donne sa dignité à l'être en repoussant les mensonges, les mesquineries, les à peu près... Il demande de se tenir debout et non courbé, de savoir dire non quand c'est nécessaire et qu'une situation est inacceptable, de se positionner tels que nous sommes, en toute simplicité et authenticité : la Vérité est notre force et l'œuvre que nous accomplissons, chacun selon ce qu'il est, individuellement, collectivement en Loge ou ailleurs, dans la société, voire dans l'invisible spirituel du monde, cette œuvre pourra être revendiquée comme telle, même si nous reconnaissons nos faiblesses et nos erreurs.

S'engager, c'est repousser les égarements, c'est être responsable de ses mots (Brice Châtel), de ses actes, de ses pensées, de ses sentiments, afin de les accueillir, de les accepter, de les apprivoiser en vue du Bien, du Beau et du Véridique. Les serments que nous faisons, c'est avant tout face à soi : le reste suivra par la force des choses. Si nous trahissons notre parole, nous nous trahissons nous-mêmes et nous nous désengageons, nous nous affaiblissons, nous redevons profanes. Alain Brandomir écrit bien que le serment « *est un contrat passé avec soi-même.* »

Qui a dit : « *Je vomirai les tièdes* » ?

L'engagement, c'est Aimer au sens absolu du terme, c'est assumer la permanence de ses décisions. Et l'assiduité en Loge (Serge Ajzenfisz) en est une, comme dans son travail, sa famille, ses relations, etc. Sans assiduité l'engagement se délite et perd son sens même.

La revue contient bien d'autres diamants à s'incorporer et à contempler, sans compter cette magnifique et merveilleuse iconographie qui ponctue chaque article en lui donnant encore davantage de sens.

Un bonheur pour le Maçon comme pour le « Profane »

Pour tout abonnement, contacter le site www.gldf.org ou la rédaction de la GLDF au 01 53 42 61 84 et redaction@gldf.org

Tous les numéros sont superbement illustrés.

- 4 numéros par an : 24 €
- 8 numéros sur 2 ans : 45 €

Mode de paiement par chèque ou virement bancaire.

L'Initiation Traditionnelle

www.linitiation.eu

